



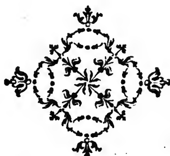
LES MILLE ET UNE FOLIES,

CONTES FRANÇOIS,

PAR M. N***.

Des Chevaliers François tel est le caractere.
Voltaire, Zaïre, acte 2, scène 3.

TOME QUATRIEME.





A LONDRES,

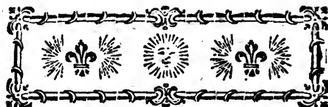
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXV.

TABLE

Des Histoires & des Aventures contenues dans le quatrieme Volume.

Fin de la Table du quatrieme Volume.



LES MILLE ET UNE FOLIES,

CONTES FRANÇOIS.

SUITE DE L'HISTOIRE *du Marquis d'Illois.*

CDLXXV^{e} FOLIE.

NOUS allons maintenant jeter les yeux ſur les nouveaux travers du Marquis d'Illois. Après avoir bien ri du trouble qu'il a porté dans les plaiſirs ſecrets de ſa femme, il ſe met au lit à la place de l'Abbé, ſans montrer aucune humeur. Lorſque les laquais ſont las d'étriller le malheureux petit-collet, ils le jettent à la

porte en lui ſouhaitant une bonne nuit.

M. d'Illois ſe leve le matin très-ſatisfait de la Marquiſe, & lui proteſte d'un air enjoué qu'il ne la dérangera plus dans les rendez-vous qu'elle pourra donner à ſes amans. — Mais auſſi, continue-t-il ſur le même ton, ayez de la mémoire une autre fois; n'oubliez plus que je dois paſſer la nuit avec vous, quand j'aurai la fantaiſie d'y venir. Je ferai pourtant en ſorte de vous importuner rarement. — Il tient parole en effet, & ne ſonge qu'à voler de belle en belle, & qu'à continuer de briller parmi les *agréables* de nos jours.

Séduit par l'exemple des Seigneurs de ſon âge, il brigue la gloire de ſurpaſſer, s'il eſt poſſible, les petits-maîtres les plus frivoles, autant que les hommes à bonnes fortunes les plus en vogue. Sa voiture eſt du dernier goût, ſans être trop faſtueuſe: elle eſt à l'angloiſe, & d'une légéreté extrême. Les chevaux qui la traînent avec rapidité ſont très-pe-

tits, & semblent voler. Malheur à ceux qui, à leur passage, ne se rangent point assez vîte !

M. d'Illois sçait trop ce qu'exige le *bon ton*, pour consentir que ses chevaux n'aillent que le pas : ils vont toujours le grand galop. Tandis qu'il est mollement couché dans sa voiture, qui rase le pavé couvert d'étincelles, il voit régner autour de lui l'épouvante & l'effroi : on fuit, on court, on se sauve, dans la crainte d'être broyé sous les roues d'une machine redoutable qui s'annonce de loin comme la foudre, par un bruit affreux, & renverse souvent ceux qui croient l'éviter.

Pourquoi le Marquis fait-il tant de diligence, au risque d'écraser une foule de citoyens ? Il va rendre visite à une demoiselle de l'Opéra, ou bien il court assister à la toilette de quelque beauté célebre ; souvent même il n'a rien à faire : mais un petit-maître a les devoirs de son état à remplir. M. d'Illois est trop avide de gloire pour se relâcher sur les moin-

dres choses. On le voit toujours empressé, vif, étourdi, paré avec autant de soin qu'une coquette, ne réfléchissant jamais, changeant d'idées à chaque minute, & parlant tout à-la-fois de vingt choses différentes. Un énorme bouquet à son côté, il vole aux François, se place dans l'endroit le plus apparent, fort au milieu de la piece, va aux Italiens chanter plus haut que les acteurs, en se montrant à toutes les loges, & s'échappe encore avant la fin du spectacle, pour courir à l'Opéra lutiner les actrices.

CDLXXVI[e] FOLIE.

C'est ainsi que M. d'Illois jouit de l'agrément d'assister, dans un même jour, à la représentation de trois pieces en même temps. Comme il les écoute avec beaucoup d'attention, il ne manque pas de prononcer hardiment sur leur mérite, & sur le jeu des acteurs. Ses décisions sont autant d'oracles, & font honneur à son goût & à son esprit. Il faut avouer qu'il

ſe trompe rarement, parce qu'il ſuit une méthode excellente : il trouve toujours que les pieces nouvelles ne valent rien, & que les débutans ſont pitoyables.

Il lui arriva malheureuſement un jour de ſe conduire avec moins de ſageſſe. C'étoit en hiver, & un jeudi. Par haſard les trois fameux ſpectacles de Paris donnerent chacun en même temps une piece nouvelle. Le Marquis voit les deux premiers actes de la tragédie, quelques ſcenes du dernier acte de la comédie mêlée d'ariettes, & ſe trouve au dénouement de l'opéra joué par l'Académie Royale de Muſique. Le Marquis ſe fait un point d'honneur de dire ſon ſentiment ſur les trois pieces du jour. Vivement affecté de ſes remarques, il va ſouper chez une femme de ſa connoiſſance, où il ſe promet de faire admirer la juſteſſe de ſa critique & de ſes éloges.

CDLXXVII^{e} FOLIE.

Il y trouve un cercle brillant ; &

chacun ſe fait un plaiſir de l'entendre raiſonner ſur la nouveauté qui l'affecte. Il ſemble qu'une piece jouée pour la premiere fois ſoit une affaire d'état : c'eſt une fermentation générale dans les eſprits : on s'intrigue, on diſſerte, on raiſonne : l'on en parle juſqu'à ce qu'une mode, une hiſtoriette, un rien détourne l'attention ; au bout de deux jours l'on n'en parle plus.

La ſociété de la Dame chez laquelle s'eſt rendu M. d'Illois, s'imagine bonnement qu'il n'a été qu'à un ſeul ſpectacle ; quelques mots qui lui échappent font conclure qu'il vient des François.

On eſt à peine à table, qu'une eſpece de bel eſprit demande à M. d'Illois comment il trouve la tragédie nouvelle. — Le poëme me paroît bien fait, répond le Marquis ; mais les acteurs chantoient trop fort..... Attendez. Les ſentimens de la Princeſſe m'ont touché : ſon pere, qui eſt dans ce tombeau.... Ah ! ce qui m'a fait beaucoup de plaiſir, c'eſt cette lourde

cognée..... — Vous voulez dire ce poignard, dont le tyran va frapper.... — Oui, oui, directement. Ah! ah! rien n'eſt plus comique. Trois ſouhaits qui aboutiſſent à une anguille !.... La Princeſſe eſt bien attrapée. Elle débite un morceau pathétique..... Je n'ai jamaïs entendu une auſſi belle ariette.... Comment ! des furies qui minaudent, des diables petits-maîtres! Vous entendez des voix glapiſſantes, d'autres dont l'enrouement vous déſeſpere. La baſſe-taille du Roi n'étoit pas bien montée ; la haute-contre du jeune Prince étoit trop aiguë. — Laiſſez là les acteurs ; parlez-nous du dénouement — Il m'a ravi. Tout ce feu qu'on éteint ſans eau, cette machine qui tombe du ciel pour amener la cataſtrophe..... Il faut avouer que cette tragédie eſt divine.

Le bel eſprit qui a interrogé le Marquis, & tous ceux qui ſont à ſa table, lui donnent mille louanges ſur la maniere ingénieuſe dont il vient de parler de la piece nouvelle, & des acteurs de la Comédie Françoiſe.

CDLXXVIII^e FOLIE.

Cependant, à force de plaire, & de voltiger de belle en belle, M. d'Illois ne rencontre plus dans un certain monde de conquêtes dignes de lui. Il a rendu hommage à toutes les femmes qui en valent la peine: il n'a pas laissé d'en trouver un grand nombre, puisqu'il change de maîtresse tous les huit jours. Enfin il s'apperçoit qu'il ne lui reste plus de conquête à faire, parce que ses triomphes lui ont tout soumis.

Cette découverte le désespere, quoiqu'elle flatte son amour propre. Voilà son mérite désormais inutile. Que va-t-il devenir? Pourra-t-il se résoudre à rester dans l'inaction, ou bien à passer sa vie auprès de sa femme? Le Marquis, voulant continuer d'être un homme du bon ton, conclut qu'il doit se rabattre sur les filles de théâtre.

CDLXXIX^e FOLIE.

Une autre réflexion lui fait pren-

dre un singulier parti. Il pense que pour être en regle, il faut qu'il entretienne une actrice de chaque spectacle, de même que par air il va se montrer aux trois théâtres à-la-fois.

La premiere sur qui M. d'Illois jette les yeux, lui coûte beaucoup moins que les deux autres. C'est une triste *Melpomene*, mais jeune, bien faite, & dont le minois est séduisant. Vu l'abandon où est son théâtre, elle accepte avec transport l'offre que lui fait le Marquis de vingt-cinq louis par mois.

CDLXXX[e] FOLIE.

Cette Melpomene, accoutumée à jouer les rôles de reine & de princesse, met de la dignité dans toutes ses actions. Elle marche lentement, la tête haute: déployant ses deux bras à chaque phrase, elle parle d'un ton fier & soutenu, comme si elle débitoit toujours des vers pompeux. On ne la voit jamais émue & perdre sa gravité. On vient un jour l'avertir que le feu est dans sa mai-

ſon, & que le danger preſſe. — Qu'on ait ſoin de l'éteindre, dit-elle ſans s'effrayer, & qu'on ne trouble point mon repos.

Quand M. d'Illois lui apprend ſes intentions, elle répond gravement : — Je commençois à redouter un veuvage éternel. Je vous vois, je vous entends ; votre triomphe eſt sûr, & je daignerai, Seigneur, vous recevoir dans mon lit. — Peu s'en faut qu'elle ne parle qu'en vers.

CDLXXXI^e FOLIE.

Après avoir fait ſes arrangemens avec l'auguſte Melpomene, M. d'Illois choiſit la plus jolie danſeuſe de l'Opéra. La nymphe légere qu'il honore du mouchoir, ne brille que depuis peu dans les ballets : elle eſt encore ſurnuméraire : mais tout lui promet les plus grands ſuccès dans la riante carriere qu'elle ſe propoſe de parcourir. Elle touche à peine à ſa ſeizieme année, & la fineſſe de ſa taille lui donne l'air de la premiere jeuneſſe. Ses charmes naiſſans, ſes

yeux fripons, ſes manieres enfantines attirent les cœurs autour d'elle, & lui ouvrent toutes les bourſes : elle a lieu d'eſpérer une ample moiſſon de richeſſes & de pierreries. La petite perſonne, bien inſtruite, eſt d'une modeſtie édifiante : ſes yeux ſont ſouvent baiſſés : quand on lui parle, on croit voir le rouge de la pudeur ſe confondre avec celui qui embellit ſon teint.

Un pareil tréſor ne manque pas de faire naître des déſirs. M. d'Illois entreprend de l'emporter ſur ſes rivaux. C'eſt à l'Opéra même qu'il fait part à la charmante danſeuſe de ce qu'il projette. Il lui offre une place dans ſa loge ; & peu occupé du ſpectacle, il s'épuiſe en galanteries, en jolies choſes. On l'écoute en minaudant. Encouragé par la maniere gracieuſe avec laquelle on reçoit les fleurettes qu'il débite, le Marquis change de converſation. — Faiſons enſemble un marché, dit-il. Voulez-vous être à moi ? Combien me demandez-vous ? — Notre

danſeuſe prend un air ſérieux, rougit, héſite, & répond d'un ton agnès: — Monſieur, vous avez bien de la bonté. Je ne me mêle pas des affaires de la maiſon ; adreſſez-vous à maman.

CDLXXXII^e FOLIE.

Quelques inſtances que faſſe M. d'Illois, il ne peut tirer d'autre réponſe de la jolie nymphe, qui s'échappe d'auprès de lui en l'informant de l'heure où ſa maman ſera viſible le matin.

Le Marquis eſt trop preſſé de terminer cette affaire importante, pour négliger la viſite qu'on lui preſcrit. Il ſe rend dès le lendemain chez ſa danſeuſe, & demande la vieille Dame qui doit prononcer définitivement.

La prétendue maman écoute ſes propoſitions, les peſe, les réfléchit avant de rien dire. Elle prend enfin la parole. — Nous pourrons nous arranger, M. le Marquis. Nous touchons au temps que j'ai fixé pour me décider ſur l'amant qui convient à

Mademoiselle Adélaïde. Le mérite seul n'est point sûr d'avoir la préférence ; il faut payer les talens des demoiselles de l'Opéra. Voyons celui qui nous fait les offres les plus avantageuses.

La vieille avoit de l'ordre. Elle fit convenir sa jeune éleve qu'à son entrée à l'Académie Royale de Musique, elle seroit un mois sans appartenir à personne, & qu'elle lui enverroit tous les prétendans, afin que ses lumieres & son expérience la dirigeassent dans son choix. Cet accord fut exactement observé. La jolie danseuse, se reposant sur la sagesse de sa conductrice, renvoyoit tout le monde pardevant elle : la vieille, de son côté, donnoit réguliérement audience tous les matins à onze heures précises, & enregistroit avec soin les noms, la qualité & les offres de chaque prétendant.

CDLXXXIII^e FOLIE.

En finissant de parler, la prétendue maman se leve, ouvre un tiroir

fermé à la clef, en tire un gros regiſtre, le poſe ſur une table, mét ſes lunettes, & s'occupe à feuilleter ſon livre, paroiſſant fort appliquée à le lire, & à calculer ſur ſes doigts. Le Marquis ne ſçait à quoi tout cela doit aboutir ; il attend en ſilence qu'on l'en inſtruiſe.

La vieille, après avoir long-temps marmotté, hoché la tête par intervalles, & fait pluſieurs additions, ôte ſes lunettes, ſe remet à ſa place, touſſe trois fois, crache autant, & s'écrie : — Réjouiſſez-vous, M. le Marquis ; la charmante Adélaïde va vous appartenir. Vous êtes le plus généreux de ſes amans ; il eſt juſte que vous ſoyiez préféré. Vous allez jouir d'un bonheur bien rare. Je vous garantis que la petite n'a encore aimé perſonne. Je vous livre un cœur tout neuf, & rempli d'innocence. Le don que je vous fais mérite bien cent louis de pot de vin, outre les cinquante par mois dont nous ſommes convenus. Si vous refuſez cê dernier article, je ſerai forcée de

rompre notre marché. J'exige auſſi que vous payiez les mois d'avance. Foi d'honnête femme, j'arrange les choſes en conſcience, & je me flatte que vous ſerez content.

M. d'Illois en paſſe par toutes les conditions que lui impoſe la prétendue maman. La jolie danſeuſe ne ſe rend pourtant pas tout de ſuite ; elle fait de petites façons, vante le ſacrifice de ſa vertu, & ne paroît céder qu'à l'amour.

CDLXXXIV^e FOLIE.

Dès le lendemain de ſon bonheur avec la veſtale d'Opéra, le Marquis vole aux pieds de la plus aimable cantatrice Italienne. Il lui tarde furieuſement de compléter le nombre de ſes maîtreſſes d'*étiquette*. Il ne ſonge qu'avec tranſport à la gloire de ſurpaſſer tous les petits-maîtres de nos jours, qui ne s'aviſeront peut-être jamais qu'il eſt du *bon ton* d'entretenir une divinité de chaque théâtre, ainſi qu'il eſt du *bel air* d'aller dans un même jour aux trois ſpectacles.

La cantatrice Italienne que le Marquis honore de son choix, a fait naître plusieurs passions. Sa figure est tout-à-fait charmante, & respire la tendresse & la volupté. On ne peut lui reprocher qu'un air trop affecté de coquetterie ; mais c'est directement ce qui la fait paroître plus piquante. L'actrice qui, en jouant son rôle, sourit gracieusement aux spectateurs, les porte à l'indulgence que ses minauderies semblent leur demander.

Ses grands yeux noirs, fixés ou clignotans, tout ouverts ou bien fermés en partie, sont cause de la préférence que lui donne M. d'Illois, qui ne s'attendoit point à la maniere dont elle reçoit ses propositions. — Moi, que j'accepte vos offres ! s'écrie-t-elle : moi, que j'aime par intérêt ! Je rougis qu'on m'ait cru l'ame aussi vile. Pensez différemment sur mon compte, mon cher Marquis, continue la belle avec un tendre embarras : le cœur d'un galant homme me suffit. Puisque j'ai le bonheur

de vous plaire, que puis-je défirer davantage? Je fens qu'il ne me fera guere poffible de réfifter à votre amour.

M. d'Illois croit rêver. Il infifte fur fes offres; on fe fâche férieufement, on le menace de ne jamais le revoir; on ne s'adoucit que parce qu'il promet de ne plus chercher à féduire par les richeffes un cœur qui n'eft fenfible qu'à l'amour. M. d'Illois, prefque épris d'une veritable paffion, tant l'honnête procédé de la nymphe le féduit, foupire, preffe fa conquête de couronner des feux qui font l'ouvrage de fa vertu autant que de fes charmes: enfin il obtient, avec le dernier étonnement, un rendez-vous *gratis*.

CDLXXXV^e FOLIE.

Le jour défigné, il fe rend chez la cantatrice Italienne, après le fpectacle. Elle fait éclater à fa vue une joie immodérée; lui donne un fouper délicat, fans vouloir permettre qu'il en paie les frais. — Vous êtes mon amant,

dit-elle au Marquis : comme tel, vous pouvez diſpoſer de tout ce que je poſſede : je mets ma félicité à vous prouver mon ardeur. Il eſt ſi doux à un amant d'être chéri pour lui-même, & non à cauſe de ſa fortune ou de ſon rang!

Comblé de faveurs & de plaiſirs, M. d'Illois alloit ſortir le lendemain de chez la cantatrice, enchanté de ſon déſintéreſſement ; un marchand d'étoffes de ſoie & un bijoutier ſe préſentent. — Nous venons voir, diſent-ils, ſi Madame n'a pas beſoin de quelque choſe ; c'eſt dans ce mois-ci que nous avons coutume de paſſer tous les ans. — Eh, mon Dieu ! s'écrie la cantatrice, pourquoi entrez-vous quand j'ai du monde chez moi? Je ſuis pourtant ravie que vous ne m'ayiez point oubliée. Il me faut abſolument pluſieurs marchandiſes. Mais laiſſez partir M. le Marquis ; je ne veux rien acheter devant lui.

M. d'Illois trouve un prétexte pour reſter. Après de petites façons, la Dame conſent qu'il ſoit témoin de

ſes emplettes, à condition qu'il lui dira ſon ſentiment. Le marchand de ſoie déploie ſes riches étoffes; le bijoutier étale ſes montres, ſes boîtes, ſes breloques, ſes diamans. Nôtre cantatrice eſt tranſportée de ce qu'ils ont de plus beau, & témoigne une forte envie de l'acquérir: mais elle ſe récrie beaucoup ſur le prix exceſſif de tout ce qu'elle voudroit avoir, & déclare qu'elle aura la douleur de ne rien acheter, puiſqu'on n'a pas d'égard pour ſa fortune. Le Marquis lui ſoutient que les marchandiſes qu'elle a choiſies ne ſont point trop cheres, & la ſupplie de permettre qu'il lui en faſſe préſent. L'adroite cantatrice proteſte qu'elle ne le ſouffrira jamais, & ſe diſpute avec un des marchands, ſans prendre garde à l'autre. Le Marquis profite de ſa diſtraction, ſe hâte de dire ſon adreſſe au marchand qui eſt reſté oiſif, & de mettre à part tout ce qui a paru faire plaiſir à ſa maîtreſſe. La belle s'apperçoit enfin de ſon deſſein, & s'emporte contre

celui qui a la complaiſance de lui livrer ſa marchandiſe. Tandis qu'elle eſt occupée à parler avec chaleur, M. d'Illois s'arrange avec le bijoutier. La cantatrice découvre encore ſes projets : elle veut refuſer ce qu'il s'obſtine à lui offrir. Il n'en eſt plus temps ; les marchands ſont déja bien loin. Le Marquis, au comble de la joie, a la ſatisfaction de lui faire accepter pour environ vingt mille francs de robes & de bijoux ; & n'en admire pas moins le déſintéreſſement de la belle.

CDLXXXVI^e FOLIE.

Les ſommes conſidérables que dépenſe le Marquis, ne lui cauſent aucun regret ; il ſatisfait ſes caprices, il entretient avec éclat trois maîtreſſes à-la-fois. Sa conduite rappelle celle de quelques grands Seigneurs qui ont par faſte pluſieurs équipages qui leur ſont inutiles.

M. d'Illois ne rend point d'auſſi fréquentes viſites à ſes maîtreſſes, qu'aux trois ſpectacles. Quoiqu'il

n'aille voir qu'une fois par ſemaine ſa jolie danſeuſe de l'Opéra, elle paroît inquiete lorſqu'il ſe préſente chez elle, & l'engage de ne venir que la nuit. Elle exige encore qu'il ait la complaiſance de la faire avertir, afin qu'elle puiſſe prendre ſes meſures pour le faire introduire ſecrétement. Docile aux prieres de la jolie danſeuſe, on diroit que le Marquis va en bonne-fortune. Enveloppé d'un manteau *couleur de muraille*, il arrive doucement au milieu de la nuit à la porte de ſa divinité, qui a ſoin de la tenir ouverte. Marchant ſur le bout du pied, il ſe gliſſe ſans bruit dans l'appartement, & ſe retire avant la pointe du jour.

La jolie danſeuſe le contraint à prendre toutes ces précautions, dans la crainte, dit-elle, qu'on ne vienne à découvrir l'unique foibleſſe dont elle ſoit coupable. Le Marquis ſe prête à tout ce qu'elle veut : il eſt perſuadé qu'elle eſt d'une ſageſſe exemplaire, quoiqu'il ſçache que la vertu d'une fille d'Opéra ſoit un phénomene aſſez étonnant.

CDLXXXVII^e FOLIE.

Dans une de ses visites secretes, M. d'Illois trouve la jolie danseuse toute en larmes. Elle veut en vain dissimuler sa douleur en affectant un air serein ; on voit rouler dans ses yeux les pleurs qu'elle s'efforce de retenir, & qui la trahissent enfin, en s'échappant malgré elle. La prétendue maman tâchoit vainement de la consoler. Alarmé d'une si violente tristesse, le Marquis demande avec empressement ce qui peut l'occasionner; on ne lui répond que par des sanglots. Il conjure long-temps la belle de ne lui rien cacher, promettant de faire tout ce qui dépendra de lui pour dissiper ses chagrins & pour la rendre heureuse. A ces mots consolans, elle essuie ses beaux yeux, sourit à demi, regarde tendrement M. d'Illois, & lui parle de la sorte: — Je suis au désespoir. Les demoiselles de l'Opéra me méprisent, & n'osent me regarder comme leur compagne. La plupart d'entre elles sont

couvertes de pierreries ; elles ont de riches bracelets, un ſuperbe collier, de larges boucles d'oreilles ; & moi, j'ai à peine quelques miſérables brillans. Elles ont donc plus de mérite que moi ! Je ne puis ſans rougir me placer à côté d'elles. Il n'y a pas juſqu'à la petite Victoire, qui ne figure que depuis un mois dans les ballets, qui ne ſoit éclatante de pierreries. Son Milord ..... Ce dernier trait acheve ſur-tout de me percer le cœur : j'en mourrai de confuſion. — Et la jolie danſeuſe recommence à pleurer.

Le Marquis rappelle les promeſſes qu'il vient de lui faire, & jure qu'à ſon lever elle aura ſur ſa toilette tout ce qui flatte la vanité des femmes. En la quittant le matin, il court chez les plus fameux bijoutiers faire les emplettes qu'il déſire : un laquais affidé remet avant midi à la danſeuſe le riche écrin qui doit la conſoler.

CDLXXXVIII[e] FOLIE.

Elle l'ouvre précipitamment, &

reſte immobile, éblouie des précieux tréſors qu'il renferme. Revenue de ſa premiere ſurpriſe, elle ſe livre à toute ſa joie. Elle ſe hâte de mettre, tant bien que mal, les brillans ornemens dont elle étoit ſi impatiente de ſe voir parée. Elle court comme une folle devant tous ſes miroirs, afin d'examiner bien vîte l'effet de ſes diamans. Ravie, tranſportée de ſon nouvel éclat, elle ſe promene dans ſa chambre en ſe donnant des airs, des manieres : tout-à-coup elle rit à gorge déployée, chante & ſaute de plaiſir. C'eſt avec beaucoup de peine que l'éloquence de la maman parvient à modérer cette eſpece de délire.

CDLXXXIX^e FOLIE.

Depuis qu'elle eſt ſi brillante, la jolie danſeuſe s'imagine ſans doute qu'elle n'eſt plus la même. Elle ſe préſente fiérement ſur la ſcene, jette autour d'elle un regard dédaigneux; comme ſi on devenoit une perſonne illuſtre parce qu'on porte ce qui diſtingue les femmes du premier rang.

Les ſpectateurs s'attachent plus à la conſidérer que les ballets dans leſquels elle figure. Rien de ſi comique que la mine qu'elle fait dans ſa parure faſtueuſe. Un air de ſatisfaction eſt répandu ſur toute ſa perſonne : elle ſe contemple ſouvent, & ſourit à ſa magnificence. Son collier de diamans, orné d'un nœud large de trois doigts, la force de tenir ſa tête en arriere ; on diroit qu'elle a le cou dans un cercle de fer. Ses bras, chargés de bracelets, ne ſe meuvent que par reſſorts. Elle oſe à peine ſe remuer, & ſe retourne tout d'une piece. Quand elle eſt fixe ſur la ſcene, elle n'a garde de ſe préſenter de profil ; elle ſe montre toujours en face, afin que ſes diamans ſoient mieux vus. Se pinçant les levres, prenant un air grave, elle ſe tient droite comme un cierge, les mains ſur ſon buſc.

La vanité de notre danſeuſe a fait naître un bon mot qui mérite d'être rapporté. De ſon riche collier pendoit autrefois une branche de dia-

mans, qu'on appelle une riviere; qui venant flotter ſur ſa gorge, deſcendoit juſques au milieu de ſon eſtomac. Quelqu'un dans le parterre ſe récriant ſur la longueur prodigieuſe de cette *riviere* étincelante de rubis, un bel eſprit confondu parmi les ſpectateurs éleva ſa voix : — Ne voyez-vous pas, dit-il, que cette *riviere* retourne à ſa ſource?

SUITE DE L'HISTOIRE
de la Marquiſe d'Illois.
XD^e FOLIE.

Je dois revenir à la Marquiſe d'Illois : elle ne fait pas moins de folies que ſon mari. Nous l'avons laiſſée furieuſe contre l'Abbé Frivolet, qui déclare le vol du ſerin, dans la douleur que lui cauſent les coups de bâton que lui fait prodiguer le Marquis, dont il ſe diſpoſoit à prendre la place.

Le petit-collet bien étrillé n'a plus envie de faire ſa cour aux Dames, & Madame d'Illois ne regrette nullement ſa conquête. Une foule de ſoupirans contribue à la conſoler de la perte qu'elle vient de faire ; & l'indigne procédé de l'Abbé, que le haſard lui découvre, fait bientôt ſuccéder la haine à l'amour.

Le caractere frivole de la Marquiſe raſſemble autour d'elle un eſſaim de petits-maîtres, plus fats les uns que les autres, qui lui racontent leur tendre martyre en minaudant devant une glace. Les hommages qu'on lui rend la mettent dans un très-grand embarras, non pour réſiſter, mais pour ſe rendre. Comme l'uſage n'eſt point encore établi d'écouter dans le même temps tous les amans qui ſe préſentent, & que tous ceux qui lui font la cour ont un égal mérite, la Marquiſe n'eſt embarraſſée que du choix. Il faut qu'elle cede, après quelques jours d'une défenſe opiniâtre ; mais la difficulté eſt de démê-

ler celui qui eſt digne de la préférence.

Le Financier Médor, dont j'ai décrit ailleurs la perſonne & le caractere, celui qui déclaroit ſon amour en même temps que l'Eſprit follet, oſe encore ſe mettre ſur les rangs. — Il feroit tout ſimple, dit-il à la Marquiſe, que vous euſſiez pour moi des bontés. Je ſuis l'enfant de la fortune ; les plus grands ſuccès ne me cauſeroient aucun étonnement. — Madame d'Illois ne fait que rire de ſes prétentions. Il continue d'appuyer ſes eſpérances amoureuſes ſur le bonheur qu'il a toujours eu de parvenir. Ses diſcours inſpirent à la Marquiſe la curioſité d'entendre ſon hiſtoire, & il la raconte modeſtement.



HISTOIRE

d'un Financier.

XDI^e FOLIE.

LES Nobles qui ne font plus de mode, ou qui avec l'âge prennent des manieres gothiques, font appellés des gens de la vieille cour, dit le Financier Médor, parlant à la Marquife. Moi, Madame, je fuis de l'ancienne finance, & peut-être le feul qui la retrace encore. Né dans un temps plus favorable aux bas employés que celui-ci, j'ai monté jufqu'au grade où vous me voyez, malgré l'obfcurité de ma naiffance & de mes premiers emplois : au lieu qu'à préfent ceux qui parviennent à ma fortune, font d'une famille diftinguée, & poffedent des talens eftimables. Auffi les voyons-nous ordinairement protéger les arts & les lettres, qu'ils cultivent eux-mêmes.

Je suis fils d'un serrurier. Je ne vous cache point mon origine, parce qu'il m'est plus honorable d'avoir gagné du bien par mon mérite, que d'être né riche, pour n'avoir que la peine de dépenser. Mon pere voulut m'élever dans sa profession. Mais j'étois paresseux : il m'étrilloit souvent. Ses manieres peu polies me rebuterent. Je trouvai le moyen de lui dérober quelques écus, & m'échappai un beau jour de la maison. Je m'étois fait une idée charmante de la vie de domestique. J'arrivai à Paris dans le dessein d'endosser la livrée. Le hasard me fit rencontrer, dans l'endroit où j'allai loger, un garçon de mon pays qui avoit depuis long-temps l'honneur de verser à boire. Mon obligeant compatriote me plaça chez une jeune Dame qui avoit un vaste hôtel, de grands laquais, plusieurs beaux carrosses. Je croyois être au service d'une Princesse. Mes camarades me mirent bientôt au fait. Ils m'apprirent que Madame de Millois n'étoit qu'une actrice

entretenue par un Financier. Je ne tardai pas à voir cet amant libéral, & je ne fus plus surpris de ses générosités. Il avoit besoin en effet d'acheter les caresses d'une jolie femme. C'étoit une masse de chair pouvant à peine se remuer, que ses habits chamarrés d'or rendoient encore plus ridicule. Sa tête étoit presque aussi grosse que son corps, quoique son ventre fût d'une ampleur énorme. En marchant il souffloit avec un bruit affreux, & faisoit trembler le parquet sous ses pieds. Rien n'étoit si taciturne que M. le Financier; il sembloit se douter qu'il ne disoit que des sottises. Quand il ouvroit la bouche, il faisoit entendre une voix tonnante, & ne parloit que d'un ton brusque, comme s'il eût été toujours en colere.

XDII[e] FOLIE.

Mon attention, mon zele à bien faire mon devoir, me gagnerent l'amitié de Madame de Millois. J'avouerai qu'elle me trouvoit joli garçon;

mon air de jeunesse & mon ingénuité lui plaisoient infiniment. J'avouerai aussi qu'elle avoit le meilleur cœur du monde. J'eus souvent lieu de m'appercevoir combien elle aimoit son prochain. J'ouvrois secrétement la porte le matin à un cavalier beau comme l'Amour, qui lui rendoit de fréquentes visites à l'insçu du vieux Financier. Elle me fit apprendre à lire, à écrire, & les quatre premieres regles de l'arithmétique, avec une bonté que je n'oublierai jamais. Quand elle fut certaine que j'étois un peu sçavant, elle m'appella dans sa chambre. Oh çà, Saint-Jean, me dit-elle, je veux te faire nager dans l'opulence. J'aurai le plaisir de te voir dans peu puissamment riche : je vais te placer dans le chemin de la fortune.

Je remerciai ma bienfaisante maîtresse de ses bontés, en répandant des larmes de joie. Je me flattois déja d'être sur le point de rouler carrosse. J'ignorois pourtant ce que Madame de Millois se proposoit de

faire en ma faveur, & je n'osai la prier de s'expliquer. Plusieurs jours s'écoulerent sans que je visse l'accomplissement de ses promesses : jugez de mon impatience. Enfin, un soir qu'elle étoit seule avec le Financier, on vint me dire qu'elle me demandoit. Je courus dans sa chambre, persuadé que je touchois à l'instant de mon bonheur. Elle sourit en me voyant, & dit au Crésus que j'étois celui dont elle venoit de lui parler. La masse de M. le Financier étoit lourdement enfoncée dans un vaste fauteuil. Il m'examina d'un air refrogné, & me dit brusquement, selon sa coutume : Mon ami, je te protege par rapport à Madame. Allons, je te donnerai de l'emploi quand tu m'auras servi quelque temps : il faut faire un noviciat. — Je me retirai assez mécontent de voir borner à si peu de chose toutes mes espérances. Je racontai tristement à mes camarades que j'allois entrer au service du vieux Crésus. Mon air douloureux les étonna : ils se récrierent beaucoup

ſur ce que je ne ſçavois pas encore qu'être laquais d'un Financier, c'étoit avoir un pied dans la finance.

XDIII^e FOLIE.

Encouragé par de tels diſcours, je ſortis moins chagrin de chez Madame de Millois, qui me promit d'avoir ſoin de ma fortune, & j'allai groſſir le nombre des ſerviteurs du Créſus. Je ne tardai pas à connoître combien la protection des Dames eſt utile. Je devins le premier laquais du Financier; & alors je ne doutai plus de me voir bientôt un homme important. La conſidération qu'on avoit pour moi, ſervit encore à m'entretenir dans mes idées de grandeur. On venoit ſouvent implorer ma protection, & les prieres qu'on me faiſoit étoient toujours accompagnées de quelques louis d'or. L'épais Créſus déridoit quelquefois ſon front quand nous étions tête à tête; il daignoit s'humaniſer à me parler d'une voix moins rauque, d'un ton moins impératif. Il eſt vrai que je lui rendois

de petits ſervices dont il étoit flatté. Je ne ſçais ſi la foibleſſe de ſa vue l'empêchoit de lire les lettres qu'on lui adreſſoit, ou ſi à ſon âge l'écriture eſt ingrate ; tout ce que je puis dire, c'eſt qu'il falloit que je lui déchiffraſſe les miſſives, les mémoires qu'il recevoit. J'écrivois auſſi ſes réponſes, & je lui évitois la peine de faire le moindre calcul : il n'y a que les ſouſtractions qu'il faiſoit lui-même.

Enfin les ſollicitations de Madame de Millois me procurerent un meilleur ſort. J'étois depuis deux mois tout au plus laquais affidé du Financier, quand il m'accorda un emploi conſidérable. Un autre de ſes domeſtiques devint ſon lecteur & ſon ſecrétaire, en attendant la premiere place vacante. Le Créſus faiſoit eſpérer depuis long-temps un emploi à une foule d'honnêtes gens qui venoient implorer ſa bienfaiſance, & ce fut à un de ſes laquais qu'il le donna. Il promettoit à tous ſes protégés de chercher au plutôt

l'occaſion de leur rendre ſervice ; & ne ſongeoit guere à tenir ſa parole. On m'a montré un de ceux qu'il repaiſſoit d'eſpérances, qui, depuis trois ans, avoit la patience de lui faire réguliérement la cour toutes les ſemaines, ſans en être plus avancé. Pour contenter ſa maîtreſſe, le Financier commit, même ſans ſcrupule, une injuſtice. Je paſſai ſur le corps de pluſieurs employés qui, par droit d'ancienneté, devoient avoir ce que j'obtins ſans peine.

XDIV^e FOLIE.

Je me vis tout-à-coup Contrôleur ambulant dans les Aides, & riche de deux mille francs de revenu. Au reſte j'étois en état de m'acquitter de mon devoir : j'avois eu ſoin de m'inſtruire chez mon Financier dans l'art de dreſſer des procès verbaux, de ſonder & de marquer les tonneaux remplis de vin. Il me falloit un cheval : le Créſus daigna me faire préſent du meilleur de ſon écurie, & eut encore ſoin de garnir ma bourſe.

Jugez si je lui étois bien recommandé, & si la Dame qui me protégeoit lui étoit chere. Avant de partir pour le lieu de mon districtt, j'allai remercier mon aimable bienfaitrice. Elle m'assura de nouveau qu'elle auroit soin de ma fortune. Soyez sage, me dit-elle, aimez le travail, & vous pourrez parvenir. On s'avance par degrés dans votre état : tel dont vous ambitionnez l'opulence, s'est élevé de beaucoup plus bas que vous.

J'arrivai à l'endroit qui m'étoit marqué, & je commençai mes visites dans les cabarets de la campagne. J'étois souvent obligé de descendre dans les caves, & je ne pouvois alors me défendre d'être saisi d'une secrete horreur. Un peu de frayeur, en effet, doit être permise. A la lueur d'une foible lumiere, vous descendez un escalier obscur, étroit, glissant ; vous vous enfoncez dans un souterrain où le soleil ne pénétra jamais ; & vous avez pour compagnon le marchand de vin, homme robuste,

qui, perſuadé qu'on ne veut que ſa ruine, voudroit pouvoir vous aſſommer. Ma foi, ceux qui ne tremblent pas alors ne font guere de réflexions. Pour moi, qui de ma vie ne me ſuis piqué d'être un héros, j'avois bien de la peine à cacher ma frayeur. L'aventure qui m'arriva dans une des maudites caves où je m'enfonçai à mon grand regret, ne ſervit point à me raſſurer.

XDV^e FOLIE.

Accompagné de deux Commis, je me préſentai chez un marchand de vin lorſqu'il m'attendoit le moins. Le drôle avoit la réputation de faire la contrebande, c'eſt-à-dire, de ne point déclarer tout ſon vin, dont il vendoit une partie en cachette, afin de fruſtrer les droits. Sa femme me reçut d'un air déconcerté, en me priant de me repoſer un moment, parce que ſon mari ne tarderoit pas à revenir de la ville. Pour la premiere fois de ma vie je fus diſcourtois au beau ſexe. Je voulois ſur-

prendre mes gens ; ainſi, ſans rien écouter, je pris le chemin de la cave, toujours ſuivi de mes deux acolytes munis d'une lumiere : car ſans cela j'aurois été moins brave. Je crus que l'eſcalier qui conduiſoit au noir ſouterrain ne finiroit jamais ; je friſſonnai en deſcendant ſi long-temps ſous terre. J'arrivai enfin dans le gouffre ténébreux, & l'odeur du vin me remit un peu de ma frayeur, en m'aſſurant que j'étois véritablement dans une cave. A la pâle lueur d'un bout de chandelle, je conſidérai les tonneaux les uns après les autres. Tandis que je faiſois cet examen, des ſoupirs frapperent mon oreille. Mes Commis, auſſi étonnés que moi, regarderent autour d'eux, & n'apperçurent rien. Nous nous raſſurâmes cependant, perſuadés que nous nous étions trompés. En ſondant une groſſe futaille placée dans un coin, je ſentis de la réſiſtance que je n'avois point coutume de rencontrer. Comme j'appuyois fortement la ſonde, qui eſt une eſpece de

verge de fer, des sons plaintifs se firent entendre. Mes cheveux se dresserent, nous demeurâmes immobiles d'effroi. Que j'aurois bien voulu alors être encore dans une antichambre ! Mais que devinmes-nous quand une voix terrible sortant du tonneau, nous adressa ces paroles : Tremblez, misérables ; la mort s'avance à grands pas ; vous rendrez compte de vos actions. Mes camarades mirent l'épée à la main ; moi je reculai d'épouvante. Mes forces me manquant, je m'appuyai contre des planches qui sembloient former une cloison, & que l'obscurité m'avoit empêché de découvrir. Elles tomberent avec fracas ; & je m'apperçus qu'elles cachoient plusieurs pieces de vin. J'allois me récrier, quand je vis sortir du tonneau d'où la voix s'étoit fait entendre, un homme, le regard furieux, armé d'un terrible gourdin. Plutôt que d'être ruiné, s'écria-t-il, j'aime mieux mourir. Je comptois vous faire prendre la fuite, afin d'avoir le temps de vendre secrétement

ma provision : je n'ai point réussi ; mais il vous en coûtera cher. Tout en parlant, le coquin jouoit du bâton. J'avois beau me retirer prudemment, il frappoit sur moi de préférence. Je crois, Dieu me pardonne, que le drôle sçavoit qu'il est d'usage que dans une bagarre le Contrôleur ambulant reçoive pour sa part la moitié des coups qu'on prodigue à ses Commis.

Pour comble de malheur, notre lumiere s'éteignit. Le combat devint alors plus sérieux. Mes deux acolytes alongeoient en vain de grandes bottes ; ils ne frappoient que l'air, & mon dos leur servoit de bouclier. Enfin c'étoit fait de nous ; je n'aurois peut-être point aujourd'hui, Madame, le bonheur de baiser vos jolies mains blanches, si nous ne nous étions sauvés par le soupirail de la cave.

XDVI^e^ FOLIE.

Vous pensez bien que quand je fus revenu de ma peur, je ne restai

pas oisif. Je me mis à verbaliser ; j'envoyai aux Fermes le détail de mon aventure. Je reçus des complimens sur ma bravoure, & j'eus le plaisir de réduire sur la paille le fripon de cabaretier.

Le Crésus à qui je devois ma place s'étant déclaré mon patron, j'étois certain de m'avancer ; car avec un patron, dans la finance, l'on ne sçauroit manquer de faire son chemin. Mais il en faut un absolument, sans quoi le mérite est inutile, & l'on court risque de languir dans les derniers emplois. Il est encore nécessaire d'être protégé par quelque maîtresse de Financier. C'est au moins ce qui s'observoit dans l'ancienne finance.

La rigidité avec laquelle je faisois payer les droits, mon aventure avec le cabaretier, & les sollicitations de Madame de Millois en ma faveur, me firent regarder comme un grand homme. On se hâta de récompenser mon mérite. Il y avoit à peine une année que je jouissois du grade de Contrôleur ambulant, quand je reçus

l'agréable nouvelle que j'étois nommé Directeur.

XDVII^e FOLIE.

Ma direction étoit considérable ; elle me rapportoit dix mille livres de rente, sans compter le tour du bâton, qu'il est à supposer que je grossissois de mon mieux. La joie que je ressentis de me voir un petit Seigneur, ne m'empêcha pas d'être sage. Je m'appliquai sérieusement à bien m'acquitter de mon emploi : j'étois assidu au travail, & levé dès six heures du matin. Mes occupations me défendoient des charmes des femmes, auxquelles je n'avois point le temps de songer. Je vivois avec économie, sans me permettre aucune folle dépense : aussi amassai-je beaucoup d'argent.

Je me flattois de faire bientôt la plus grande fortune ; mes rapides succès & ma conduite irréprochable me promettoient un heureux avenir. Trompeuses espérances ! Je fus précipité tout-à-coup dans le

néant dont je commençois à sortir. J'étois Directeur depuis deux ans, estimé de mes supérieurs, qui applaudissoient à mes travaux, & au zele avec lequel je régissois : je reçus ordre de rendre mes comptes. J'obéis promptement. On trouva que j'étois en regle, & qu'on ne pouvoit suspecter ma probité, & l'on me fit sçavoir en même temps que j'étois cassé. Il me fallut quitter ma place, & me résoudre à vivre sans emploi.

Une lettre de Madame de Millois m'apprit la cause d'une aussi criante injustice. Cette femme à qui j'avois tant d'obligations, se plaignoit de mon malheur & du sien. Une fille-de-chambre qu'elle honoroit de sa confiance, la trahit indignement, & fut découvrir au Financier les infidélités de sa maîtresse. Mon patron, furieux, se présenta chez elle quand on étoit loin de songer à lui. Il la trouva couchée avec le beau jeune homme auquel j'ouvrois autrefois secrétement la porte. Ne pouvant plus dou-

ter de ſon inconſtance, il la dépouilla d'une grande partie des richeſſes qu'il lui avoit données, pouſſa même l'indignité juſqu'à faire enlever ſes meubles, qu'il fit porter tout de ſuite chez une autre femme. L'injuſte Créſus étendit ſa vengeance juſques ſur moi : il me fit chaſſer d'une place que je ne devois qu'à ſes bontés, & la donna à un homme protégé par la belle qui ſuccédoit à Madame de Millois.

XDVIII^e FOLIE.

Je ne vous dirai pas combien ce coup imprévu me fut ſenſible. Au milieu de mes proſpérités je me vois le jouet de la fortune. Je perds le fruit de mes ſervices. Non-ſeulement on me prive d'une place lucrative, on me refuſe encore le moindre emploi. Je ſuis contraint de renoncer à mes projets de grandeur ; trop heureux ſi je puis rencontrer quelque état où je traîne mes jours dans l'obſcurité. Graces à mon économie, je poſſédois, il eſt vrai, une aſſez bonne

ſomme ; mais je n'avois plus l'eſpoir d'augmenter mon capital : il ne me reſtoit que la triſte certitude de le diminuer chaque jour, & de le réduire peut-être à rien.

Je revins à Paris, afin de faire mes repréſentations à Meſſieurs les Fermiers-généraux. La plupart d'entre eux me parurent fâchés de ma diſgrace, & me promirent de s'intéreſſer à mon ſort. Pendant que je ſollicitois vivement un nouvel emploi, j'eus la ſatisfaction d'apprendre la chute du Financier qui, de mon patron, étoit devenu mon perſécuteur. Son luxe prodigieux, ſes dépenſes énormes, & le grand nombre de ſes maîtreſſes entretenues épuiſerent inſenſiblement ſes richeſſes, le forcerent à contracter des dettes. Ses créanciers, laſſés de lui accorder du temps, & craignant de pouſſer trop loin la complaiſance, l'attaquerent tous à-la-fois. Le malheureux Créſus ne put faire tête à l'orage. On l'arracha de ſon palais éclatant pour le conduire dans une ſombre

prison. Tout ce qu'il possédoit, & jusqu'à ses meubles, furent vendus aux plus offrans. Il se vit abandonné de ceux qui, dans son opulence, se disoient ses amis. Personne ne vint seulement le consoler. Ruiné sans ressource, généralement oublié, il mourut en prison, de chagrin & de misere.

CONCLUSION

de l'Histoire du Financier.

XDIXe FOLIE.

Une pareille chute épouvanta quelques-uns des confreres du malheureux Financier : on trembla d'éprouver son sort, & l'on connut que le secours des zéros n'étoit pas toujours aussi certain que le vulgaire se l'imagine. J'allois rendre visite, sur ces entrefaites, à un Crésus qui me témoignoit le plus d'amitié, & pour lequel je me sentois une sorte d'in-

clination. Je m'apperçus qu'il avoit quelques violens ſujets de triſteſſe. Sans me parler il ſe promena long-temps dans ſa chambre d'un air penſif en ſe frottant la tête, en pouſſant par intervalles de profonds ſoupirs. Je pris la liberté de lui demander ce qui l'inquiétoit. Après un moment de ſilence, il s'écria : Ah ! mon cher ami, je ſuis perdu à mon tour. Si j'avois ſeulement trente mille livres comptant, j'appaiſerois une partie de mes créanciers. Un coquin de Commis m'emporte cent mille écus ; il eſt important pour moi qu'on n'en ſçache rien. J'offris au déſeſpéré Créſus la ſomme qu'il déſiroit. Il me ſauta au cou, me promit de reconnoître le ſervice que je lui rendois. Je le quittai, & lui envoyai au plutôt l'argent dont il avoit beſoin.

Quelques jours après cette bonne action, l'on me manda de venir aux Fermes : j'y courus, palpitant d'eſpérance & de crainte. Tous les Fermiers-généraux étoient aſſemblés. Nous avons beſoin de vos lumieres,

me

me dit l'un d'eux. Nous n'ignorons pas quelle eſt votre capacité. M. de la Zérodiere (c'étoit celui que je venois d'obliger) nous a vanté votre amour pour le travail; & votre expérience dans la régie. Nous vous nommons ſous-Fermier; & nous croyons que nous aurons lieu de nous louer de vous. Nous aurons déſormais des droits à vos conſeils, & des reſſources dans votre habileté, ſi vantée par un de nos anciens confreres. Il me ſeroit impoſſible de vous exprimer la joie dont je fus rempli. En ſortant de l'aſſemblée, j'éprouvai encore un autre bonheur. M. de la Zérodiere, auquel il étoit ſi utile de rendre ſervice, m'emmena chez lui, & voulut abſolument me remettre mes trente mille livres.

Enfin, que vous dirai-je, Madame? Je gagnai dans peu d'années des ſommes prodigieuſes, & méritai la confiance qu'on avoit en moi. Je parvins à être Fermier-général, ce que je ſuis encore, grace au Ciel; & mon ambition eſt ſatisfaite. Depuis que je

ſuis parvenu aux premiers emplois de la finance, je ne me pique plus de cette ſageſſe ridicule qui ne ſied qu'aux ſubalternes. J'ai voulu briller comme les autres. J'ai entretenu des filles de ſpectacle, à l'imitation de mes confreres; j'ai prodigué mes richeſſes pour ſatisfaire mes caprices. Que mon or a ſéduit de Lucreces! Que j'ai fléchi de cruelles, qui ſont encore loin de moi les veſtales! Par une viciſſitude ſinguliere, j'ai entretenu long-temps l'obligeante de Millois, dont je fus le petit laquais; & j'ai acheté le ſuperbe palais du Créſus dont j'ai porté la livrée. Voilà les phénomenes qui arrivent dans le monde. Que de métamorphoſes auſſi étonnantes que la mienne!

Je vous ai raconté naïvement mon hiſtoire, perſuadé que vous concluriez, Madame, que les faveurs dont m'a comblé la fortune, annoncent celles que je dois eſpérer de l'Amour. Je ſuis né pour prétendre au bonheur le plus grand; ce ſeroit vous oppoſer au deſtin, que de refuſer

de me rendre heureux. Il eſt vrai que je n'ai réuſſi que du temps de l'ancienne finance, & qu'à préſent l'on a un peu moins de facilité à parvenir. Mais, Madame, ſur la fin de mes jours, voudriez-vous que j'euſſe à me plaindre de mon étoile, malgré tout le bien qu'elle m'a fait ?

SUITE DE L'HISTOIRE

de la Marquiſe d'Illois.

D^e FOLIE.

LE Financier termina ſon récit par cette galanterie. On doit penſer que ſa maniere de narrer n'eſt pas trop agréable, puiſqu'il s'exprime avec peine & en bégayant. Madame d'Illois eut la patience de l'écouter ; mais voilà tout le fruit qu'il tira de ſa complaiſance à révéler les ſecrets de ſa vie.

Après de ſérieuſes réflexions, après avoir mûrement peſé le mérite

de chacun de ses amans, la Marquise parvient enfin à faire un choix. Elle se décide en faveur du plus fat, du plus frivole de ses adorateurs.

Le Chevalier de Renoncourt, qu'elle distingue de la foule, est en effet le plus charmant des petits-maîtres. Il est grand, d'une taille avantageuse, a la jambe bien faite, la physionomie noble & intéressante, les cheveux noirs & naturellement bouclés. Il n'ignore pas les charmes répandus sur toute sa personne. En marchant il paroît se sourire à lui-même. Il vous aborde d'un air qui semble vous dire, N'est-ce pas que je suis un joli Seigneur? Il a grand soin de mettre sa jambe en avant, le jarret bien tendu, afin qu'on s'apperçoive qu'elle est bien tournée. Persuadé qu'il a de très-belles dents, il rit à tout propos, afin d'avoir occasion de les montrer. Un joli homme tel que lui, est trop rare pour que l'existance n'en soit pas précieuse. Aussi se ménage-t-il avec un soin infini. Dans la crainte de fatiguer sa poi-

trine délicate, il parle très-bas; quoiqu'avec volubilité. Le plus petit rhume lui cauſe mille alarmes, & fait trembler pour ſa vie les trois quarts des femmes de Paris. Le mérite du Chevalier ne ſe borne pas à celui de la figure & de la taille. Il a beaucoup d'eſprit, & fait des vers charmans, remplis de cette légéreté, de ces graces, de cette fineſſe qu'on n'acquiert que dans le grand monde.

Il eſt aiſé de s'imaginer que le Chevalier doit être l'idole des femmes, & que ſes rares qualités lui cauſent ſouvent de grandes fatigues. Madame d'Illois vient augmenter le nombre de ſes conquêtes, & des pénibles devoirs auxquels elles l'aſſujettiſſent.

Si-tôt que la Marquiſe a formé le deſſein de ſe l'attacher, elle ſe comporte de maniere à lui faire deviner ſes bonnes intentions. M. de Renoncourt n'a pas de peine à s'appercevoir qu'il eſt aimé. Dans le premier tête-à-tête qu'on lui procure adroitement, & qui ne paroît que l'ou-

vrage du hasard, il agit en amant persuadé de son mérite, & de l'impression qu'il a faite sur le cœur de sa maîtresse. Madame d'Illois ne se défend que pour donner plus de prix à la victoire qu'elle va céder. Enfin son trouble, ses yeux mourans, les soupirs qui lui échappent, annoncent qu'elle se rend au vainqueur. Le Chevalier ne s'attendoit pas à une si prompte défaite. Il tâche en vain de profiter de son bonheur. Le dirai-je? Il est victorieux sans pouvoir combattre. Madame d'Illois éprouve la plus grande surprise qu'elle ait jamais eue de sa vie.

Furieuse de la froideur que lui témoigne le Chevalier, elle se débarrasse de ses bras en l'accablant de reproches. L'aimable de Renoncourt, au lieu d'être couvert de confusion, éclate de rire, & parle de la sorte à la belle affligée : Vous n'êtes point la premiere à qui j'aie donné ce petit mécontentement ; mais vous êtes la seule qui s'en soit formalisée. Songez donc, divine Marquise,

qu'on n'a pas mon mérite impunément, & que je fais tourner la tête à toutes les femmes. Loin que l'aventure qui m'arrive aujourdhui me mette dans mon tort, c'eſt vous ſeule qu'on doit blâmer. Pouvez-vous ignorer que, lorſqu'on veut un certain bien à un homme auſſi couru que moi du beau ſexe, il faut le prévenir pluſieurs jours d'avance; de même que, pour donner à manger, l'on avertit de bonne heure les gens très-répandus dans le monde? En vérité votre étourderie eſt unique, & votre air boudeur me divertit on ne peut davantage. Ecoutez; comme je vous diſois tout à l'heure, plus d'une jolie femme a eu ſujet de ſe plaindre de moi; mais un cavalier charmant, fait à ravir, leur donne ſouvent de pareilles mortifications.

DI[e] FOLIE.

J'ignore ſi la Marquiſe eſt ſatisfaite des excuſes du Chevalier, & s'il ſe comportera mieux par la ſuite: tout

ce dont je ſuis certain, c'eſt qu'il continue de lui rendre viſite, & d'avoir la préférence ſur ſes rivaux.

Les malheurs ſe ſuccedent ordinairement les uns aux autres. Le lendemain de ſa fâcheuſe aventure avec M. de Renoncourt, la Marquiſe fait une découverte qui la réduit au déſeſpoir : depuis pluſieurs jours elle commençoit à redouter ſa cruelle infortune.

Alarmée des indices qui lui font prévoir, ſelon elle, le comble des malheurs, elle conſulte en ſecret un habile homme, qui lui annonce ce qu'elle a toujours redouté plus que la mort. Les paroles terribles de l'oracle la font tomber évanouie. Revenue à elle-même, elle paroît agitée de violentes convulſions ; elle pleure, gémit, pouſſe des cris affreux. Ses femmes éperdues s'efforcent de la calmer, & craignent tout de ſon déſeſpoir. On lui demande en vain la cauſe de ſa douleur ; elle s'obſtine à la cacher, & déclare qu'elle ne la découvrira que le plus tard qu'il lui ſera poſſible.

SUITE DE L'HISTOIRE *de Colin.*

DII^e FOLIE.

MONSIEUR Colin, accompagné de la tendre Rosette, ne manqua pas de revenir le lendemain chez le Baron : il reprit ainsi la suite de son histoire :

Je vous disois hier que, collé contre la cloison de l'oratoire, j'examinois par la petite ouverture que j'y avois pratiquée, les actions de ma dévote, & que je fus bien surpris de voir sortir tout-à-coup de derriere un tableau un grave personnage à mine austere. Je connoissois ce grave personnage : sa maison touchoit à celle de ma maîtresse, & sa piété faisoit l'admiration de toute la ville. Il rendoit quelquefois visite à Madame de Francourt; mais alors ses yeux étoient toujours baissés,

& ses discours respiroient la sagesse. Etonné de le voir paroître d'une maniere aussi imprévue, je redoublai d'attention. Il prit la dévote par la main, & se promena quelque temps avec elle en gardant un profond silence. Ils se mirent ensuite tous les deux à genoux, & resterent assez long-temps dans cette humble posture. Ils se leverent enfin, & ma surprise redoubla quand je les vis se déshabiller l'un & l'autre, & se rendre mutuellement le service de se mettre à moitié nud. Après s'être débarrassé d'une partie de leurs vêtemens, ils s'armerent chacun d'une poignée de verges, s'en frapperent les épaules avec tant de violence, que le sang ruisseloit par terre.

DIII^e FOLIE.

A ce singulier spectacle, que je contemplois avec une édification mêlée d'horreur, succéda une scene bien différente. Les yeux du grave personnage s'animerent par degrés; ceux de la dévote s'attendrirent in-

ſenſiblement : les verges leur tomberent des mains. Je les vis oublier & le Ciel & les hommes, pour ne s'occuper que des plaiſirs de l'amour. Cette nouvelle ſcene, à laquelle j'étois ſi loin de m'attendre, ne me cauſa pas moins d'horreur que celle qui venoit de ſe paſſer. Je ne pouvois concevoir comment l'on étoit capable de tant d'hypocriſie. Quoi ! me diſois-je, croient-ils tromper le Ciel ainſi que les hommes ? Le mêlange de dévotion & de crime dont j'étois témoin, me rempliſſoit encore d'indignation. Si je n'en avois été que trop certain, j'aurois toujours douté qu'il y eût des gens aſſez criminels pour tranquilliſer leur conſcience en réuniſſant des actions pieuſes à des vices révoltans.

Après avoir déridé ſon front dans les bras de ſa maîtreſſe, le grave perſonnage reprit ſon air ſévere, ſon maintien hypocrite, leva le tableau attaché ſur la porte qui lui donnoit entrée dans l'oratoire, & ſe retira par où il étoit venu. Si-tôt qu'il fut

parti, la dévote mit fin à ses oraisons, & rentra dans son appartement. Je connus alors les motifs qui la retenoient dans son oratoire. Mon amour propre mortifié fut contraint de convenir que je n'étois point le seul qui causât des distractions à sa vertu.

DIV^e FOLIE.

Indigné de l'hypocrisie & de l'extravagante dévotion de ma maîtresse & du grave personnage, je formai le dessein de les surprendre ensemble. Je fus curieux de sçavoir ce qu'ils diroient quand ils se verroient démasqués : je me faisois une fête de jouir de leur confusion : je me flattois que la honte dont ils seroient couverts les forceroit de rentrer en eux-mêmes, & de mieux vivre à l'avenir.

Afin d'exécuter mon louable projet, où il entroit peut-être un peu de méchanceté, je pris toutes les mesures que je jugeai nécessaires. J'examinai pendant plusieurs jours le

manege de mes tartuffes ; je remarquai que la porte cachée par le tableau ne s'ouvroit & ne se fermoit pas tout de suite ; de sorte qu'il falloit un peu de temps au grave personnage pour s'échapper : je ne doutai donc pas de le surprendre.

Après m'être bien assuré que les deux amans étoient dans le plus tendre de leur conservation, j'entrai précipitamment dans l'oratoire, en criant à la dévote qu'on la demandoit pour une affaire importante. Mais que devins-je en n'appercevant plus le grave personnage, & en voyant ma maîtresse tranquillement à genoux, qui n'annonçoit que par le désordre de sa parure les infidélités qu'elle me faisoit. J'étois pourtant certain que la porte secrete n'avoit pu s'ouvrir, & je voyois aisément dans tous les coins de l'oratoire.

Madame de Francourt, toute troublée, & cherchant à me déguiser les causes de son émotion, se mit dans une furieuse colere. Elle me tança

vivement de la hardiesse que j'avois eue de contrevenir à ses ordres, & me défendit de commettre davantage la même faute, sous quelque prétexte que ce fût. — Le désordre où vous me surprenez, me dit-elle, vous apprend des secrets que j'ai voulu dérober à tous les yeux; si on connoissoit les macérations dont j'accable mon corps, je perdrois le fruit de mes bonnes œuvres. A ces mots elle courut chercher celui qui la demandoit. Vous jugez bien qu'elle ne trouva personne. Je lui dis qu'on s'étoit impatienté sans doute à l'attendre. Ne formant aucun soupçon contre moi, elle me crut sans peine, & s'imagina qu'on reviendroit une autre fois.

DV^e FOLIE.

Je résolus de découvrir comment le grave personnage avoit pu se sauver. Voici l'espiéglerie à laquelle j'eus recours. Tandis que la dévote gagnoit le ciel par une pénitence assez douce, je mis le feu à une paillasse,

& j'eus grand ſoin d'obſerver, par le trou que j'avois pratiqué, ce qui ſe paſſoit dans l'oratoire. Quand la flamme commença à s'élever, je criai au feu de toutes mes forces, en frappant des pieds comme ſi j'accourois avertir la dévote; & je tenois toujours un œil fixé dans la petite ouverture qui me laiſſoit diſcerner mes deux acteurs. Aux premiers éclats de ma voix, le tête-à-tête fut interrompu; nos amans conſternés craignirent de me voir paroître au milieu d'eux. Le grave perſonnage fit un mouvement; une trappe, ſur laquelle il ſe tenoit par précaution, s'ouvrit auſſi-tôt, & il diſparut auſſi rapidement qu'un éclair. La trappe ſe referma promptement, & ſi juſte, qu'il etoit impoſſible de la diſtinguer.

Il me fallut donc renoncer à l'eſpoir de ſurprendre ces indignes tartuffes, & de goûter le plaiſir de les démaſquer. Je n'en conſervai pas moins dans mon cœur une forte envie de les couvrir de confuſion, & une ſecrete horreur de leur conduite.

J'appris par la ſuite que l'oratoire du grave perſonnage étoit directement ſitué ſous celui de la dévote. Un eſcalier dérobé conduiſoit à la petite porte cachée par le tableau : de ſorte que lorſqu'on le croyoit occupé à faire ſes prieres, il étoit renfermé dans l'oratoire de ma maîtreſſe, qui de ſon côté perſuadoit qu'elle conſacroit alors des heures entieres à des exercices de piété.

DVI[e] FOLIE.

Quelques jours après que j'eus fait toutes ces découvertes, arriva une aventure tout-à-fait comique, qui cauſa beaucoup d'embarras au grave perſonnage, me donna auſſi à moi quelques inquiétudes, & ſervit enfin à confondre la méchanceté des hypocrites.

La ſinguliere mépriſe d'une faiſeuſe de rabats ou de petits collets occaſionna tant d'événemens. Cette bonne femme, qui comptoit le grave perſonnage au rang de ſes pratiques, demeuroit avec ſon frere, marié de-

puis quelques années. Sa belle-sœur étant accouchée d'un enfant mort, elle le mit dans une boîte où elle serroit ordinairement ses petits collets, afin d'épargner les frais d'une biere, & la plaça dans sa boutique au rang des autres, en attendant l'heure où l'on devoit l'enterrer. Une de ses ouvrieres, qui couroit la ville pendant ce temps-là, étant rentrée dans la boutique, & n'y trouvant personne, tout le monde étant occupé auprès de l'accouchée, se hâta de prendre la boîte où elle crut qu'étoient renfermés les petits collets du grave personnage, chez lequel elle étoit pressée d'aller, & prit étourdiment celle qui contenoit le mort. Chargée d'un fardeau si différent de celui qu'elle croyoit porter, elle arrive chez le tartuffe, le trouve encore au lit, pose la boîte, & s'en va. La bonne faiseuse de rabats, de son côté, ignorant le *quiproquo* de son ouvriere, & trompée par la ressemblance des boîtes, fit enterrer en cérémonie les petits collets du grave personnage.

DVII^e FOLIE.

Il arrivoit ſouvent à notre hypocrite de quitter fort tart les plumes oiſeuſes : un doux ſommeil juſqu'à midi maintenoit le teint frais du ſaint homme. Le jour du *quiproquo* il repoſa long-temps, ſelon ſa louable coutume. Muni d'un ample déjeûner, il voulut mettre la derniere main à ſa toilette ; mais quel fut ſon effroi quand il apperçut la métamorphoſe de ſes petits collets ! Les craintes dont il étoit déchiré par les remords de ſa conſcience, lui perſuaderent qu'on n'avoit porté cet enfant mort dans ſa maiſon qu'afin de l'en faire paſſer pour le pere. Il frémit du danger dont il étoit menacé, & ſe crut perdu ſans reſſource.

Le diable, qui parle toujours à l'oreille des méchans, lui inſpira le moyen de ſe défaire de l'objet de ſes frayeurs, & de me jouer en même temps un mauvais tour. Le maudit hypocrite ne pouvoit me ſouffrir, depuis les alarmes que je lui avois

causées lorsque je troublai deux de ses tête-à-tête avec ma maîtresse. Il résolut de tourner contre moi les chagrins qu'il s'imaginoit qu'on vouloit lui faire ressentir. Cachant l'enfant mort sous son manteau, il vint chez la dévote, sous prétexte de lui rendre visite. Comme il pouvoit aller librement par-tout, il lui fut facile de se glisser dans ma chambre, & d'y déposer son funeste paquet. Il espéroit sans doute qu'on découvriroit ce qu'il venoit de cacher dans un lieu où moi seul entrois ordinairement, & que je n'en serois peut-être pas quitte pour être chassé de la maison. Mon heureuse étoile permit que sa méchanceté eût un succès bien différent.

DVIII[e] FOLIE.

Vers le soir j'eus affaire dans ma chambre. En cherchant quelque chose dont j'avois besoin, je portai la main sur le présent du grave personnage. J'en croyois à peine le témoignage de mes yeux. Je m'efforçai en vain

de deviner qui avoit pu être capable de m'apporter cet enfant. Mille terreurs paniques ſuccéderent à mes perplexités. Epouvanté de me voir chargé d'un enfant mort, qu'on pouvoit m'accuſer d'avoir tué afin de mieux cacher le fruit d'un criminel amour, je fus d'abord tenté de m'enfuir. Je me raſſurai bientôt, charmé d'une idée qui me vint, qui m'offroit les moyens de me venger des infidélités de la fauſſe dévote, & de la punir, elle & ſon indigne amant, des hypocriſies & de la pieuſe manie dont j'étois révolté. Vous trouverez peut-être, M. le Baron, que j'ai pouſſé trop loin la vengeance. J'avoue, en effet, que le trait que je vais vous raconter eſt un peu noir. Il n'eſt excuſable que par la haine que m'inſpiroient les tartuffes, & par l'envie extrême que j'avois de les corriger de leurs vices.

Je commençai d'abord par faire mon petit paquet, que je portai ſecrétement chez un de mes amis, afin de n'avoir que ma perſonne à ſau-

ver, en cas d'événement. J'épiai ensuite le moment où la dévote étoit sortie : j'entrai dans l'oratoire, j'y cachai l'enfant mort qui m'avoit causé une si belle peur, dans un coin, sous des linges. Pour que rien ne dérangeât mon projet, il falloit briser les ressorts de la trappe. Rempli d'une nouvelle audace, je me mis à la même place où j'avois vu le grave personnage, je frappai du pied ainsi que lui, & j'enfonçai dans l'instant sous le parquet.

Mon intrépidité m'étonne quand j'y songe : car enfin à quoi ne m'exposois-je pas ? Heureusement que je ne trouvai personne dans la piece où je me précipitai. Ce fut alors que je connus le voisinage des deux oratoires. La trappe remonta par le jeu des cordes & des contrepoids qui la faisoient descendre. Je me hâtai de couper les principaux ressorts, & je le fis de maniere qu'on ne pouvoit s'en appercevoir, à moins d'une grande attention. Ayant fait mon coup, il s'agissoit de m'esquiver. Je

ſuivis un petit eſcalier dérobé, qui me parut n'avoir d'autre iſſue que par le haut. Il me conduiſit à une porte baſſe & étroite, à demi fermée. Je l'ouvris en pouſſant un tableau placé derriere, & je me vis, à ma grande ſurpriſe, dans l'oratoire de ma maîtreſſe. C'eſt ainſi que je diſ-poſai tout pour mon deſſein. Je n'eus plus qu'à attendre avec patience l'heure qui devoit amener la cataſ-trophe de la piece que je venois de commencer.

DIXe FOLIE.

Dès que je fus ſûr que nos tar-tuffes étoient enſemble, je courus chercher pluſieurs de nos voiſins, en affectant un air effrayé. Je ne ſçais, leur dis-je, ce qui ſe paſſe dans l'o-ratoire de ma maîtreſſe; j'y entends un bruit affreux. Je n'oſe m'éclair-cir ſeul de la cauſe des cris & du vacarme qui m'épouvantent. Vou-driez-vous m'accompagner? La cu-rioſité fut toujours un aiguillon puiſ-ſant. L'on me ſuivit en foule. Je

marchai à la tête des ſpectateurs, en les avertiſſant de garder le ſilence, & d'avancer ſans bruit. Je les priai de s'arrêter; & quand je crus le moment favorable, nous entrâmes précipitamment dans l'oratoire.

Si le grave perſonnage & ma maîtreſſe furent ſurpris de ſe voir environnés de tant de monde, les gens que j'amenai n'eurent pas moins d'étonnement du bizarre ſpectacle qui s'offrit à leurs yeux.

Les deux faux dévots, alliant l'hypocriſie à des macérations ridicules, étoient à demi nuds, & le ſang découloit de leurs épaules. Madame de Francourt, rouge de honte & de confuſion, tâchoit de réparer le déſordre de ſa parure : le grave perſonnage auroit voulu que la terre ſe fût ouverte ſous ſes pieds, & s'agitoit en vain pour faire partir la trappe. Les ſpectateurs d'une ſcene ſi étrange ſembloient avoir perdu le mouvement & la parole. Je les tirai bientôt de leur eſpece de léthargie, en faiſant tomber adroitement des

linges qui couvroient l'enfant mort. Les premiers qui l'apperçurent poussérent de grands cris : un murmure général se fit entendre. On soutint que ma malheureuse maîtresse venoit de mettre depuis peu cet enfant au jour ; que le grave personnage en étoit le pere, & qu'ils avoient eu la barbarie de l'étouffer. La rumeur fut si grande, que la Justice se rendit sur les lieux, & ordonna que l'on conduisît en prison les deux hypocrites jusqu'à plus ample information, malgré leurs protestations, & les sermens qu'ils faisoient pour attester leur innocence.

DX^e FOLIE.

Je me doutois bien qu'on en viendroit aux éclaircissemens, & que je serois alors compromis dans l'aventure. La prudence me conseilla de décamper au plus vîte. Je ne voulus pourtant quitter Paris qu'après avoir sçu ce qui arriveroit à mes tartuffes. Je me tins caché dans la chambre d'un de mes amis. Le bruit public m'informa

forma dans peu de jours de ce que je désirois tant d'apprendre. Le grave personnage raconta qu'il avoit trouvé l'enfant mort chez lui ; qu'on l'avoit apporté dans une boîte qu'il croyoit remplie de petits collets qu'il venoit de commander à la meilleure faiseuse ; que ne sçachant comment s'en défaire, il l'avoit mis sécrétement dans la chambre du domestique de Madame de Francourt. Il ajouta qu'il ignoroit par quel prodige cet enfant mort s'étoit trouvé ensuite dans un autre endroit. Comme je ne paroissois point, quelques recherches qu'on pût faire de moi, la prévention fit traiter son discours de fable. La faiseuse de petits collets entendant parler des soupçons qu'on formoit contre le grave personnage, & de ce qu'il alléguoit pour sa défense, se donta que l'enfant mort appartenoit à sa belle-sœur : elle vint le réclamer, & conta le *quiproquo* de son ouvriere. On rit beaucoup de cette aventure, qui couvrit de confusion les deux tartuffes : mais ils n'en fu-

rent pas quittes pour exciter des plaisanteries. On connut qu'ils se paroient d'une fausse vertu. Indignée que le public eût été si long-temps leur dupe, la Justice les relégua pour toute leur vie dans une maison de force, où ils auront le temps de se repentir de n'avoir chéri que l'apparence de la sagesse.

Les deux hypocrites ne furent plaints de personne. On trouva qu'ils étoient justement punis, pour n'avoir osé montrer leurs vices au grand jour, tandis que tant d'honnêtes gens n'ont point un pareil scrupule. Qu'ils apprennent, disoit-on, qu'on est convenu d'afficher ses passions & ses désordres, & de n'en jamais rougir.

DXI^e FOLIE.

Ma curiosité satisfaite autant que ma malice, je résolus de retourner dans mon village. Par mon économie je me voyois assez riche. J'étois las du métier de domestique, & l'amour m'appelloit auprès de la char-

mante Rosette. Afin que rien ne retardât l'impatience que j'avois de la voir, je mis mon bagage au coche; je ne me chargeai que de mon trésor. Aussi léger, aussi satisfait qu'on doit se représenter un amant qui vole aux pieds de sa bien-aimée, je sortis de Paris un bâton à la main, une bouteille d'osier remplie de liqueur pendue au côté. Je commençai joyeusement ma route, accourcissant la longueur du chemin tantôt par de gaillardes chansons, tantôt en m'occupant de ma Rosette, ou bien en m'adressant quelquefois à ma petite bouteille.

Aux environs de la premiere couchée, je rencontrai deux Moines qui suivoient mon chemin, & voyageoient dans une voiture pareille à la mienne, c'est-à-dire, qui alloient à pied. Ma bonne humeur les engagea de m'accoster. Tout en marchant nous nous fîmes mutuellement plusieurs questions sur le terme de notre voyage, & nous devînmes dans un instant les meilleurs amis du monde:

on auroit dit que nous nous connoissions depuis très-long-temps. J'appris avec joie qu'ils m'accompagneroient jusqu'auprès de mon village. Ils me paroissoient de bons vivans : l'ennui n'étoit point à craindre avec eux. La physionomie d'un des révérends Peres annonçoit qu'il avoit cinquante ans au moins. Un léger duvet ne couvroit point encore le menton de son camarade ; mais ils étoient tous les deux d'une humeur charmante. Nous faisions dans les auberges la meilleure chere possible. Les révérends Peres s'entendoient à merveille à ordonner un bon repas. Ils me dirent que dans leur Ordre on étoit obligé de faire très-souvent maigre ; mais qu'à l'exemple de leurs confreres, ils n'avoient aucun scrupule de ne se régaler qu'en gras lorsqu'ils s'éloignoient du couvent, attendu que la regle ne parle que de ce qui doit s'observer dans la communauté.

DXII^e FOLIE.

Je m'apperçus bientôt que le plus âgé des deux Moines avoit un grand foible pour le doux jus de la treille. Il vidoit à chaque repas ses deux bouteilles, & auroit cru commettre un grand péché s'il s'étoit couché de sang froid. Il falloit que sa révérence chancelât sur ses jambes pour qu'elle pût se résoudre à se livrer au sommeil.

Un soir que les vapeurs bachiques monterent plus impétueusement que de coutume à la tête du saint homme, sa bonne humeur redoubla : il ne voulut jamais se mettre au lit. Dans les transports de son ivresse, il s'écria tout-à-coup qu'il alloit me faire confidence de ses aventures. Quoique j'eusse plus envie de dormir que d'écouter le récit qu'il m'annonçoit, il fallut consentir à l'entendre. Peut-être ne serez-vous pas fâché, M. le Baron, que je vous répete ce qu'il me raconta. C'est le Moine qui va parler.

AVENTURES D'UN MOINE.

Je ſuis le plus jeune de douze enfans qu'eut mon pere. Je ſentis de bonne heure que je n'avois aucun bien à eſpérer de mes parens. Je ſongeai auſſi-tôt à réparer les torts de la fortune. Ce n'étoit point des richeſſes que je déſirois d'amaſſer ; je ne m'inquiétois ſeulement que de me procurer une honnête ſubſiſtance pendant toute ma vie. Car, diſois-je à part moi, le principal eſt de vivre ; c'eſt pour cela ſeul que le bien eſt néceſſaire. Des raiſons auſſi fortes, une vocation auſſi marquée m'engagerent à me faire Moine. J'entrai dans un des Ordres mendians où il me sembloit qu'on faiſoit meilleure chere, quoiqu'on n'y mange que du poiſſon la moitié de l'année. A quinze ans je pris la robe de novice ; à dix-ſept je prononçai mes derniers vœux. La ſageſſe du Roi n'avoit point encore fixé l'âge où l'on peut, avec

moins de danger, choisir pour toujours le froc & les sandales.

DXIII^e FOLIE.

Qu'arriva-t-il de la précipitation avec laquelle je pris un parti auquel on devroit songer toute sa vie avant de se décider? Au bout de quelques années je commençai à m'ennuyer de ma solitude; elle me paroissoit plus insupportable à mesure que l'âge développoit mes idées. J'en vins à sentir que le bonheur n'étoit pas toujours dans les plaisirs de la table, & qu'on avoit encore quelque chose à désirer: de là s'ensuivit la négligence de mes devoirs, & même un dégoût extrême pour l'état que j'avois trop étourdiment embrassé.

Devenu presque malade à force de respirer l'air de mon couvent, je fis mes efforts pour m'introduire dans quelques maisons bourgeoises. Un de nos Peres, avec qui je liai une étroite amitié, & qui aimoit aussi beaucoup mieux les sociétés mondaines que les froides conver-

ſations de la communauté, ſe chargea du ſoin de diſſiper mon ennui & le ſien. Il me mena chez toutes ſes connoiſſances. Parmi le nombre des jolies femmes dont je fus accueilli, j'en diſtinguai une entre autres, qui ſçut bientôt ſe rendre maîtreſſe de mon cœur. Elle me troubla dès la premiere vue. Je n'étois ſatiſfait qu'auprès d'elle. A peine venois-je de la quitter, que je déſirois de la revoir. Cette femme, qui m'apprit pour la premiere fois que j'étois né ſenſible aux charmes de la beauté, étoit mariée depuis un an. Le froc jouiſſoit chez elle de grands priviléges : il ſuffiſoit de le porter pour être ſûr d'être bien reçu. Auſſi ſa maiſon étoit remplie du matin au ſoir de Moines de toutes les couleurs. Aux uns elle faiſoit confidence de ſes affaires domeſtiques, les autres ſe mêloient des petits différends qui s'élevoient entre les deux époux : enfin elle ne prenoit aucune réſolution ſans être dirigée par quelque révérend Pere.

DXIV^e FOLIE.

Elle me jugea digne auſſi de ſes confidences. Il me fallut apprendre les ſecrets de ſon ménage, ſes chagrins, ſes plaiſirs, tout ce qu'elle ſe propoſoit de faire dans le cours de ſa vie. Mais que m'importoit le détail de ſes plus ſecretes penſées? Je n'y découvris rien en ma faveur. Une ſeule confidence m'auroit flatté davantage, & je ne pouvois l'eſpérer. Encore ſi j'avois cru m'appercevoir qu'elle me cachât quelque choſe; je me ferois imaginé que j'ignorois ce qui auroit fait ma félicité. Mais je liſois trop bien dans ſon cœur pour n'être pas inſtruit de ſon indifférence.

Je ne perdis pourtant pas courage: convaincu par la maniere dont elle agiſſoit avec moi, qu'elle me conſidéroit au moins un peu, je crus devoir lui faire à mon tour quelques confidences. J'eus à vaincre ma timidité: car il faut de l'expérience pour parler hardiment aux femmes. Après avoir perdu cent occaſions de dé-

couvrir mon amour, je m'armai enfin d'audace. Me trouvant ſeul avec ma belle maîtreſſe, je me jetai bruſquement à ſes genoux, je pris une de ſes mains que je ſerrai avec tranſport. J'exécutai à la lettre ce que j'avois lu dans les romans. La petite bourgeoiſe prêta l'oreille à mon éloquente déclaration. Elle m'avoua qu'elle étoit enchantée d'avoir pour amant un homme de mon état. Ce qu'elle ajouta fit diminuer la joie que j'éprouvois. — Quoique je réponde à votre tendreſſe, me dit-elle, ne formez aucun ſoupçon contre ma vertu. Je ſçais combien un amour tel que le nôtre doit être épuré; c'eſt de l'union de nos ames que réſultera notre bonheur.

J'eus beau proteſter de bonne foi que mes intentions étoient un peu différentes, & que j'avois peine à comprendre ſes diſcours, trop ſublimes pour moi; elle ne voulut jamais changer de langage. Quoique novice encore dans l'art de ſéduire le beau ſexe, j'entrepris de triompher des

ſcrupules de la bourgeoiſe. La vivacité de ma paſſion me ſuggéra ſans doute l'expédient dont je m'aviſai. Rien n'eſt tel que l'amour pour donner de l'eſprit. Je menaçai mon ingrate de déclarer à ſon mari une partie des ſecrets qu'elle m'avoit révélés. Ils n'étoient point d'une grande conſéquence ; mais ils pouvoient troubler long-temps la paix du ménage. C'étoit de l'argent dérobé au mari, & prodigué à pluſieurs couvens ; c'étoient des projets de détourner encore certaines ſommes. Maître de rendre la pauvre femme malheureuſe par mon indiſcrétion, je l'engageai d'être docile à tous mes vœux : peut-être fut-elle charmée d'avoir un prétexte de me céder avec quelque décence.

DXV[e] FOLIE.

Les ſcrupules de ma maîtreſſe diſparurent tout-à-fait ; elle ne vit plus en moi qu'un amant ordinaire, qu'il falloit enchaîner à force de faveurs. J'allois recevoir chaque jour de nou-

veaux témoignages de ſa tendreſſe. Nous paſſions des heures entieres renfermés enſemble. Le mari, au lieu de nous ſçavoir gré de la prudence que nous avions de dérober à tous les yeux ce qui ſe paſſoit dans nos fréquens tête-à-tête, prit ombrage de nos ſecretes entrevues. Il n'avoit pas autant d'eſtime que ſa femme pour la gent monacale ; ce n'étoit même que par excès de complaiſance qu'il ſouffroit leurs viſites. Je devins l'objet particulier de la haine qu'il nous portoit en général. Je m'apperçus bien qu'il me voyoit de mauvais œil ; mais je le laiſſai m'en vouloir à ſon aiſe. Je trouvois que l'antipathie que je lui inſpirois étoit aſſez juſte : j'étois trop bon ami avec ſa femme pour mériter d'être le ſien. D'ailleurs je me conſolois de ſes mauvais procédés par la douce vengeance que j'en tirois.

Ce mari, qui devinoit ſi bien les affronts dont il étoit couvert, voulut s'aſſurer de ſon déshonneur. Nos coups d'œil d'intelligence, les regards

que nous noûs lancions à la dérobée, & qu'il furprit fans peine, lui parurent des bagatelles : il n'étoit alarmé que de nos entretiens à porte clofe. Il épia l'heure où ils commençoient. Bien inftruit de ce qu'il défiroit fçavoir, il feignit de fortir un moment avant que j'arrivaffe, rentra tout doucement dans la maifon par une porte de derriere : armé jufques aux dents, il fe cacha dans un petit cabinet qui donnoit directement dans la chambre de fa femme. Ce dangereux fentinelle n'eut guere le temps de s'impatienter dans fon pofte. Le croyant loin du lieu où je goûtai fi fouvent le plus doux des plaifirs, oubliant même tous les maris de l'univers, j'engageai ma belle maîtreffe à faire mon bonheur. Nous nous livrions avec fécurité à nos tranfports : tout-à-coup l'époux en fureur brife d'un coup de pied la porte du cabinet, & paroît au milieu de la chambre, l'œil étincelant, le piftolet à la main. La Dame me repouffe en jetant un cri affreux, & s'évanouit ; moi, je

tombe à genoux en demandant pardon de mes fautes. J'avoue qu'alors j'avois un véritable repentir. Sans écouter mes prieres, le colérique bourgeois, vengeur de l'hymen outragé, me saisit entre ses bras robustes, & me jette par la fenêtre.

DXVI^e FOLIE.

Par bonheur que l'appartement étoit presque au rez de chaussée, de sorte que ma chute ne fut point dangereuse. Heureusement encore qu'un passant se trouva fort à propos pour me recevoir : je le renversai, & il me garantit de plusieurs meurtrissures. Celui sur qui je tombai étoit un agréable petit-maître, qui marchoit sur le bout du pied, paré avec la derniere élégance. Car où n'y a-t-il pas de ces Messieurs-là? Représentez-vous l'étonnement des spectateurs en voyant ainsi un Moine sauter par la fenêtre, & en jugeant à la maniere dont je faisois le saut, que ma légéreté n'étoit pas volontaire. On s'assemble en foule

autour de moi. Les uns me plaignent, les autres m'accablent de plaisanteries. Les risées augmenterent quand le petit-maître se retira de dessous moi, les cheveux en désordre, son habit couvert de boue. Je me préparois à regagner au plus vîte mon couvent, m'imaginant que j'en étois quitte; mais le moderne Adonis me saisit au collet, en s'écriant que c'est par malice que j'ai tombé sur lui: il jure qu'il me punira d'avoir crotté son bel habit, & dérangé l'économie de sa frisure.

DXVII^e FOLIE.

Je tâchai vainement de me dégager de ses mains. L'accident arrivé à sa parure redoubloit sans doute ses forces. Dans son désespoir il m'appliqua plusieurs coups de poing, & m'auroit étranglé si l'on ne se fût opposé à sa fureur: mais il fut impossible de lui faire lâcher prise. Il me traîna chez le juge de ma petite ville, au milieu des huées de la populace que la singularité de l'aven-

ture attiroit autour de nous. A ma grande confuſion, nous comparûmes devant le Magiſtrat.—J'implore votre juſtice, lui dit le petit-maître. Je mettois pour la premiere fois un habit du dernier goût, & le voilà tout gâté. Le chef-d'œuvre de mon perruquier, une friſure qui faiſoit admirer la mode du jour, eſt entiérement dérangée. Comment réparer un tel malheur? J'étois certain que l'élégance de mon habit éclipſeroit tout ce qui a paru de plus brillant. La malice de ce Moine me fait perdre le fruit de mes dépenſes: j'eſpere que vous le punirez du tort qu'il me cauſe, & de l'affront ſenſible fait à ma vanité.—C'eſt à peu près ainſi que parla le petit-maître déſeſpéré. Pour ma juſtification je fus contraint de raconter l'emportement du bourgeois, que j'accuſai d'une aveugle jalouſie, qui l'avoit porté à manquer au reſpect dû à mon auſtere ſageſſe. Le Magiſtrat, touché de mon diſcours, envoya une troupe de ſoldats ſe ſaiſir du pauvre mari.

DXVIIIe FOLIE.

Notre bourgeois étoit loin de s'attendre à ce nouvel affront. Perſuadé cependant qu'on ne devoit qu'applaudir à la maniere dont il m'avoit traité, il ſuivit hardiment les ſatellites de la Juſtice. Parvenu à l'audience du Magiſtrat, il ſoutint que ſes procédés à mon égard étoient trop honnêtes ; il prétendit que je n'avois qu'à me louer de ſa douceur, puiſqu'il s'étoit contenté de me jeter par la fenêtre.

Les mains jointes, les yeux baiſſés, je répondis avec modeſtie que l'époux n'étoit qu'un viſionnaire, & j'offris au Ciel tout le mal qu'il me faiſoit ſouffrir. Ce dernier trait de ma vertu acheva de me gagner l'eſtime de tout le monde : le petit-maître même ceſſa de ſe plaindre de moi ; il tourna ſa colere contre le jaloux. Le Juge approuva ſes plaintes, me permit de retourner ſain & ſauf dans mon couvent. Regardant enſuite le malheureux bourgeois d'un œil courroucé,

il lui tint gravement ce discours : — Avez-vous oublié l'ordre que ma vigilance a mis dans la ville ? Ne vous souvient-il plus des soins avec lesquels je maintiens la police ? Eh bien, pour vous rendre la mémoire, je vous condamne à payer l'habit de goût de Monsieur, à faire raccommoder l'économie de sa frisure à vos dépens, & vous paierez en outre deux cents livres d'amende. Tâchez d'apprendre que dans une ville policée on ne jette rien par la fenêtre sans crier plusieurs fois, *Gare dessous.* — La sentence du Magistrat fut exécutée selon sa forme & teneur. Le petit bourgeois fut convaincu des infidélités de sa femme, sa honte devint publique, & il lui en coûta encore une grosse somme. Tous ces malheurs lui arriverent parce qu'il oublia de crier *gare*, en jetant un Moine vicieux par la fenêtre. Il se repentit sûrement d'avoir été trop curieux, & de n'avoir pas sçu se taire, à l'exemple de tant d'honnêtes gens.

DXIX^e FOLIE.

Le pauvre mari fut encore contraint de me demander pardon à genoux. Je daignai lui faire grace, & lui donner d'excellens conseils pour sa conduite à venir. Après avoir goûté la satisfaction intérieure d'être témoin de sa punition, & des grimaces qu'il faisoit en comptant la somme à laquelle il étoit condamné, je me retirai dans mon couvent.

Toutes les disgraces que le petit bourgeois venoit d'essuyer ne mirent pas fin à sa fâcheuse aventure. En rentrant chez lui il trouva sa maison presque dévastée, ses meilleurs effets & tout son argent emportés. Il apprit que le voleur n'étoit autre que sa femme, qui venoit de prendre la poste dans la compagnie d'un beau jeune homme qu'elle aimoit depuis long-temps.

Quoique mon innocence fût attestée, mes Supérieurs jugerent à propos que je quittasse une ville où le saut périlleux que j'avois fait étoit

le ſujet de toutes les converſations. Afin de m'éloigner ſous un prétexte honnête, ils me chargerent des affaires que notre maiſon avoit à régler avec celle de Paris. Mon abſence ne devoit durer qu'un certain temps : il falloit attendre qu'on eût perdu le ſouvenir de mon aventure. Selon la coutume, l'on vouloit m'enjoindre d'aller demeurer dans notre couvent ſi-tôt mon arrivée à Paris ; mais je priai mes Supérieurs de me permettre d'aller loger chez une vieille tante que j'avois dans la capitale. Par une faveur ſinguliere ils conſentirent enfin à ma demande. Cette permiſſion, qui me laiſſoit la liberté d'agir à ma fantaiſie, me pénétra de joie ; je me promis de me dédommager de la gêne dans laquelle j'avois toujours vécu.

DXX^e^ FOLIE.

Le ſort ſembla favoriſer mes projets de me bien divertir. Dans le coche public où je m'encoffrai pour faire mon voyage, je rencontrai un Gendarme, grand libertin, & le

meilleur enfant du monde. Tandis que nous roulions pesamment, nous eûmes le temps de faire connoissance. Mais qu'étoit-il besoin d'un long examen ? Nos humeurs sympathiserent bientôt : dès la premiere couchée nous devinmes amis intimes. Je me livrois sans réserve à la gaieté de mon caractere ; je n'étois plus contraint de déguiser mes sentimens. Le Gendarme étoit enchanté de trouver en moi un homme jovial qui n'aimoit que le plaisir. Ma robe l'avoit effrayé d'abord ; elle n'annonçoit qu'un cagot ennuyeux, rempli de préjugés. Moi j'étois ravi de l'heureux hasard qui me procuroit la connoissance d'un jeune étourdi, dans lequel je démêlois mes goûts & mes penchans, & qui, plus expérimenté que je ne l'étois alors, pouvoit me conduire dans les plaisirs où je me promettois de me plonger. Tandis que notre maudite voiture nous cahotoit impitoyablement, nous traçâmes le plan de la vie délicieuse que nous voulions mener. Qu'il me tar-

doit de rendre réelle une félicité que je ne goûtois qu'en imagination ! L'aimable Gendarme m'apprit le nom de plusieurs jolies femmes chez lesquelles il s'engagea de me présenter; il imagina même un expédient admirable pour que je me livrasse sans crainte aux charmes d'une vie libertine.

Nous arrivâmes enfin à Paris. Vous pensez bien que je n'allai pas demeurer dans la maison de ma vieille tante. Je fis croire au Prieur de mon couvent que je logeois chez elle, & je persuadai à la bonne femme que j'étois séquestré dans mon cloître. Après avoir pris ces précautions, j'achevai de suivre les conseils du Gendarme. Je louai deux chambres fort éloignées l'une de l'autre. Dans l'une je n'étois qu'un moine : elle me servoit à cacher ma robe, que je n'endossois que lorsque j'en avois absolument besoin. Dans l'hôtel où j'habitois ordinairement, je passois pour un gentilhomme venu à Paris dans le dessein de faire ses exercices

d'académie. Mon habit de cavalier, les manieres que je m'efforçois de prendre me déguisoient à merveille. Je ne quittois un habit que j'aurois voulu toujours conserver, que pour me montrer dans mon couvent, que pour régler les affaires dont j'étois chargé, & que pour rendre visite à ma tante. La bonne femme m'aimoit comme ses yeux : elle me croyoit un très-saint personnage. Elle étoit riche, & amassoit depuis long-temps une grande partie de ses revenus : je parvins presque à vider son coffre fort. Dans trois mois elle me prodigua au moins douze mille francs. J'eus le secret de lui accrocher une somme aussi considérable en feignant que j'étois chargé de diverses emplettes importantes, qui ne devoient m'être remboursées qu'à mon retour dans mon premier couvent. Je dépensois aussi vîte l'argent de ma tante, que je le gagnois sans peine. Combien m'a-t-il procuré de bonnes fortunes ! que de fêtes charmantes a-t-il fait naître ! Le seul sou-

venir de mon bonheur me cause encore les plus douces sensations.

DXXI^e Folie.

Je me préparois un matin à goûter de nouveaux plaisirs, quand mon Gendarme entra dans ma chambre, tenant un jeune homme par la main. —Réjouissez-vous, me dit-il; je vous procure la connoissance de l'homme le plus aimable de Paris. Cessez de craindre de manquer d'amusemens. Monsieur est à même de varier vos plaisirs; laissez-vous seulement conduire avec docilité. Il sçait l'adresse de toutes les jolies femmes qui ont quelque complaisance pour leurs amis. Il a toujours vécu au milieu d'elles; & sous ses auspices vous êtes certain d'être bien reçu. Je cede le pas à mon maître: je ne veux plus que le second rang auprès de vous: c'est au Marquis du Cataud qu'appartient l'honneur de vous guider dans le monde.

Je considérai avec attention un homme aussi merveilleux. Une chose me

me prévint d'abord en ſa faveur. Il étoit mis d'une maniere très-élégante. Ses habits n'étoient point à la mode ; ils étoient eux-mêmes une mode. L'air & les manieres de M. le Marquis annonçoient qu'on devoit peu craindre de s'ennuyer dans ſa compagnie. Il chantoit ſans ceſſe, & ſembloit danſer en marchant. Il étoit toujours prêt à vous réciter quelque hiſtoire galante, une anecdote concernant quelque beauté célebre ; & rioit le premier de ſes propos plaiſans, comme pour vous inviter à ſuivre ſon exemple.

Je m'efforçai de gagner l'amitié de cet eſtimable Marquis, & j'eus le bonheur d'y réuſſir. Je ne ſortis plus qu'avec lui & mon Gendarme. Il m'introduiſit dans toutes les maiſons où l'Amour eſt ennemi des rigueurs. Je m'apperçus que l'on me conſidéroit davantage depuis que j'étois protégé par un tel Mécene. Fécond dans l'art d'inventer des amuſemens, chaque jour il inventoit une nouvelle partie de plaiſir. L'argent de

ma bonne tante en payoit les frais ; on me mettoit en fureur lorſqu'on paroiſſoit vouloir partager avec moi la dépenſe. Mais je dois dire à la louange de mes amis, qu'il ne leur arrivoit pas ſouvent de contredire mon humeur libérale.

DXXII[e] FOLIE.

Sous les auſpices du célebre du Cataud, j'allois hardiment dans ces aſyles ſecrets conſacrés à la joie, qui prouvent la grandeur & les richeſſes d'une ville; auſſi ſont-ils très-communs dans la capitale de la France. J'étois un ſoir dans un des plus célebres : occupé de lui ſeul, le Marquis s'éloigna de moi pour un inſtant, & je perdis auſſitôt tout mon mérite. Un Mouſquetaire s'aviſa de m'examiner ; mon air gauche le frappa : il s'approcha de moi, & me riant au nez : — Ne ſeriez-vous pas le Gentilhomme de la Beauce ? me dit-il. A cette ſinguliere queſtion, je parus encore plus décontenancé. Les jeunes tapageurs qui

lutinoient les complaisantes divinités du temple, se joignent au Mousquetaire, m'entourent en éclatant de rire, me font mille niches, & répétent en écho : C'est le Gentilhomme de la Beauce. A la fin je perdis patience, je voulus faire le méchant : je m'écriai qu'on se repentiroit de m'insulter. Les mauvais plaisans qui me bafouoient me trouverent aussi ridicule dans ma colere que dans mon sang froid : ils me donnerent des nasardes l'un après l'autre. La fureur me transporte : je veux dégaîner ma flamberge, elle refuse de sortir du fourreau. Ce dernier trait acheve de me rendre le jouet d'une jeunesse étourdie. Le maudit Mousquetaire propose à ses camarades de faire danser le Gentilhomme de la Beauce sur une couverture : son projet est applaudi avec transport. On se presse en tumulte, on se jette sur moi. Quatre des plus vigoureux de la bande soutiennent les coins de la couverture, & me font rudement sauter, comme autrefois l'infortuné

Sancho-Pança. Je ne prenois nul plaisir à ce jeu trop fatiguant pour moi ; mes cris attirerent mon cher Gendarme & le brave du Cataud. Alors la ſcene change : ils mettent l'épée à la main, fondent ſur les mauvais plaiſans. Je me mis à côté de mes défenſeurs, & je pouſſai de terribles bottes. Les cris des femmes épouvantées, les juremens des combattans firent accourir pluſieurs eſcouades de guet : nous les entendîmes monter, & ſautâmes tous par une fenêtre qui donnoit ſur le jardin, ne ſongeant plus à nous battre, mais cherchant notre ſalut dans la légéreté de nos jambes. Quel danger ne courois-je pas, ſi j'avois eu le malheur d'être pris !

DXXIII[e] FOLIE.

J'oſai pourtant encore retourner dans ces maiſons où j'étois expoſé à des ſcenes ſi déſagréables, & aux plus cruelles infortunes, s'il m'arrivoit d'être reconnu. J'y étois entraîné par un charme invincible : je

cédois d'autant plus volontiers à la tentation, que le Gendarme & le Marquis du Cataud se tenoient toujours auprès de moi. Dans un de ces endroits, aussi dangereux qu'ils sont attrayans, j'entendis faire beaucoup de plaisanteries sur le compte d'un Mousquetaire ; je prêtai l'oreille aux malins propos qu'on tenoit, afin de rire comme les autres. La pauvre Fatime, disoit-on, & son cher Mousquetaire, un cabriolet & un cheval sont en gage à dix lieues de Paris pour la somme de cent vingt livres. Ils ont écrit leur dolente aventure, espérant que quelque preux chevalier voudroit bien les tirer d'esclavage : mais personne ne se soucie de tenter l'entreprise ; on n'en seroit pas quitte pour *occire* & *pourfendre*. Aussi de quoi s'avisent ces deux tendres amans de ne pouvoir se séparer l'un de l'autre ? Le galant Mousquetaire, plus chargé d'amour que d'argent, prie son infante de l'accompagner pendant quelques lieues. Le chemin paroît court

auprès de ce qu'on aime. Ils s'éloignent de Paris sans s'en appercevoir. Ils entrent enfin dans une auberge dans le dessein de se dire le dernier adieu ; mais ils n'ont point la force de se quitter. Les fonds de l'amoureux militaire s'épuisent plutôt que sa tendresse. Il ne songe à partir que lorsqu'il s'apperçoit qu'il est hors d'état de payer ce qu'il doit à l'auberge. L'hôte discourtois le retient prisonnier, ainsi que l'infante, le cabriolet & la blanche haquenée. Il exige le paiement de la dépense. Cinq louis d'or mettoient à fin cette bizarre aventure ; mais les héros du siecle mettent plutôt la main à l'épée qu'à la bourse.... Eh bien ! ce sera moi, m'écriai-je, qui aurai l'honneur de désenchanter ces deux infortunés ; instruisez-moi vîte du lieu où ils sont détenus, & je vole à leur secours.

Sans perdre un instant, je disposai tout pour mon petit voyage. Le Gendarme & l'illustre du Cataud voulurent partager, en m'accompa-

gnant, la gloire de l'entreprise : je n'eus garde de m'opposer à leur dessein. Jaloux de donner à une démarche qui flattoit mon amour propre tout l'éclat possible, je partis dans un carrosse brillant, traîné par six chevaux.

DXXIVe Folie.

Précédé de plusieurs couriers qui faisoient fortement claquer leur fouet, & me pavanant dans mon équipage, j'arrivai bientôt aux lieux où languissoient l'infante & le chevalier dont j'allois tenter la délivrance. A mon abord les ponts-levis se baisserent, la garnison se mit sous les armes, deux nains sonnerent de la trompette, & le Seigneur châtelain se montra sur un perron de marbre ; c'est-à-dire que les portes cocheres de la basse-cour s'ouvrirent à deux battans ; que les garçons d'écurie & les servantes de l'auberge vinrent m'offrir leurs services ; que deux mâtins, effrayés du bruit de ma cavalcade, firent entendre leurs affreux

aboiemens ; & que l'hôte de la taverne, son bonnet gras à la main, s'avança pour me recevoir, me croyant au moins un Prince.

En descendant légérement de ma voiture, je démêlai parmi les spectateurs que la curiosité avoient attités dans la cour de l'auberge, le Mousquetaire qui me demanda autrefois si j'étois un Gentilhomme de la Beauce. Je connus alors que celui que je venois obliger étoit directement le maudit tapageur dont j'avois tant à me plaindre. A cette vue inopinée tout mon sang se glaça ; peu s'en fallut que je ne fisse sur-le-champ tourner bride vers Paris. Je craignois que le terrible Mousquetaire ne me fît berner, ou ne se plût encore à me traiter de Gentilhomme de la Beauce qui..... Mes deux compagnons me rassurerent, & je me piquai d'humanité. Tandis qu'ils informoient le Mousquetaire du sujet de mon voyage, je montai dans ma chambre, conduit par l'hôte même, qui me logea dans l'appartement le plus magnifique.

J'avois à peine eu le temps de faire attention au cérémonial qu'on obſervoit pour moi, quand le Mouſquetaire vint me trouver. Ce n'étoit plus ce jeune étourdi, vous regardant avec effronterie, toujours prêt à vous chercher querelle. Il m'aborda d'un air humble, la tête baiſſée, & balbutia long-temps quelques mots. Après s'être un peu remis de ſon trouble, il parvint à donner plus de ſuite à ſes diſcours. — Votre généroſité, me dit-il, me couvre de confuſion. Je connois maintenant qu'il ne faut jamais inſulter perſonne, & qu'on a ſouvent beſoin de ceux qu'on croit les plus mépriſables. Je n'oublierai jamais la leçon que je reçois : puiſſe mon aventure ſervir d'exemple à la jeuneſſe étourdie! — Cette courte harangue diſſipa un reſte de rancune; & la vue de Fatime, qui vint me ſauter au cou, acheva de m'adoucir. La pauvre fille étoit vraiment digne de pitié. Elle reſſembloit à ces héroïnes de roman qui couroient le monde chargées de

force pierreries, mais en linge ſale. L'or que je donnai briſa le taliſman qui retenoit les deux tendres amans : la blanche haquenée & le char ceſſerent d'être enchantés ; il leur fut permis de reprendre leur courſe. Ne me laſſant point d'opérer des prodiges, je fis ſervir, par le même pouvoir magique, un repas ſplendide. Ce ne fut que quand les tables diſparurent que chacun ſe remit en route. Afin qu'il continuât décemment ſon voyage, je prodiguai au galant chevalier ce métal merveilleux qui leve tous les obſtacles, & peut opérer tout ce qu'on déſire, bien mieux que l'anneau & le cachet du grand Salomon. Le Mouſquetaire, oubliant les devoirs d'un héros, ne s'éloigna de ſa maîtreſſe qu'en répandant des larmes. La belle l'eut à peine perdu de vue, qu'elle éclata de rire, & ſe moqua de ſon amant langoureux. Nous la ramenâmes en triomphe à Paris, en plaiſantant ſur l'étonnante conſtance du Mouſquetaire.

DXXV^e FOLIE.

Mes plaisirs furent tout-à-coup interrompus. Au milieu d'un festin que je donnois à mes amis & à quelques beautés complaisantes, un Frere quêteur vint demander pour son couvent. Sa vue redoubla la bonne humeur des convives. Chacun voulut s'amuser aux dépens du pauvre Frere : moi seul ne le jugeai point digne d'attention : le champagne dont je vuidois de fréquentes rasades, ne me permettoit d'appercevoir que les agaceries des charmantes demoiselles que j'avois rassemblées. Les quolibets lancés sur le frocart ne le déconcerterent nullement ; il y répondoit avec esprit, en observant d'un œil tranquille tout ce qui l'environnoit. Ses réponses plaisantes, quelques verres de vin qu'il avala de bonne grace, exciterent encore davantage à la gaieté. On lui adressa les propos les plus gaillards, dont il ne fit que badiner. Cependant le quêteur se flattoit qu'on rempliroit son

tronc : voyant que ſon attente étoit vaine, il s'approcha de moi. J'ai toujours eu une antipathie invincible contre les Moines depuis que je me ſuis affublé du froc ; auſſi rebutai-je pluſieurs fois celui-ci, ſans daigner le regarder. Impatienté de ſes diſcours myſtiques, qui tendoient à m'accrocher quelques préſens, je le priai enfin de ſe retirer. — Oui, s'écria le frocart d'une voix forte, je ſors bien vîte ; je vais avertir notre Supérieur qu'il vienne ici chercher un de ſes Religieux déguiſés...... — Ces mots me frapperent comme un coup de foudre, & le maudit Frere s'éloigna en me faiſant une profonde révérence.

Le Marquis du Cataud & le Gendarme furent ſeuls au fait du mot de l'énigme ; le reſte des convives ſe regarda ſans rien comprendre à l'exclamation du quêteur. Je feignis d'en rire ; mais je ne riois, comme l'on dit, que du bout des levres. Il me tardoit d'être ſorti de table : je craignois que mon repas n'eût un fâcheux

deffert. J'en fus quitte pour la peur. Quand je me vis feul avec mes deux amis, nous tînmes à la hâte un petit confeil, dont le réfultat fut que je devois m'en retourner au plutôt dans mon premier couvent. Cet avis me parut fage ; & tout de fuite nous nous dîmes le dernier adieu. Rien de plus édifiant que notre féparation ; peu s'en fallut qu'elle ne nous coûtât des larmes.

Je courus à l'hôtel où logeoit ma robe, afin de la reprendre, & de payer le loyer de la chambre. L'hôte, fâché fans doute de mon départ, ceffa fes manieres polies : il me demanda quelques écus que je ne comptois point lui devoir. Je m'obftinai à les lui refufer : il jura de m'en faire repentir : je me moquai de fes menaces, & le payai plutôt en avare qu'en homme prodigue.

Le bourreau ne me tint que trop parole. Il déclara mes fredaines à un Commiffaire, qui daigna prendre le foin de me corriger. En habit de gentilhomme, je me préparois de

grand matin à courir la poste ; un grave personnage à mine rébarbative, entre tout-à-coup chez moi sans se faire annoncer, suivi d'une douzaine de soldats. Etonné d'une pareille visite, je reçus assez mal l'honneur que me faisoit M. le demi-Magistrat ; mais sans se soucier de mon impolitesse, & peu amateur des complimens, il me pria de vouloir bien me rendre en prison, où il auroit l'avantage de m'accompagner avec toute sa suite. Je n'osai résister à cette invitation, quoiqu'elle ne me fît guere plaisir. A peine logé dans un château royal où ma personne étoit en sûreté, je m'empressai de faire sçavoir ma nouvelle demeure à l'aimable du Cataud & à mon cher Gendarme. Ces deux fideles amis ne jugerent pas à propos de me venir trouver, dans la crainte d'être enveloppés dans mon affaire ; ils feignirent durement de ne me point connoître. Je l'avouerai, je fus plus sensible à leur ingratitude qu'à ma captivité.

DXXVI^e FOLIE.

Il y avoit à peine quinze jours que j'étois dans ma prifon ; je commençois pourtant à m'ennuyer, lorfque deux Révérends vinrent me tirer d'efclavage. Le ton brufque avec lequel ils me parloient, leurs fronts fillonnés à mon approche, leurs fourcils qui fe fronçoient en me regardant, m'annoncerent qu'ils étoient piqués de n'avoir point partagé mes plaifirs. J'effuyai un long fermon, qui fe termina par m'avertir qu'ils étoient chargés de me conduire dans mon couvent. Je me foumis à ma deftinée ; je fuivis mes deux féveres acolytes. Une chaife nous attendoit, & nous partîmes comme un éclair.

Que ce voyage fut différent de celui que j'avois fait avec le Gendarme ! Au lieu des gaillardes chanfons que nous répétions en chorus, je n'entendois marmotter que des oraifons, que d'énormes patenôtres. Plus de ces propos tant foit peu libertins, plus de ces jolies hiftoires

qui sembloient accourcir la route. Au lieu de cette vie délicieuse que je me proposois de mener avec le Gendarme, je n'envisageois plus que les horreurs du cloître, qu'un esclavage éternel. Occupé de mille idées lugubres, je gardois un profond silence : les révérends Peres étoient aussi taciturnes que moi, ou n'ouvroient la bouche que pour me faire de pieuses exhortations.

Cet agréable voyage s'acheva enfin. Toute la communauté s'assembla pour me recevoir : je comparus devant le sénat enfroqué. Mes griefs furent détaillés par les deux Révérends qui m'avoient conduit : la charité ne les porta point à cacher une partie de mes fautes. Je trouvai dans mes Supérieurs plus de charité que je ne m'y attendois. Le châtiment qu'ils m'imposerent fut aussi bizarre qu'il étoit doux, en comparaison des crimes dont je devois paroître souillé aux yeux des Moines.... Ils me condamnerent à ne point sortir de la maison pendant trois mois, à

ſervir au réfectoire, à ne manger qu'à genoux, & à dire chaque jour deux ou trois cent fois le même *Oremus*. Charmé d'en être quitte à ſi bon marché, je fis exactement la pénitence. Ma réſignation édifia les bons Peres : ils me crurent entiérement purifié : peu s'en fallut qu'ils ne me regardaſſent déja comme un Saint.

DXXVII^e FOLIE.

Rentré en grace, il me fut permis de me comporter à ma fantaiſie. Mais je n'abuſai point de la liberté qu'on me donna ; il m'étoit trop important de regagner tout-à-fait l'eſtime de mes confreres. Je ne ſortois que le moins qu'il m'étoit poſſible, & qu'après en avoir demandé humblement la permiſſion. Je marchois toujours la tête baiſſée, mon froc enfoncé ſur les yeux, mes mains croiſées ſur l'eſtomac, & couvertes de mes larges manches.

Tout cela n'étoit que pures grimaces. L'air du couvent me paroiſſoit inſupportable plus que jamais.

Depuis que j'avois tâté de la vie mondaine, un penchant irrésistible m'en faisoit regretter les charmes; je n'attendois qu'une occasion pour jeter encore le *froc aux orties.* Mes vœux furent enfin exaucés. Un vieux Seigneur relégué dans une de ses terres, désira l'agréable compagnie d'un des Religieux de notre couvent. Comme ma conduite n'étoit plus suspecte, le choix tomba sur moi. Monté fiérement sur un bidet maigre, étique, & d'une taille assez médiocre pour que mes pieds traînassent à terre, je me rendis dans le château du bon Seigneur. Je sçus bientôt m'insinuer dans ses bonnes graces. S'imaginant que tous les gens de ma robe avoient un mérite égal au mien, il se mit en tête de léguer une assez grosse somme à mon couvent. Il exécuta son dessein sûrement un peu plutôt qu'il n'avoit envie. Ses infirmités augmenterent quelque temps après que je fus avec lui; l'art des Médecins aida les progrès du mal, & l'honnête Gentilhomme paya le

tribut à la nature. Mais avant de mourir il me fit dépositaire du trésor qu'il destinoit à des œuvres pies, & je protestai de suivre de point en point ses intentions. Il s'en fallut pourtant de quelque chose qu'elles fussent remplies. Je n'eus garde de porter de nouvelles richesses à des gens qui en avoient déja trop. Il me parut plus simple de me les approprier, à moi qui ne possédois rien: d'ailleurs je brisois mes fers, je pouvois goûter encore les plaisirs du monde. Mais sans faire toutes ces réflexions, je serrai l'argent du défunt dans ma valise, résolu qu'il n'en sortiroit que pour contribuer à mes amusemens. Eh ! n'étoit-il pas naturel de préférer les désirs d'un vivant à celui d'un mort? Enveloppé d'un ample manteau qui me déguisoit à merveille, je pris la poste jusques à Calais, & me transportai bien vîte sur l'heureux rivage d'Angleterre.

DXXVIII^e FOLIE.

L'air de liberté qu'on respire au

milieu des Anglois, dissipa bientôt la mélancolie que j'avois contractée dans mon esclavage. Chez ce peuple sensé l'on n'outrage point la nature sous prétexte de mériter le ciel; la Religion est loin de priver l'Etat d'une foule de citoyens utiles. Livré à ces graves réflexions, je me trouvai au beau milieu de Londres sans presque m'en être apperçu. Je descendis à une auberge que l'on m'avoit indiquée, où je fus aussi bien traité qu'à Paris; ce qui ne contribua pas peu à me convaincre qu'on se fait une idée trop magnifique de la capitale de la France.

Persuadé qu'en Angleterre comme ailleurs, il faut un peu farder sa marchandise, je jugeai à propos de me faire passer pour un Marquis François, contraint par une affaire d'honneur à quitter sa patrie. Qu'il faisoit beau m'entendre déclamer contre la mal-adresse que j'avois eue de tuer mon homme! Mes dépenses prodigieuses, les airs que j'affectois empêcherent de douter de mon illus-

tre naiſſance ; car , heureuſement pour les Gaſcons, la nature n'a aucunement diſtingué le grand ſeigneur de l'humble roturier. On prétend que ſes ſentimens & ſa bonne mine ſervent à le faire connoître ; mais il n'eſt pas toujours l'unique poſſeſſeur de ces belles qualités. Quoi qu'il en ſoit, on me crut ſur ma porole ; l'on ne parloit que de M. le Marquis de la Souche ; (c'eſt le nom que j'entai ſur ma roture.)

J'eus le ſecret de m'introduire dans les meilleures maiſons de Londres ; j'oſai même pénétrer juſqu'à la Cour. J'admirai la généroſité des Milords, qui, pour le moindre caprice, prodiguent leurs guinées, que nos marchands François ſçavent attirer dans leurs bourſes par le moyen de mille colifichets qu'ils vont leur vendre fort cher. Dans le temps que j'admirois le plus l'humeur libérale des Seigneurs Britanniques, j'eus ſouvent lieu d'être étonné d'un uſage qui ternit un peu les nobles procédés. Chaque fois que j'avois l'hon-

neur de manger dans l'hôtel de quelqu'un d'eux, j'étois certain de trouver au bas de l'escalier tous les domestiques de la maison rangés en haie, à chacun desquels j'étois obligé de mettre dans la main une piece d'argent, ayant grand soin que les principaux d'entre eux fussent les plus gratifiés. Je n'approuvai point cette bizarre méthode: c'est régaler les gens pour leur faire payer leur écot.

DXXIX^e FOLIE.

Curieux d'observer les mœurs de tous les états, j'honorai souvent de ma présence l'endroit de la cité qu'habitent les riches négocians. Là je trouvois les mêmes plaisirs avec moins de faste, & plus de douceur dans de jolies bourgeoises que dans les orgueilleuses Ladis. Je rendois sur-tout de fréquentes visites à un gros & court marchand de cet opulent quartier, ainsi qu'à un squelette qu'il appelloit sa femme. Le bon homme se flattoit que son mérite

m'attiroit chez lui, & Madame croyoit que c'étoit le sien qui lui procuroit le plaisir de me voir chaque jour. Eh bien, ils se trompoient l'un & l'autre. Voici, en conscience, ce qui me faisoit chercher leur ennuyeuse compagnie. Ils avoient une fille charmante ; c'est vous en dire assez. Miss Monroud touchoit à peine à sa quinzieme année. Elle étoit blonde, jolie, plus blanche que la neige ; mais vive, animée, le teint coloré d'un rouge éclatant, l'œil rempli de feu. Elle étoit grande, faite à peindre : sa taille fine & délicate accompagnoit à merveille son joli visage, & ce qu'on appercevoit de sa gorge ne déparoit point tant de charmes.

Résolu de m'emparer d'un trésor aussi tentant, je m'efforçai de plaire à la jeune Miss. Je saisis toutes les occasions de lui glisser en particulier quelques mots d'amour. Elle m'écouta avec complaisance ; mais quand je voulus aller plus loin que les tendres sermens, les amoureux

ſoupirs, je la trouvai méchante comme un lutin. Il me fut impoſſible de la mettre à la raiſon. Voyant que tous les pieges que je lui tendois étoient inutiles, je redoublai de fineſſe; j'eus recours à une ruſe qui me ſoumit enfin la pauvre petite. Je la demandai en mariage. Ses parens furent trop éblouis de l'éclat de mon alliance, pour dédaigner ma propoſition. Il faut ſçavoir que le bon homme Monroud ſoutenoit qu'il étoit gentilhomme, & que Madame Monroud vantoit à tout moment la grandeur de ſa naiſſance, quoique ſes manieres démentiſſent ſes beaux diſcours. Auſſi ne ſe pouvoient-ils tenir de joie quand ils ſe virent à la veille d'avoir un Marquis dans leur famille.

DXXX^e FOLIE.

Afin de ne pas les faire languir, je fabriquai de fauſſes lettres, que m'apporta un valet intelligent, comme ſi elles venoient de chez moi; je les montrai à ma future bellemere & à ſon bon homme d'époux, qui,

qui, après les avoir lues, se hâterent de me donner le titre de leur gendre. Un Comte imaginaire, mon pere prétendu, & la Comtesse ma mere, être aussi chimérique, consentoient à mon mariage, & promettoient de m'envoyer dans peu force pierreries, pour que la belle que j'épousois parût sur-tout avec éclat à la Cour de France. Ce dernier article pensa faire tourner la tête à la charmante Miss : les diamans avoient toujours été son foible. Elle me donna la main avec transport, & eut lieu d'être satisfaite des plaisirs de l'hymen. C'est ainsi que je sçus vaincre ses refus. Mais quel auroit été son étonnement, si elle eût appris qu'elle n'étoit que l'épouse d'un Moine !

Je croyois rêver quand je me considérois dans mon ménage. Par quelle aventure suis-je donc marié, me disois-je quelquefois tout bas ? Quoi ! je suis Moine en France, & tendre époux en Angleterre ! Je réunis deux qualités si opposées ! Je

possede la plus jolie blonde qui ait jamais porté ombrage aux brunes, & cette beauté piquante est ma légitime moitié ! Comment moi, *Religieux indigne*, ai-je pu me procurer tant de bonheur ? Ces réflexions me faisoient paroître mon sort encore plus doux. Remarquez que la manie de réfléchir m'a furieusement saisi depuis mon arrivée en Angleterre : c'est un mal que l'on y gagne, aussi-bien que la consomption.

Mon bonheur ne fut pas de durée. Ma belle-mere se lassa de me voir tranquille & content ; elle entreprit de changer mes plaisirs en longues douleurs. Avant d'entrer dans le récit des maux qu'elle me causa, je vais vous faire son portrait, & vous tracer son caractere. Figurez-vous une grande femme, séche, décharnée, faisant la dame de condition, & ressemblant plutôt à une harangere. Tout le monde également lui paroît digne de mépris : haute, impérieuse, elle vous regarde toujours avec dédain. C'est avec raison

que chacun la fuit & la déteste : elle est toujours prête à vous chercher querelle ; & pour peu que vous la contredisiez, elle va se répandre en un torrent d'injures. C'est, en un mot, une véritable harpie, qui ne se plaît qu'à médire, qu'à souiller tout ce qu'elle approche. On diroit que sa langue affilée, s'agitant sans cesse contre son prochain, est un rasoir à deux tranchans qui coupe & déchire. Vous la voyez sombre & rêveuse quand elle ne peut mal faire, & tressaillir de joie lorsqu'elle est sûre de nuire à quelqu'un.

DXXXI^e FOLIE.

Vous m'accuserez tant qu'il vous plaira de me trop livrer à l'enthousiasme dans mes descriptions ; je vous promets que je peins au naturel. Je me brouillai avec la maudite harpie que je viens de vous faire connoître, parce que je témoignai peu goûter ses médisances, & m'ennuyer de son babil. Aussi-tôt elle se mit à publier les défauts qu'elle crut dé-

couvrir en moi. Le champ étoit vaste; aussi ne cessoit-elle de parler du matin au soir. Sa propre fille ne fut point respectée par sa langue de vipere : elle prétendit que sa conduite n'étoit pas sans reproche, blama, critiqua toutes ses actions. La timide créature ne lui répondoit que par ses larmes, & s'affligeoit souvent en secret des emportemens de sa mere. Le gros Monroud tâchoit en vain de mettre la paix : que pouvoit faire le bon homme ? Il se taisoit prudemment : il prenoit patience depuis vingt ans qu'il avoit épousé cette Mégere. Moi j'écoutois doucement les injures que vomissoit la méchante femme ; je me contentois de lever les épaules. Ma résignation acheva d'exciter sa fureur. Elle se mit à me tourmenter de son mieux, de la langue & par des actions. Elle me faisoit chaque jour de nouvelles chicanes. Les choses en vinrent au point que je désirai de sortir de cet enfer. Je louai une maison à l'autre bout de Londres, où j'allai m'éta-

blir avec ma femme, auſſi ravie que moi de s'éloigner de ſon endiablée de mere.

Ma précaution ne m'apporta guere de repos; l'infatigable Monroud venoit nous trouver dans notre aſyle, exprès pour avoir le plaiſir de nous quereller. Elle s'aviſa enfin d'avoir des doutes ſur mon illuſtre naiſſance. Elle écrivit en France; on fit des informations, on ſuivit mes démarches : elle ſe donna tant de mouvemens, qu'elle apprit que je n'étois qu'un Moine réfugié, & que j'avois dérobé une groſſe ſomme à mon couvent. Qui pourroit exprimer la rage dont elle fut ſaiſie à cette découverte? Elle jura dès-lors ma perte entiere. Au lieu de cacher des faits qui la déshonoroient elle-même, puiſque j'étois entré dans ſa famille, elle courut les publier par toute la ville, brodant même ce qu'elle ſçavoit de mon hiſtoire.

DXXXII[e] FOLIE.

Sa méchanceté, connue de tout

le monde, fut cause qu'on eut d'abord de la peine à ajouter foi à ses discours. Elle ne se contenta point d'avoir convaincu les plus incrédules; elle m'intenta un grand procès, m'accusant d'escroquerie & de plusieurs autres griefs. Son dessein étoit de faire casser mon mariage, persuadée qu'elle ne pouvoit me jouer un plus mauvais tour. Réduit à me cacher, tandis que mes Avocats défendoient ma cause en l'embrouillant, je ne pouvois que foiblement résister à la vigoureuse attaque de ma belle-mere, acharnée à ma ruine. Madame la Marquise de la Souche crioit en vain à l'injustice, de ce qu'on songeoit à la séparer d'un mari dont elle avoit lieu d'être contente; merveille qui ne se voit pas toujours. Je passe rapidement sur des idées affligeantes. Mon mariage fut déclaré nul, comme ayant été contracté sans les formalités prescrites par les loix; & ordre de me conduire en prison, pour me faire rendre compte de mes impostures, &

d'autres cas mentionnés au procès. Je n'eus point envie de satisfaire la curiosité de mes Juges ; je me sauvai à la Haye en grand désarroi.

Ce n'étoit plus cet élégant Marquis, fameux dans Londres par son faste & ses dépenses : mon équipage étoit assez délabré, & ma grandeur avoit bien de la peine à vivre. Pour achever ma triste déconvenue, j'appris le mariage de ma femme avec un Officier Anglois. Quelle bizarrerie dans ma destinée ! Je me vois Moine & marié tout à-la-fois ; ensuite je deviens veuf, ma femme étant vivante ; & ma chaste moitié, presque sous mes yeux, passe à de secondes noces sans que je cesse d'être son mari. Mais je ne suis pas encore à la fin de mes aventures. La maudite harpie me poursuivit jusques à la Haye : elle obtint un ordre de m'y faire arrêter. L'on m'en avertit en secret ; je n'eus que le temps de m'embarquer, & de passer dans la premiere ville d'Italie.

Je me flattois d'y vivre en sûreté,

jusqu'à ce que j'eusse avisé quelque autre lieu de retraite ; mais, hélas! semblable au papillon, je m'approchai trop de la chandelle. La vieille Monroud vint encore me chercher dans mon dernier retranchement ; le diable sans doute le lui indiqua, & je sentis bientôt les funestes effets de sa vengeance. Une nuit que je dormois profondément, je me réveille en sursaut ; plusieurs satellites me tenoient avec violence : ils me chargent de chaînes, me traînent dans une voiture malgré mes cris, & s'éloignent de toute la vîtesse de leurs chevaux. Au bout de quelques jours je connus que nous étions en France : nous arrivâmes plutôt que je n'aurois voulu à la porte du couvent où j'avois prononcé mes vœux.

DXXXIII[e] FOLIE.

Je fus reçu comme un criminel. Deux grands coquins de Freres me saisirent, me lierent les pieds & les mains, & sans permettre que je parlasse à personne, me jeterent dans

un sombre cachot. Je n'aurois jamais cru que la justice monacale fût si sévere. Est-ce donc là, m'écriai-je souvent, la douceur qu'inspire la Religion ? La cruauté de mes bourreaux me prouve qu'ils se parent d'une fausse sagesse. Voyez si j'avois raison de me plaindre ! J'étois enfermé dans une espece de caveau où je pouvois à peine m'étendre, & si peu élevé, que j'étois contraint de me tenir tout courbé. Une botte de paille me servoit de lit, une grosse pierre d'oreiller & de siege. L'humidité de ma demeure la rendoit insupportable : l'eau découloit le long des murailles, & tomboit à terre en petites gouttes transparentes, où elle restoit un moment brillante comme des perles, parce que la fraîcheur du lieu l'empêchoit quelque temps de se dissoudre. Ma prison n'étoit éclairée que par une petite lucarne, par laquelle on me passoit une cruche remplie d'eau, & quelques morceaux de pain noir, mon unique nourriture. Pour me recon-

forter de mon jeûne, l'on me tiroit quatre fois la ſemaine du gouffre profond où j'étois enſeveli, & l'on m'appliquoit ſur les épaules nues environ une trentaine de coups de diſcipline. Le Supérieur, aſſiſté de deux anciens de l'Ordre, chacun un roſaire à la main, comptoit pieuſement les coups, & avoit grand ſoin que je reçuſſe le nombre preſcrit. J'aurois peut-être pris patience, ſi l'on ne m'eût pas déclaré que cette rude pénitence ne finiroit qu'avec ma vie..... O Ciel! quel acharnement inoui! Quoi! des Moines pouſſent la barbarie ſi loin! Ils abuſent de l'indifférence où l'on eſt ſur ce qui ſe paſſe dans leur maiſon. Des ſupplices éternels doivent-ils punir des fautes paſſageres? Si je ne méritois point la même douceur qu'autrefois, au moins mes pieux confreres ne devoient-ils pas me châtier juſqu'à la mort.

DXXXIV^e FOLIE.

Je gémiſſois depuis pluſieurs mois

dans mon ſombre cachot. Etendu ſans force, je déplorois une nuit la perte de ma femme autant que de ma liberté : un petit bruit ſe fait entendre. Je prête l'oreille ; il me ſemble qu'on répond à mes ſoupirs. — Qui êtes-vous ? quels ſont vos malheurs ? me demande-t-on d'une voix douce. Vos plaintes ont trouvé un cœur ſenſible : ſi l'on peut remédier à vos peines, vous n'avez qu'à parler. Ces mots, & la douce voix qui les prononçoit, porterent le calme dans mon ame, & rétablirent mes forces. Je traçai rapidement mes infortunes & les maux que je ſouffrois. — Armez-vous de patience, me répondit-on. Nous ne ſommes ſéparés que par une muraille aſſez mince : il s'agit de faire une ouverture par laquelle vous puiſſiez paſſer, & vous ſerez hors de péril. Creuſez de votre côté, moi je vais travailler du mien. — L'eſpoir de ma délivrance me fit employer les ongles pour démolir la muraille. Je ne ſçais ſi je fis beaucoup d'ouvrage, ou ſi la gloire du

ſuccès n'eſt due qu'à mon libérateur; mais je parvins à voir une ouverture aſſez large, dans laquelle je me gliſſai bien vîte, ſans prendre garde aux meurtriſſures que je courois riſque de me faire. Je me trouvai dans une vaſte cave, & je m'apperçus que j'avois au Ciel plus d'obligation que je ne m'y étois attendu. Quoique les objets ne fuſſent éclairés que par une foible lumiere, je diſtinguai à merveille la perſonne à qui je devois ma liberté. C'étoit un jolie Religieuſe. L'embarras qu'elle fit paroître à ma vue, la rougeur qui couvrit ſon front, relevoient encore ſes charmes. Je raſſurai l'innocente beauté, & lui exprimai pathétiquement toute ma reconnoiſſance. Mes diſcours éloquens diſſiperent ſans doute le reſte des craintes de la jeune Veſtale..... Le Moine alloit en dire davantage, reprend l'amant de Roſette; mais ſon compagnon l'empêcha de pourſuivre, en lui mettant la main ſur la bouche. Le révérend Pere, malgré les fumées

du vin, sentit apparemment qu'il étoit trop indiscret ; car en laissant là son histoire, il changea tout-à-coup de conversation. — Apprenez, dit-il en s'adressant à moi son auditeur attentif, que nous gagnons la Hollande, cet aimable Frere & moi. L'habit que vous nous voyez n'est point celui de notre Ordre ; nous le portons seulement afin d'être mieux déguisés jusqu'aux frontieres. . . . . . Dans cet endroit de son discours (continue Colin après une petite pause) sa Révérence se laissa aller au sommeil, & se mit à ronfler d'une force étonnante. Le jeune Frere, en louant le Ciel de ce que sa narration étoit finie, le coucha de son mieux, & s'étendit à ses côtés selon sa coutume. Pour moi, poursuit Colin, l'esprit occupé de tout ce que je venois d'entendre, j'allai aussi faire ensorte de m'endormir.



CONTINUATION
de l'Histoire de Colin.
DXXXV^e Folie.

Le lendemain les deux Moines se réveillerent un peu tard; le soleil avoit fait la moitié de sa course lorsque nous nous remîmes en route. L'on marcha gaiement, sans parler de ce qui s'étoit dit la veille. Le bon Pere se repentoit peut-être de ses indiscrétions, & je ne pouvois m'empêcher de les repasser dans ma mémoire, tant ses aventures me paroissoient singulieres. Le jeune Frere s'efforça long-temps de me tirer de ma rêverie, sans pouvoir y réussir: à la fin sa bonne humeur, les agaceries qu'il me faisoit me rendirent ma premiere gaieté, & ne me permirent plus de m'occuper des anecdotes du Révérend.

Quelques jours après que je me

fus associé mes deux compagnons de voyage, j'eus lieu de connoître que le jeune Moine concevoit pour moi une forte amitié. Il ne cessoit pas de faire mon éloge; mes moindres discours méritoient ses louanges, & il parloit de ma personne avec un plaisir sensible. C'étoient mille prévenances; c'étoient chaque jour de nouvelles attentions : il lui sembloit que la route étoit moins longue en marchant à côté de moi. Tout cela me paroissoit fort naturel : j'en attribuois la cause aux effets de la sympathie. Mais cette vive amitié éclatoit souvent par des transports qui me remplissoient de surprise. Le jeune Frere me considéroit avec attention. Lorsque je surprenois ses regards attachés tendrement sur moi, il rougissoit, & baissoit les yeux. Quelquefois il me serroit la main, & découvroit par sa confusion qu'il se repentoit de sa sottise. Peu s'en falloit que je ne montrasse le même embarras : j'étois déconcerté d'un pareil attachement.

J'eus bientôt ſujet d'être plus étonné. Sa Révérence avoit coutume de dormir après tous ſes repas ; le ſommeil lui procuroit une douce digeſtion. Un jour qu'il faiſoit la méridienne en attendant que la chaleur du ſoleil fût tempérée, le jeune Moine me mena faire un tour dans le jardin de l'auberge. Nous étant aſſis ſous une eſpece de cabinet de verdure, je remarquai que mon compagnon trembloit, & qu'il pouſſoit de fréquens ſoupirs. Il me regarda un inſtant ſans parler ; faiſant enſuite un effort ſur lui-même, il s'écria : — Mon cher Colin, je ne ſçaurois me taire plus long-temps : la paſſion que vous m'inſpirez m'arrache mon ſecret. Je vous aime, & je ne puis vivre ſans vous.



SUITE

des Aventures du Moine.

DXXXVI^e FOLIE.

J'ALLOIS témoigner mon étonnement, quand le jeune Frere continua de la forte : — Votre surprise cessera lorsque vous sçaurez qui je suis. Vous me prenez pour un petit moinillon, un frere coupe-chou : connoissez votre erreur. Cet habit vous cache une jeune Religieuse. C'est moi qui délivrai de sa captivité le révérend Pere dont vous sçavez l'histoire, en le faisant passer dans la cave de mon couvent. Nommée économe de la maison, en vaquant aux différens emplois de ma charge, des gémissemens sourds frapperent mon oreille. J'écoutai avec attention sans rien dire à personne, & je démêlai d'où partoient les plaintes dont j'étois si touchée. Par un mouvement

de pitié, ou de curiosité, ordinaire à mon sexe, je descendis souvent seule dans la cave pour les entendre. J'avois une forte envie de secourir le malheureux qui gémissoit ; mais comment vaincre ma timidité ? J'osai enfin élever la voix : vous sçavez la réponse que je reçus. Un lévier de fer se trouva sous ma main ; je l'employai avec tant d'ardeur à percer la muraille, que j'eus la satisfaction de réussir. Peu s'en fallut que je ne me repentisse de ma bonne œuvre. Je fus d'abord interdite de me voir seule avec un homme. Je me rassurai insensiblement, résolue de profiter d'une occasion que j'avois tant désirée. Je maudissois en secret le séjour de mon couvent, & le cœur me disoit qu'il me manquoit quelque chose. Tandis que mes compagnes étoient au chœur, je courus chercher tout ce qu'il falloit pour rétablir les forces de mon prisonnier. Pendant qu'il se régaloit de bonbons & de confitures, dont j'avois toujours une ample provision,

je me hâtai de faire mon paquet : je ne laissai rien de précieux dans ma cellule. Chargée de mon petit bagage, je rejoignis le Moine parfaitement restauré, & qui devoit au vin de la cave une partie de sa vigueur. Dans le milieu de la nuit nous traversâmes le jardin : les murs en étoient très-bas : je les escaladai la premiere, & le Révérend suivit mon exemple. Il me conduisit chez un marchand Fripier de sa connoissance, qui nous affubla des habits que vous nous voyez. Déguisés d'une maniere qui nous rendoit méconnoissables, nous prîmes bien vîte la route de Hollande, marchant d'abord le jour & la nuit, afin de faire plus de diligence. Je remerciai tout bas le Ciel, qui pourvoyoit aux besoins d'une pauvre fille.

Cependant je puis vous protester que je n'ai jamais aimé le Moine avec qui je voyage ; ce n'est que l'envie extrême d'abandonner mon cloître qui a pu me contraindre de le suivre. Eh ! que n'aurois-je pas

fait pour ſortir du tombeau où j'étois enſevelie toute vivante ? Si j'ai eu de la peine à vaincre le dégoût que m'inſpire ſa Révérence, continua la Religieuſe en me lorgnant, qu'il doit m'être indifférent depuis que j'ai vu l'aimable Colin ! Ah ! que n'eſt-ce vous, mon cher ami, que j'ai retiré du cachot ! Mon amour a trop fait de progrès pour qu'il me ſoit poſſible de l'éteindre. Je ſuis décidée à me ſéparer du Moine, & à vous accompagner par-tout. Si vous refuſez de m'emmener avec vous, ſi votre cœur eſt inſenſible à ma paſſion, je jure de me tuer à vos yeux.

SUITE DE L'HISTOIRE *de Colin.*

DXXXVII^{e} FOLIE.

C'EST ainſi que me parla la jeune Religieuſe. J'avois grande envie de faire le petit cruel ; mais un cou-

teau qu'elle tenoit fiérement à la main, me força de la traiter avec douceur : je craignois qu'elle n'en tournât la pointe contre un ingrat, avant de ſe poignarder en Romaine. Je conſentis donc à l'enlever à ſon amant. De joie elle me ſauta au cou, & faillit à m'étouffer. C'étoit à regret que je me chargeois d'une infante auſſi vive. Soit que le capuchon offuſquât ſa beauté, ſoit qu'elle ne fût pas naturellement trop jolie, je lui trouvois ſous le froc un air peu attrayant.

J'eſpérois que la difficulté de nous ſéparer du Moine mettroit longtemps obſtacle aux infidélités de la Religieuſe. Admirez mon malheur ! Dès le ſoir même qu'elle m'eut découvert ſon amour avec tant de modeſtie, elle trouva l'occaſion de prendre la fuite, & je n'oſai me défendre de la ſuivre. Sa Révérence n'ayant aucun ſoupçon du mauvais tour que vouloit lui jouer la perfide, vida quelques bouteilles de vin après ſouper, afin ſans doute de ſe délaſſer

de ses fatigues. Les fréquentes rasades de la liqueur bachique qu'il avaloit à notre santé, lui procurerent un profond sommeil : la tête appuyée sur la table, il se mit à ronfler à son ordinaire. La Religieuse ne le vit pas plutôt dans cette espece de léthargie, qu'elle s'empara de tout son argent, dont elle remplit mes poches : elle me chargea aussi en silence du bagage du bon Pere. Les fenêtres de notre chambre donnoient sur le grand chemin ; nous nous glissâmes tout doucement dans la campagne, & nous courûmes à toutes jambes à travers les champs.

CONCLUSION

des Aventures du Moine.

DXXXVIII[e] FOLIE.

Nous marchions depuis plusieurs jours par des routes de traverse, prenant au hasard le premier chemin

peu fréquenté qui se présentoit devant nous, lorsque nous arrivâmes aux environs d'une petite ville. J'allois proposer à mon Hélene d'y séjourner quelque temps, afin de trouver l'occasion de m'en séparer; tout-à-coup elle jette un grand cri, tourne brusquement le dos, & se met à courir de toutes ses forces du côté opposé au chemin que nous suivions. J'eus d'abord envie de la laisser courir toute seule; mais je fus curieux de sçavoir d'où provenoit cette boutade. J'attrapai mon infante avec bien de la peine, qui m'apprit que la ville dont nous appercevions les clochers renfermoit son couvent & celui du Moine qu'elle avoit mis en liberté. En errant à l'aventure dans la campagne & par des chemins inconnus, nous nous étions approchés, sans le sçavoir, d'un lieu dont nous pensions être fort éloignés. Ce n'étoit point le Moine galant qui causoit les alarmes de la Religieuse; il devoit être bien loin de là: elle craignoit qu'on n'eût ordre de la

poursuivre de la part des Vestales de son cloître, piquées de voir une de leurs compagnes plus heureuse qu'elles. Dans une conjoncture aussi embarrassante, je ne trouvai rien de mieux que de rebrousser promptement chemin. Nous fîmes quelques lieues en courant comme des Basques. Nous commencions à nous rassurer, & à reprendre haleine, quand nous nous vîmes environnés par une troupe d'archers. Ces Messieurs reconnurent la jeune Religieuse, malgré son déguisement : on la leur avoit si bien dépeinte, qu'ils n'eurent qu'à l'envisager pour s'assurer que c'étoit elle. L'un d'eux, persuadé sans doute que le beau sexe est trop délicat pour voyager à pied, prit en croupe la Vestale fugitive. Avant de s'éloigner de moi ils me firent plusieurs questions, auxquelles je répondis si bien, qu'ils me souhaiterent un bon voyage, & tournerent bride vers le couvent de la Religieuse, qui me dit le dernier adieu d'un ton plaintif, & que j'entendis

tendis long-temps ſangloter. Je riois tout bas de ſes doléances ; & je me ſéparai de la belle avec d'autant moins de regret, qu'elle me laiſſa emporter ſon argent.

SUITE DE L'HISTOIRE

de Colin & de Roſette, & de celle du Baron d'Urbin.

DXXXIX[e] FOLIE.

IL ne m'arriva plus aucune aventure juſqu'à mon village. Sans me donner le temps de me repoſer, je courus pour embraſſer ma chere Roſette. Son pere me reçut très-bien, parce que je lui prouvois que j'étois riche. Il m'apprit que ſa fille étoit allée chez M. le Baron d'Urbin ; je volai ici avec le dernier empreſſement. Vos gens me dirent que Roſette ſe promenoit avec vous dans le jardin de M. le Baron : impatient de jouir du bonheur de la voir, je la

cherchai dans tout le parc. Vous ſçavez le reſte. Le haſard me conduiſit dans la grotte où vous vous prépariez à mettre à mal ma naïve maîtreſſe. Peu s'en fallut que je n'éteigniſſe pour toujours vos déſirs amoureux, en vous envoyant dans l'autre monde. Je bénis le Ciel d'avoir réprimé ma fureur ; & je ſouhaite qu'une autre fois vous ſoyiez plus heureux dans vos galantes entrepriſes.

M. Colin termina par cette raillerie le récit de ſes aventures. Le vieux Baron le remercia de ſa complaiſance, & promit de s'intéreſſer à ſon ſort, quoiqu'il fût perſuadé que, ſans ſon retour, il auroit levé les ſcrupules de la petite payſanne. Le villageois ſe retire avec ſa maîtreſſe, à qui le galant ſeptuagénaire fait encore les doux yeux, & qu'il accompagne poliment juſqu'à la porte de ſon château, comme ſi elle eût été une grande Dame.

Le mariage des jeunes amans ne tarde pas à ſe conclure ; le jour eſt

pris pour la cérémonie ; tout paroît conſpirer au bonheur du tendre Colin. M. le Baron, afin de faire ſa cour à la belle Roſette, ſe charge des frais de la noce. Il lui envoie un corſet élégant, un joli jupon, deſtiné à la parer dans le jour le plus brillant de ſa vie : ce préſent eſt accompagné d'une agraffe, d'un clavier d'argent, & de divers autres bijoux. Dans ſon nouvel éclat Roſette va montrer le minois piquant des Graces ſous l'habit d'une riche fermiere. Les cuiſiniers de M. d'Urbin travaillent à préparer un repas magnifique, ou le vin doit couler avec profuſion. Tant de généroſité de la part du vieux Baron eſt l'ouvrage de l'amour : il eſpere que la charmante payſanne ne ſera plus ſi rétive quand elle vivra ſous les loix de l'hymen. — Il eſt tout ſimple que je me flatte d'en triompher bientôt, ſe dit-il à lui-même, en ſouriant d'avance aux plaiſirs qu'il ſe promet : que de fieres beautés ſont devenues auſſi douces que des moutons dès le lendemain de leur mariage !

CONTINUATION

de l'Histoire de Colin & Rosette.

DXLe FOLIE.

PLUSIEURS incidens burlesques troublerent les préparatifs de la noce; peu s'en fallut même qu'ils n'en causassent la rupture. Le premier désordre fut occasionné par le pére de Rosette. Le bon homme étoit fort intéressé, comme on doit l'avoir vu. Quoiqu'il eût fait tant de façons pour consentir au mariage de sa fille, il ne lui donnoit pourtant pas un sou de son bien; ce n'étoit qu'en mourant qu'il vouloit se dessaisir de sa fortune. La belle Rosette ne portoit en mariage que le bien de sa mere : mais fille jeune & jolie est toujours assez riche. La veille des noces les parens & les amis des deux amans s'assemblent chez le pere de la future : on voit arriver Jeannot

le marguillier, Thomas le carillonneur, Lucas le magifter, le bon Guillaume, pere de M. Colin, vieillard à cheveux blancs, qui contoit toujours les hiftoires du temps paffé; la groffe Jacqueline, la commere Thérefe, la bavarde Perrette, dont la langue ne s'arrêta jamais; chacun fe pavanant dans fes habits des dimanches. On diftingue auffi dans cette vénérable affemblée M. le Tabellion, la tête couverte d'une énorme perruque; avec fon habit noir, trop court de trois doigts, & une large cravate autour du cou; s'efforçant de prendre une mine grave, & n'ayant qu'un air empefé. Tandis qu'il griffonne le contrat de mariage, les témoins font un bruit à rendre les gens fourds : ils parlent tous à-la-fois fans s'entendre; mais ils ont grand foin de faire fouvent des paufes, afin de s'humecter le gofier. Qu'eft-ce donc que de nous? dit le Carillonneur. J'ons diantrement fréquenté le clocher dans ma vie; mais j'avons plus ufé les cloches à fonner

pour les morts, qu'à célébrer des réjouiſſances. — Morgué ! s'écrie le Magiſter, le temps s'écoule bian vîte ! Je nous ſommes appliqué à montrer à lire à des jeuneſſes qui portent à préſent des lunettes. — Les femmes ſe chuchotent tout haut à l'oreille. — Voyez-vous ! dit l'une, les nouvelles mariées font envie le jour de leurs noces ; mais quelques jours après alles font pitié. — Vraiment, reprend l'autre, ces mijaurées-là s'imaginent que ça durera toujours. J'avons de l'expérience nous : je me rappelle encore que défunt mon pauvre mari étoit méconnoiſſable la ſemaine d'après notre mariage.

Au milieu de cette cohue, le pere de Roſette gardoit le ſilence. Les brocs de vin qu'il étoit forcé de faire paſſer à la ronde, lui arrachoient le cœur. Tout chagrinoit ſon avarice. Sa mauvaiſe humeur augmente conſidérablement lorſqu'il entend ſa fille faire écrire ſur ſon contrat, ſelon l'uſage, qu'en cas qu'elle meure ſans enfans, elle donne ſon bien à ſes

parens légitimes. — Ingrate & dénaturée ! s'écrie l'intéressé vieillard, outré qu'elle ne fasse aucune mention de lui, tu ferois bien mieux de légitimer ton pere.

DXLI^e FOLIE.

A ces mots il se leve en fureur, & proteste qu'il ne veut rien signer. On a beaucoup de peine à le retenir : il se calme enfin : le Tabellion continue ses écritures. On croyoit la paix rétablie : apparence trompeuse. La discorde vient de nouveau troubler l'assemblée. Se l'imagineroit-on ? C'est M. Colin qui cherche querelle. Il a montré jusqu'à présent une ame désintéressée : il s'avise tout-à-coup d'aimer l'argent. Il lui paroît que le Notaire ne l'avantage point assez ; il le prie de songer à ses intérêts. Le Garde-note répond gravement que l'acte est dans les regles, & qu'il fait son métier. M. Colin insiste ; la dispute s'échauffe ; on ne peut mettre le holà. Le Tabellion traite le futur d'ignorant, & Mon-

ſieur Colin lui applique un furieux ſoufflet. Alors tout eſt en déſordre : les deux champions ſe colletent, ſe terraſſent : la table eſt renverſée, le contrat foulé aux pieds : les femmes jettent les hauts cris, & les hommes s'entre-pouſſent pour ſéparer les combattans.

Dans le plus fort de la bagarre, arrive le vieux Baron d'Urbin : il venoit doter la future d'une certaine ſomme. Sa préſence en impoſe. Il y eut d'abord ſuſpenſion d'armes. Les deux partis lui raconterent leurs raiſons. Comme M. Colin eſt très-animé contre le Garde-notes, le vieux Baron juge à propos de le congédier, & d'en demander un autre. Il fallut envoyer à pluſieurs lieues du village ; car il n'étoit illuſtré que par un ſeul Tabellion. Le nouveau venu ne reſſemble nullement à ſon confrere. Au lieu d'une perruque in-folio, il n'a que des cheveux gras & noirs, très-écourtés, collés contre ſon viſage. Il eſt vêtu d'un habit groſſier : on le prendroit plutôt pour

un laboureur que pour un Notaire. Mais ce n'eſt pas à la mine qu'on doit juger du talent des hommes. Le contrat eſt bientôt griffonné. Les diſcours du Baron rendent M. Colin plus ſage ; tout le monde eſt content. Concluons de la ſcene extravagante qui vient de ſe paſſer, que dans tous les états un peu d'intérêt nous dirige dans nos actions, ſur-tout lorſqu'il s'agit de mariage.

DXLII^e FOLIE.

Le lendemain de cette étrange bagarre eſt le jour deſtiné à la noce. Roſette ſe pare des dons de M. d'Urbin. Sa taille mignonne eſt preſſée dans un corſet étroit ; ſon joli pied eſt renfermé dans une mule faite au tour : elle couvre ſa tête mutine d'un chapeau de fleurs, & porte en écharpe une guirlande de roſes. Mais ce n'eſt point ſa parure qui attire le plus l'attention ; ce ſont les charmes répandus ſur toute ſa perſonne. A travers la joie qui brille dans ſes yeux, on démêle un tendre embar-

ras : le rouge de la pudeur joint à celui qui colore son teint, sa modestie & son air timide rendent ses attraits plus piquans. On marche vers l'église : les Ménétriers, raclant de leurs violons, vont à la tête de la bande joyeuse qui compose les gens de la noce ; mais les yeux ne s'arrêtent que sur la charmante future. La bonne mine de M. Colin lui attire aussi les regards, & sur-tout ceux des femmes.

Le Curé étoit à se munir d'un ample déjeûner, & ne vuidoit que sa troisieme bouteille, quand on vint lui dire que la noce n'attendoit que lui. Il se leve de table de très-mauvaise humeur, & court s'acquitter de son ministere, impatient de retourner à ses convives. Sa face bourgeonnée s'est enflammée de colere il gronde toujours entre ses dents Tout le monde étoit trop satisfai du mariage de M. Colin avec Ro sette, pour ne pas se livrer à la joi Les plaisanteries qu'on se dit à l'o reille excitent des ris qui choque

le Pasteur ; la grosse Jacqueline surtout fait plus de bruit que les autres. — Faites taire cette créature, s'écrie M. le Curé. — Choquée de cette épithete, la paysanne met ses mains sur ses hanches, & apostrophant le Pasteur : — Parlez donc, lui dit-elle, vous qui êtes un homme d'évangile, sçavez-vous ce que c'est qu'une créature ? c'est la niece d'un Curé, Monsieur. Rougissant de honte & de fureur, le Curé veut se retirer sans achever la cérémonie. Il fallut que le Baron, présent à la querelle, interposât son autorité. Le Pasteur n'osa résister aux instances de son Seigneur, & se hâta, tout en grondant, de faire prononcer le *oui* fatal.

Voilà donc enfin M. Colin l'époux de sa belle maîtresse. On les conduit en triomphe dans le château du vieux Baron, qui régale splendidement toute la compagnie. L'on chante, l'on danse, les jeunes paysannes se trémoussent de leur mieux : mais les revers de la noce ne sont point encore finis.

SUITE DE L'HISTOIRE

de Colin & de Rosette, & de celle du Baron d'Urbin.

DXLIII^e FOLIE.

L'HEURE arrive de coucher les mariés. Rosette se dérobe tout doucement au signal de quelques vieilles discretes, qui la menent dans la chambre de son mari. Après une légere résistance (car les belles cachent souvent, par de petites façons, leurs amoureux désirs), les vénérables matrones la déshabillent, & la mettent dans le lit nuptial. Elles l'exhortent ensuite à la douceur, lui apprennent quels sont les devoirs auxquels l'hymen l'assujettit, & lui donnent à ce sujet de sages instructions. Cet usage est banni des villes; l'on a ses raisons pour s'en passer.

L'heureux Colin s'apperçoit le premier que la mariée est disparue;

il s'éclipſe auſſi ſans qu'on y prenne garde, & vole où il eſt attendu avec impatience. Ivre d'amour & de joie, il ne tarde pas à ſe précipiter dans les bras de ſa chere Roſette. Il alloit combler ſon bonheur, quand elle lui tint ce diſcours : — Que je crains que notre félicité ne ſoit qu'apparente ! Le vilain Pierre-le-Roux, ce ſorcier qui m'a tant pourſuivie, empêchera ſûrement que nous nous donnions les dernieres preuves de tendreſſe. J'ai remarqué qu'il a paſſé pluſieurs fois autour de nous aujourd'hui ; il pourroit bien nous avoir jeté quelque ſort. — J'ai la même idée que toi, répond Colin. Il y a toute apparence que ce ſorcier va ſe plaire à nous tourmenter. Voyons pourtant ſi mon amour triomphera des ſortileges. — Notre nouvel époux embraſſe alors ſa tendre moitié : mais.... ô ſurpriſe ! ô douleur ! c'eſt la ſeule careſſe dont il eſt capable. Il fait en vain pluſieurs tentatives ; les feux dont il ſe ſent rempli ne ſervent qu'à le déſeſpérer davantage.

Honteux de sa disgrace, qu'il proteste n'avoir jamais éprouvée, il s'endort en pestant contre tous les sorciers du monde, présens & à venir. Mais la jeune mariée les maudit encore bien plus.

Le pauvre époux se leve dès la pointe du jour; il court raconter son étrange malheur au Baron, persuadé qu'il est le seul dont il puisse attendre de judicieux conseils. Etonné de le voir si matin, le Baron se frotte les yeux, & croit rêver. Convaincu qu'il n'est point trompé par les illusions d'un songe: — Quoi! c'est vous, M. Colin! s'écrie-t-il, Eh! qui diable vous oblige de sortir si-tôt du lit? Je me suis toujours douté que vous ne méritiez guere une aussi jolie femme. Tout vieux que je parois, ma foi j'aurois agi plus galamment que vous. — Oh! M. le Baron, réplique Colin, un peu remis de sa confusion, vous en auriez fait autant que moi. Apprenez qu'on m'a noué l'aiguillette. — Que voulez-vous dire par-là? — La derniere cé-

rémonie du mariage.... Je ne puis achever ; un enchantement glace mes ſens auprès de ma femme. A cette ſinguliere confidence, M. d'Urbin éclate de rire. Il a beau ſe moquer de la ſottiſe du nouvel époux ; Colin perſiſte à croire qu'il eſt enſorcelé. Je ne conçois rien à ſa ſimplicité ; car il n'eſt point dans le cas d'avoir beſoin de s'excuſer ſur les noueurs d'aiguillette.

DXLIV^e FOLIE.

L'imagination frappée des deux époux auroit fait durer long-temps le ſortilege, ſi M. le Baron n'avoit pris ſur lui de les déſenchanter. Pluſieurs jours ſe ſont déja écoulés ſans que la triſte Roſette ait eu lieu d'être plus contente de ſon mari. La méſintelligence commence à ſe gliſſer dans le nouveau ménage ; Colin parle même de ſe ſéparer de ſa femme : tant il eſt vrai que ſous les loix de l'hymen, ainſi qu'en amour, il n'y a point de fidelle union ſans le plaiſir des ſens. M. d'Urbin fait venir

les nouveaux mariés. —Vous ſçaurez, leur dit-il, que je me mêle un peu de ſorcellerie : ne découvrez pas mon ſecret, autrement je mettrai une douzaine de diables à vos trouſſes. J'ai connu par mon art qu'on vous avoit noué l'aiguillette : mais je ſuis en état d'en revendre à Pierre-le-Roux & à tous ſes confreres, fameux en diablerie. Je vais lever le ſort qu'on vous a jeté. Je me prépare de grands travaux : qu'importe ? le ſuccès me récompenſera de toutes mes peines. Sur-tout armez-vous de courage ; car ſi vous aviez peur, vous ſeriez perdus.

Le ruſé Baron avoit ſes raiſons pour rendre à Colin ſa premiere vigueur. Convaincu que l'hymen adouciroit la cruelle Roſette, il penſe que ſes ſcrupules ne diſparoîtront qu'après qu'elle aura fait à ſon mari un don précieux, qui n'eſt pas toujours le partage de Meſſieurs les époux.

M. d'Urbin ordonne qu'on ferme toutes les fenêtres, afin qu'aucun

rayon du jour ne pénetre dans la chambre : il fait enſuite allumer deux bougies jaunes, qui ne jetent qu'une lueur pâle, & ordonne à tout le monde de ſortir, excepté aux jeunes mariés, principaux acteurs de la comédie. Pour mieux jouer ſon rôle, le vieux d'Urbin s'enveloppe d'une longue robe, ornée de figures de diables, qui lui ſervoit autrefois à ſe maſquer : il s'affuble encore d'un grand bonnet pointu. Armé d'une prétendue baguette magique, il s'approche gravement des deux époux ſaiſis d'effroi, trace pluſieurs cercles autour d'eux, leur poſe ſur la tête une petite couronne de papier peint, fait diverſes contorſions en prononçant quelques mots barbares. Un bruit affreux acheve de remplir d'épouvante Colin & ſa moitié : une voix rauque & terrible ſe fait entendre alors : elle prononce ces mots : — Baron, je conſens à ta demande. C'eſt malgré moi que je déſenſorcele tes protégés ; mais tu le veux, j'obéis. — M. d'Urbin redouble ſes gri-

maces, approche une des bougies magiques des deux époux, & met le feu, sans qu'ils s'en apperçoivent, à leurs couronnes de papier, qui renfermoient plusieurs serpentaux. Les pétarades & les fusées firent jeter un grand cri à M. Colin & à la belle Rosette, qui crurent que tous les diables les emportoient. Les fenêtres se r'ouvrent, les bougies jaunes disparoissent ; M. d'Urbin quitte son grotesque équipage, & assure les nouveaux mariés que le charme est rompu. — Vous avez dû voir, ajoute-t-il, sortir de votre corps le malin esprit qui vouloit sans cesse contrarier votre amour ; il a pris la fuit dans un tourbillon de flamme & d fumée. — Le crédule Colin ne dout pas qu'il ne soit désenchanté ; & le prouve dès le soir même à sa ter dre compagne, qui avoue qu'elle de grands obligations à M. d'Urbi



CONTINUATION

de l'Hiſtoire de Colin & de Roſette, & Leçon frappante donnée aux peres de famille.

DXLV^e FOLIE.

A PEINE notre nouveau marié a-t-il joui de tous ſes droits, qu'il ſonge à terminer une autre affaire. Le lendemain que ſa femme eſt contente de lui, & que ſon amour propre eſt tranquille, il cherche à ſe ſatisfaire ſur un point qui l'intéreſſe beaucoup. Il faut ſçavoir que Monſieur Colin s'étoit chargé de nourrir ſon pere. Il s'aviſe de regarder comme une tâche pénible ce qui n'étoit qu'un devoir : il forme le deſſein de ſe débarraſſer du reſpectable vieillard, accablé d'années & d'infirmités, mais dont l'enjouement fait oublier le grand âge, & dont la ſaine mémoire ſe plaît à retracer les événemens de

ſa jeuneſſe. Colin ne ſçait trop comment s'y prendre pour inſtruire ſon pere de ce qu'il médite ; un petit conſeil avec Roſette acheve de le décider : il s'arme de réſolution, & vient dévoiler au vieillard tout ſon mauvais cœur.—Mon pere, lui dit-il, j'ai fait réflexion que nous ne ſommes guere en état de vous ſoigner : vos maux ſeroient plus adoucis dans une de ces maiſons bâties par la charité, où l'indigence eſt accueillie, & trouve tous les ſecours qui lui ſont néceſſaires. D'ailleurs, conſidérez que vous ſoulagerez vos enfans, qui ne peuvent partager leur ſubſiſtance avec perſonne. Le temps eſt ſi dur ! les gens de la campagne ſont ſi malheureux ! Décidez-vous donc : je vous conduirai à l'hôpital de la ville prochaine, où rien ne vous manquera.

C'eſt ainſi que M. Colin déploie ſon éloquence. Le bon Guillaume ſe trouble, rêve pendant un inſtant, & répond à ſon fils qu'il eſt prêt à le ſuivre.

Le malheureux vieillard étoit loin de mériter un traitement auſſi indigne. Ragaillardi par le bonheur de ſes enfans, ſe flattant de paſſer avec eux ſes jours en paix, il venoit de céder tout ce qu'il poſſédoit à ſon cher Colin, ſans ſe rien réſerver. La chaumiere qu'il habitoit autrefois, le champ labouré par ſes mains, qui lui rapportoit chaque année de quoi ſe nourrir frugalement ; le petit jardin qu'il prenoit tant de plaiſir à cultiver, où il alloit ſouvent goûter une joie innocente ; tout enfin avoit changé de maître, & appartenoit au mari de Roſette, qui héritoit avant la mort du poſſeſſeur. Le bon Guillaume s'applaudiſſoit de ſon ouvrage, quand l'ingratitude de ſon fils vient lui porter un coup mortel. Voilà quelle eſt la récompenſe que reçoit le vieillard pour s'être dépouillé de ſa fortune en faveur de ſes enfans ; & c'eſt celle que doivent attendre les peres qui commettent la même ſottiſe.

DXLVI^e FOLIE.

Sans perdre de temps, M. Colin engage le bon Guillaume à partir. Le terme de leur courſe n'eſt pas bien long; il n'y a guere qu'une demi-journée de chemin de leur village à la ville où ils ont deſſein de ſe rendre. Afin que le vieillard voyageât plus commodément, le mari de Roſette le fait monter ſur un griſon docile, accoutumé à potrer les choux au marché; pour lui, il marche de pied à côté de l'animal aux longues oreilles, hâtant ſouvent ſa lenteur de la voix & à grands coups de baguette.

Après avoir gravement cheminé, nos gens & leur bête arrivent ſur une hauteur, éloignée d'un quart de lieue de l'endroit où ils vont. Le bon homme arrête alors ſa monture, pouſſe de profonds ſoupirs en contemplant la triſte demeure qu'il doit habiter. Colin frémit, dans la crainte qu'il ne veuille retourner ſur ſes pas, & le conjure d'avancer prompte-

ment, afin qu'il puiſſe être de retour avant la nuit. Sans lui rien répliquer, le vieillard ſe met à fondre en larmes, à ſe battre la poitrine : les ſanglots lui coupent long-temps la parole. — Ah ! s'écrie-t-il en redoublant ſes pleurs, il faut que j'aille à pied juſqu'à l'hôpital où mes jours vont s'éteindre. Je dois deſcendre ici, & marcher ſeul au tombeau préparé à ma vieilleſſe. Adieu, mon fils ; laiſſez-moi pourſuivre mon chemin ; retournez dans votre village, ſans vous inquiéter d'un pere trop digne du châtiment qu'il reçoit. — Colin a toutes les peines du monde à empêcher le bon homme à ſe jeter par terre, & à obtenir l'explication d'une douleur & d'une réſolution dont il ne peut démêler la cauſe.

DXLVII^e FOLIE.

— Eh bien, mon fils, reprend le vieillard, vous allez ſçavoir pourquoi je m'afflige préciſément dans cet endroit ; vous ne vous oppoſerez plus à ce que je déſire. Apprenez

que mon pere fit pour moi ce que j'ai fait pour vous ; il m'abandonna son héritage avant sa mort. Si-tôt que je n'eus plus rien à attendre de lui, sa vieillesse me devint à charge. Je semblai de loin vous tracer l'exemple ; j'engageai mon malheureux pere à venir se renfermer dans le même hôpital où vous me conduisez actuellement. J'avois un âne, ancien domestique de la famille ; il servit de monture à l'auteur de mes jours. J'accompagnai votre grand pere dans son dernier voyage ; mais moins humain que vous à mon égard, quand nous fûmes arrivés sur cette même hauteur, je l'obligeai à descendre de l'âne, & à gagner seul & à pied l'hôpital. Une fausse délicatesse m'avoit saisi tout-à-coup ; il me parut honteux de conduire mon pere dans l'asyle des pauvres. Le vieillard me pria en vain d'avoir égard à ses infirmités ; je fus sourd à ses larmes, ainsi qu'au cri de la nature. Je le vis d'un œil sec s'éloigner lentement, appuyé sur un bâton, tremblant à

chaque

chaque pas: je ſuis ſûr qu'il lui fallut tout un jour pour achever le peu de chemin qui lui reſtoit à faire. Sans m'inquiéter de ce qu'il deviendroit, je montai ſur mon âne, & je regagnai bien vîte le village. Depuis ce temps-là je n'ai jamais ſongé à avoir de ſes nouvelles. Si l'on ne m'étoit pas venu apprendre ſa mort, j'ignorerois encore ſa deſtinée.

En arrivant ſur cette colline, je me ſuis reſſouvenu de mon ingratitude. La vue de ce lieu champêtre où je me montrai autrefois ſi dénaturé, m'a rappellé l'indigne traitement que j'oſai faire à un vieillard reſpectable. Ma conſcience, endormie juſqu'à préſent, vient de ſe réveiller, & me livre aux remords les plus ſenſibles. Ces arbres, la place où nous ſommes ſemblent me reprocher ma cruauté. Ah! ce qui m'arrive eſt une juſte punition. Abandonnez-moi donc, mon fils; ſans pitié pour ma foibleſſe, laiſſez-moi me traîner dans l'hôpital que nous appercevons d'ici. Devez-vous avoir

aujourd'hui plus de douceur que je n'en eus pour mon pere ? Adieu. Depuis deux générations, dans notre malheureuse famille, le fils conduit le pere à l'hôpital : puissent un jour tes enfans avoir plus d'humanité !

DXLVIIIe FOLIE.

Tandis que le bon Guillaume faisoit ainsi sa confession, M. Colin réfléchit profondément. Le résultat du conseil intérieur qu'il tient avec lui-même, le porte à changer d'idée. Il déclare à son pere qu'il se repent de ses procédés, & qu'il veut le ramener dans sa chaumiere, pou avoir de lui tous les soins possibles Les effets suivent les promesses Colin tourne la tête du grison, lı fait reprendre la route du village & l'excite à marcher avec enco plus d'ardeur qu'il ne le pressoit allant. Le vieillard est long-temps revenir de sa surprise. Il ne rappe l'usage de ses sens que pour se plai dre de la bonté de son fils ; il vc loit expier les maux dont il acca

ſon pere. Colin le conſole, pleure avec lui, & parvient à calmer la voix de ſes remords.

Roſette ne s'attendoit guere au retour du bon Guillaume : elle ne le reçoit point avec une mine trop gracieuſe. Son cher mari s'apperçoit qu'elle eſt très-mécontente : il la prend à part, lui raconte ce qui s'eſt paſſé, l'inſtruit des raiſons qui le portent à garder le vieillard. La tendre épouſe approuve ſa conduite, & ſourit au bon homme.

Cependant, malgré toutes les apparences d'un bonheur durable, le pere de Colin n'en eſt pas moins malheureux. Il ceſſe bientôt de bénir le Ciel d'avoir un fils qui ne lui reſſemble pas. Il demeure, il eſt vrai, chez ſes enfans ; mais ils le traitent d'une maniere ſi dure, que ſon ſort ſeroit plus doux parmi des étrangers. M. Colin, d'accord avec la belle Roſette, relegue le vieillard dans une eſpece de grenier, duquel il lui eſt défendu de ſortir. Un gros ruſtaut eſt chargé du ſoin de lui apporter

à manger, & oublie souvent de s'acquitter de son emploi, mais sans profit pour ses maîtres; car afin de mettre les choses en regle, il dévore la portion qui resteroit. M. & Mad. Colin ne s'inquietent nullement si rien ne manque à leur pere dans sa prison; ils daignent à peine le visiter une fois par mois, & publient de tous côtés que le bon Guillaume est en enfance.

DXLIX[e] FOLIE.

L'infortuné vieillard obtient enfin un jour la permission d'aller prendre l'air: il se traîne chez le meilleur de ses amis, riche fermier, qui ayant eu la sagesse de ne point avoir d'héritiers de son vivant, se voyoit caressé, chéri de tout le monde. Le bon Guillaume se plaint amèremen de son sort. L'ami auquel il confi ses peines en est touché, rêve u instant au moyen de le rendre pl heureux. A force de donner la to ture à son imagination, il lui e seigne un expédient merveilleux po

ſe faire conſidérer de ſes enfans ingrats.

Le vieillard, bien inſtruit, rendu plus diſpos par l'eſpoir d'adoucir ſes malheurs, ſe retire dans ſon grenier d'un pas moins tremblant. Dès qu'il eſt arrivé dans ſon gîte, il ferme ſoigneuſement la porte, & ſe met à compter une centaine d'écus que lui a prêtés ſon ami. Au ſon des eſpeces qui retentit au loin, tous les gens de la chaumiere accourent ſur le bout du pied voir par le trou de la ſerrure ce qui ſe paſſe chez le bon Guillaume. M. & Mad. Colin le prient de leur ouvrir : ils entrent, & demeurent immobiles en appercevant la table couverte d'écus. Le bon homme feint d'être déconcerté, & s'efforce, d'un air troublé, de cacher ſon tréſor, mais ſi mal-adroitement, qu'on a le temps d'évaluer à peu près ſes richeſſes. — Eh ! d'où diable vous vient tant d'argent ? s'écrie Colin en ſe frottant les yeux. Auriez-vous volé quelque coche ? comme dit le proverbe. — Mon fils, répond gra-

vement le vieillard, puiſque vous me ſurprenez, je ſuis contraint de vous découvrir un ſecret qu'il m'eſt impoſſible de vous cacher plus long-temps. Je n'ai point été aſſez fou pour vous donner tout mon bien; je ne vous en ai cédé qu'une très-petite partie. Sçachez que je me ſuis réſervé toutes mes rentes. On me croit pauvre dans le village: je vous ai laiſſé auſſi dans l'erreur, afin de vous ſurprendre agréablement à l'heure de ma mort. J'ai accumulé ma finance, ſans en dépenſer un ſou; je n'ai regardé ce que je poſſé-dois que comme un dépôt qui m'é-toit confié pour vous le remettre. Mais je vais changer de conduite. Je goûterai le plaiſir de dépenſer. Il faut bien que je ſatisfaſſe à tous mes be-ſoins, puiſque vous ſouffrez que je manque même du néceſſaire. L'ar-gent que je comptois là, n'eſt qu'une année de mon revenu, que je viens de recevoir; j'eſpere l'employer au plutôt. Hélas! que je ſerois à plain-dre, mes enfans, ſi, en vous ren-

dant maîtres d'une partie de mon bien, je n'avois eu la précaution de garder quelque chofe!

Pendant ce difcours Colin & Rofette femblent être pétrifiés. Ne fçachant que dire, ils font de grandes révérences au vieillard, le regardent d'un air refpectueux, répetent vingt fois *mon cher pere, mon très-aimable pere;* tandis qu'ils ne l'appelloient auparavant que *ce pauvre bon homme.*

DL^e FOLIE.

Comme le vieillard achevoit de parler, deux gros payfans, paroiffant plier fous le poids, lui apportent un épais coffre fort. Il entre, à cette vue, dans une furieufe colere. — Quoi! dit-il aux deux porteurs, n'avois-je pas recommandé au compere Mathurin de m'envoyer mon coffre fecrétement? S'il étoit las de l'avoir chez lui, devoit-il oublier qu'il m'avoit affuré de le faire placer ici fans que perfonne s'en apperçût? Les payfans balbutierent l'excufe du compere Mathurin, & fe hâterent

de s'esquiver. Le bon Guillaume murmure encore long-temps après leur départ. Tout en grondant il ouvre le coffre fort, rempli de facs entassés les uns sur les autres, & dans lequel il serre l'argent qu'il vient de compter. M. Colin & sa chaste épouse jettent sur le coffre un œil avide, & sortent pour cacher leur confusion & leur désespoir.

Le bon Guillaume, resté seul, commençoit à s'applaudir d'avoir si bien joué son rôle, quand il voit entrer ses enfans, la tête baissée, l'air contrit, qui tombent à ses pieds & embrassent ses genoux en répandant quelques larmes. — Nous reconnoissons nos fautes, s'écrient-ils tous les deux ensemble. Nous avons outragé la nature, déchiré votre cœur paternel, manqué à la reconnoissance & aux devoirs filials. Soyez touché de nos remords, faites-nous grace en faveur de notre repentir. — Le vieillard attendri daigne leur pardonner, à condition qu'ils le traiteront mieux par la suite.

DLI[e] FOLIE.

M. Colin & sa tendre moitié prennent en effet des sentimens plus humains. Leur pere n'est plus renfermé comme un criminel ; il peut gaiement parcourir le village, & charmer sa vieillesse du récit des histoires du bon vieux temps. Il raconte à son ami le fermier l'adresse avec laquelle il a mis ses leçons en pratique, & le remercie de lui avoir enseigné un secret dont les effets sont si prompts & si admirables. Mathurin le félicite du succès de sa ruse, reprend son argent, dont le vieillard n'a plus besoin, & lui laisse son coffre, qui peut encore être utile.

Il n'y a point d'attentions que Colin & la belle Rosette n'aient pour le bon Guillaume ; ses moindres désirs sont prévenus. Au lieu du triste réduit dans lequel il étoit confiné, on vous le loge dans une chambre presque chaude comme une étuve, de crainte que le plus petit froid ne l'incommode. La premiere place à

table, les meilleurs morceaux, le lit le plus douillet font pour le cher papa. S'il a quelque légere indiſpoſition, un rhume, par exemple, auſſi-tôt l'alarme eſt générale ; l'on s'agite, l'on s'empreſſe. — Eh! mon Dieu! que vous faudroit-il ? N'épargnez rien. Voudriez-vous ceci ? Voudriez-vous cela ? Il me ſemble que vous êtes un peu changé ; tenez-vous bien chaudement. Le cher papa! il eſt malade : que deviendrions-nous ſi nous avions le malheur de le perdre ? — Et les conſommés arrivent en foule chez le bon homme. Les ſirops, les confitures adouciſſent ſa poitrine ; les vins exquis lui donnent de nouvelles forces. Il eſt mitonné comme un Directeur de Nones ; auſſi ſon teint eſt fleuri & vermeil. Le vieillard, confit dans les douceurs, tout ragaillardi de l'aiſance qu'il éprouve, rit ſous cape de tant de ſoins intéreſſés.

CONCLUSION

de l'Histoire de Colin & de celle de Rosette ; & de la Leçon frappante donnée aux Peres de famille.

DLII^e FOLIE.

MAIS un accident fort naturel empêche le bon Guillaume de jouir de son bonheur ; la mort vint le frapper lorsqu'il y songeoit le moins. Voilà comme la prospérité touche souvent de près aux plus cruels revers. Le vieillard meurt entre les bras de ses enfans, qui, pendant sa courte maladie, prévoyant le danger dont il étoit menacé, jetoient les hauts cris, s'arrachoient les cheveux. A peine ses yeux sont-ils fermés, que leur douleur se dissipe, & qu'ils courent au coffre fort. Calculant d'avance les richesses dont ils vont se rendre maîtres, se repaissant de mille châteaux en Espagne,

ils ouvrent avec précipitation le coffre bienheureux où ils se flattent de trouver un trésor. Mais qu'ils sont éloignés de compte! Ils demeurent un instant dans la même posture, la bouche ouverte, les bras pendans, l'œil fixé sur les objets qu'ils découvrent : à peine en veulent-ils croire le témoignage de leurs yeux.

Les cadenas, les barres de fer du coffre fort servoient à serrer précieusement un bout de corde long de deux aunes, & un petit papier roulé. Un héritage aussi modique ne satisfait guere l'ambition de nos deux époux : ils commencent à regretter leurs dépenses : ils s'apperçoivent que le bon Guillaume les a surpassés en finesse. M. Colin, encore tout étonné, fait un effort sur lui-même, déploie le morceau de papier, & lit à haute voix ce billet, qui contenoit les dernieres volontés du défunt. « Je laisse cette corde, afin qu'il » s'en pende, à tout pere assez im- » bécille pour ajouter foi aux caresses

» de ses enfans, & pour leur don-
» ner tout son bien avant sa mort ».

M. Colin est furieux d'avoir été trompé ; la belle Rosette voudroit bien que le vieillard fût à même de se ressentir de sa colere. L'un & l'autre sont contraints d'avouer qu'ils ne peuvent tirer vengeance du tour qu'on leur joue ; & c'est ce qui les fait le plus enrager. Dans la fureur qui les anime, ils soutiennent que leur pere ne méritoit point les bontés qu'ils ont eues pour lui ; son innocente supercherie leur paroît le comble de l'ingratitude.

CONTINUATION

de l'Histoire du Baron d'Urbin.

DLIII^e FOLIE.

MONSIEUR d'Urbin ne manque pas d'approuver les raisons de sa chere Rosette. L'excès de sa complaisance ne sçauroit pourtant adoucir les ri-

gueurs de la jeune payſanne. Un jour qu'il étoit ſeul, occupé ſans doute à rêver aux charmes de ſon impitoyable Dulcinée, il entend dans le village une grande rumeur; des cris perçans frappent ſon oreille; on appelle au ſecours, à l'aide. Le vieux Baron ne ſçait que penſer d'un pareil vacarme: préſumant que ſa préſence peut être néceſſaire, il court tout effrayé à l'endroit d'où part le bruit; il arrive au milieu d'un petit carrefour, & a bien de la peine à fendre la foule qui s'étoit aſſemblée. Il voit quatre payſans acharnés les uns contre les autres, ſe tenant fortement par les cheveux, & qu'on tâchoit en vain de ſéparer. Les clameurs, les hurlemens des femmes préſentes à la bataille, répandoient l'effroi de tous côtés. Les quatre vigoureux champions entremêlent leurs combats d'un dialogue vif & ſerré. Chaque coup de poing, chaque gourmade eſt accompagnée de ces mots: — C'eſt toi qui en es la cauſe. — Non, tu en as menti;

c'eſt toi-même. — Que de reproches tu dois te faire ! s'écrie l'un. — Malheureux ! réplique l'autre, c'eſt à ta conſcience à te tourmenter. — Elle ſeroit encore en vie & heureuſe, dit celui-là. — Tu n'avois que faire d'être ſi jaſeur, reprend celui-ci. — Et les coups de redoubler, les cheveux d'être arrachés de plus belle, & les femmes de continuer à percer les oreilles de leurs cris aigus.

SUITE DE L'HISTOIRE

de la Marquiſe d'Illois.

DLIV^e FOLIE.

NE ſéparons point encore ces quatre payſans ; ils ſont aſſez robuſtes pour continuer quelque temps leur combat. Je ſuis plus preſſé de m'occuper de la Marquiſe d'Illois ; l'état où elle eſt m'oblige de ne ſonger qu'à elle ſeule. Nous l'avons laiſſée donnant les marques du plus violent

défefpoir, & ne voulant avouer à perfonne le fujet de fa douleur. Elle fe réfoud enfin à fe choifir une confidente; &, par une inconféquence toute naturelle à fon caractere, elle jette les yeux fur la premiere femme qui vient lui rendre vifite après qu'elle s'eft décidée à n'être plus fi myftérieufe.

— Voyez fi mon malheur n'eft pas inoui! s'écrie la Marquife, preffée de parler. Rien n'eft plus certain, je fuis groffe. Pour avoir eu une feule fois dans fix mois une feule complaifance pour mon mari, il faut que je porte des preuves de ma honte; tandis que le peu de femmes qui voudroient procréer des héritiers à leurs époux, ne peuvent fouvent exécuter leur ridicule intention.... Oh! ce qui m'arrive eft unique! Je fuis donc groffe! Que de bonnes épigrammes l'on va me décocher! Que dira de moi l'indolente Cidalife, à qui la feule idée de coucher avec fon mari donne des vapeurs? Que va penfer l'agréable Artémire,

qui depuis le lendemain de ſes noces ne ſouffre plus de ſon cher époux que de reſpectueuſes viſites, & vit très-familiérement avec une foule de jolis Seigneurs ? Mais ce n'eſt point tant les brocards qu'on me lancera qui me déſeſperent. Cette maudite groſſeſſe va me défigurer horriblement. Je dois renoncer à la fineſſe de ma taille, qui, diſoit-on, me donnoit un air de nymphe. Je ſerai dans peu méconnoiſſable. On me verra toute ronde, portant en avant un ventre énorme : heureuſe encore ſi mon enfant ſe préſente bien, & ſi, pour me faire piece, il ne ſe jette point tout ſur une hanche ! Je ſerois alors une aſſez jolie pagode. Après mes couches, me rétablirai-je dans mon premier état ? Non ; ma taille ſera gâtée pour toujours : d'ailleurs, qu'eſt-ce qu'une femme qui a fait un enfant ? — Les pleurs recommencent à couler ; les ſoupirs, les ſanglots ſe ſuccedent avec violence.

DLV^e FOLIE.

La Dame à qui la Marquiſe confie ſes alarmes, auroit pu lui dire, afin de la conſoler, qu'il y a par le monde un grand nombre de femmes qui ne paroiſſent avoir jamais été meres, & qui paſſent encore pour des veſtales. Eh, bon Dieu! que deviendroient tant de jeunes beautés qui affectent un air d'innoçence, s'il étoit ſi viſible qu'on a eu des enfans? Mais, ſans entrer dans toutes ces raiſons, la confidente plaint Madame d'Illois, lui donne les conſeils qu'exige ſa ſituation, lui fait eſpérer que ſon infortune peut être cachée, & lui repréſente qu'elle ne ſera point la ſeule qui, dans pareille circonſtance, aura ſçu en impoſer au public.

D'après les judicieux avis de ſa confidente, la Marquiſe ſe réſoût à employer tous les moyens poſſibles pour cacher ſa groſſeſſe. Elle ſe fait faire un corps qui la ſerre ſans l'incommoder. Une feuille de carton appliquée avec art, empêche ſon

ventre de s'enfler. Elle prévoit bien qu'elle ne peut se passer du secours d'une de ses femmes : elle jette les yeux sur sa favorite, qu'elle se décide à mettre de part dans son secret. Mais avant de lui rien découvrir, elle s'assure de sa discrétion par les plus horribles sermens. Elle songe ensuite à empêcher qu'on ne s'étonne dans le monde de la rondeur de sa taille, de l'embonpoint qu'elle va prendre chaque jour : elle insinue tout doucement qu'elle se porte à merveille, qu'elle engraisse à vue d'œil. Tant de précautions la tranquillisent un peu, lui font supporter sa grossesse avec moins de chagrin : elle ne craint plus qu'on la raille sur sa fécondité, & qu'on l'accuse de faire des enfans, comme les femmes du peuple.

DLVI[e] FOLIE.

Malgré sa grossesse, & les incommodités qu'elle lui cause quelquefois, la Marquise ne retranche rien sur ses plaisirs. Elle n'en mene pas

moins le même train de vie. Elle eſt de toutes les fêtes, de tous les ſoupers fins. Il n'y a point de beaux bals ſans la préſence de Madame d'Illois : étincelante de pierreries, elle danſe juſqu'à n'en pouvoir plus. Elle ſeroit très-mécontente ſi elle ſortoit de table avant trois heures ſonnées, ſans avoir vuidé ſa bouteille de Champagne, & bu quelques petits verres de liqueurs fortes. Ce n'eſt qu'au lever du ſoleil qu'elle ſe met au lit, comme ſi le jour lui faiſoit honte. Elle eſt auſſi folle, auſſi étourdie qu'autrefois. Sa vivacité, ſa pétulance ſemblent augmenter, au lieu de ſe ralentir. Elle ne ſe donne point la peine de marcher; elle court & ſaute toujours; & l'on diroit que ſa tête, agitée d'un mouvement perpétuel, n'eſt pétrie que de ſalpêtre. Celle de ſes femmes qu'elle a miſe dans ſa confidence, l'avertit ſouvent d'être plus poſée, & de ſe bien donner de garde de tomber. Eh! qu'eſt-ce que je riſque? répond la Marquiſe en courant comme une folle.

DLVII^e FOLIE.

Les inſtances réitérées de ſa favorite engagent Madame d'Illois à prendre une légere médecine, dont elle avoit abſolument beſoin. Elle croyoit pouvoir paſſer la journée dans ſa chambre ; mais à peine la médecine eſt-elle avalée, qu'on vient la prier de la part de la belle Ducheſſe de *** à une fête magnifique qu'elle donne le ſoir même. La Marquiſe ſe trouve dans un étrange embarras. Comment ſortir avec un maudit breuvage purgatif dans le corps ? Il n'a qu'à faire ſon effet quand elle ſera le plus occupée des plaiſirs de la table ou de ceux de la danſe. Il lui ſemble même déja qu'il commence à opérer. D'un autre côté, peut-elle ſe réſoudre à manquer une partie de plaiſir ? On doit paſſer toute la nuit ; en faut-il davantage pour qu'elle ſe rende chez la Ducheſſe, morte ou vive ?

La Marquiſe, réſolue de ſe trouver à cette fête, envoie chercher

ſon Médecin, jeune Docteur couvert d'eſſences, petit-maître de la ſuite d'Eſculape, dont les habits n'ont rien de lugubre, & qui eſt d'une complaiſance infinie pour ſes malades. — Je me prépare à me bien divertir ce ſoir, lui dit la Marquiſe. Je vais chez la Ducheſſe de *** ; on n'y danſera ſeulement que juſqu'au jour.... Eh bien, Madame ? interrompt en riant le galant Hippocrate, voulez-vous une ordonnance des plaiſirs que vous devez goûter ? — Point de plaiſanteries, mon cher Docteur ; j'ai réellement beſoin de vous. Sçachez que j'ai eu le malheur de prendre médecine : j'ignorois la charmante fête de ce ſoir : il faut que vous m'enſeigniez quelque drogue qui arrête les effets de celle que j'ai avalée ; demain vous me purgerez tant qu'il vous plaira.

Le gracieux Médecin trouve la demande de Madame d'Illois fort juſte : il écrit ſon ordonnance ſur un papier orné de vignettes, débite quelques douceurs, & va s'étendre

nonchalemment dans ſon brillant équipage, qui le conduit rapidement chez une jeune Comteſſe, où il va prononcer une ſçavante diſſertation ſur les vapeurs. Madame d'Illois, certaine d'être conſtipée pendant un jour entier, & d'éprouver le contraire le lendemain, ſe met à ſa toilette, qui ne dure qu'un peu plus de trois heures, & vole chez la Ducheſſe. Jamais on ne l'a vue ſi folle ni ſi gaie. Elle fait l'ornement de la fête, mange de tout ce qu'on ſert de meilleur, & danſe juſqu'à ſix heures du matin. C'eſt avec cette prudence que la Marquiſe ſe conduit dans ſa groſſeſſe.

DLVIII[e] FOLIE.

En dépit d'elle-même, pour ainſi dire, Madame d'Illois jouit d'une ſanté robuſte. Elle cherche à faire de nouvelles connoiſſances, afin d'augmenter ſes amuſemens. La femme à qui elle a confié ſa douleur d'être ſur le point de ſe voir mere, vient lui préſenter une jeune perſonne,

dont la physionomie douce enchantoit dès le premier coup d'œil. — J'ai réfléchi, lui dit-elle, à votre confidence de l'autre jour; je me suis ressouvenue de Mademoiselle, qui s'est long-temps affligée pour un motif bien différent du vôtre. J'ai cru que vous supporteriez davantage votre disgrace quand vous sçauriez qu'on ne l'a pas toujours regardée comme telle. Je serois charmée d'ailleurs que Mademoiselle devînt votre amie; sa célébrité la rend digne de cet honneur. Vous voyez la fameuse d'Orninville, celle.... Madame d'Illois ne la laisse point achever; elle saute au cou de la jeune personne. — Quoi! s'écrie-t-elle, j'ai le bonheur de voir l'héroïne d'une histoire qui a tant fait de bruit! Ce nom me rappelle tout ce que j'ai entendu dire si souvent. J'ai toujours cru votre aventure fabuleuse; mais je suis tirée de mon erreur; il ne me reste plus qu'à remercier mon heureuse étoile, qui me procure la connoissance d'une personne dont la renommée

renommée a publié tant de merveilles.

Mademoiſelle d'Orninville reçoit avec modeſtie les careſſes & les éloges de la Marquiſe : la ſympathie les unit l'une & l'autre, ou plutôt le penchant qu'elles ont au ridicule. Elles deviennent bientôt inſéparables. Madame d'Illois déſire d'entendre de la bouche de ſon amie le récit de ſa bizarre aventure, quoiqu'elle ne la faſſe point changer de ſentiment ſur ce qu'elle regarde comme une cruelle infortune. Mademoiſelle d'Orninville s'empreſſe de la ſatisfaire, & prend la parole avec une grace infinie.



LA FILLE FEMME,

ou *Histoire de Mademoiselle d'Orninville.*

DLIX[e] FOLIE.

Vous sçavez que je descends d'une famille assez distinguée ; vous n'ignorez pas non plus que je jouis d'une fortune considérable. A dix-huit ans je me trouvai maîtresse absolue de mes actions, & de quarante mille livres de rente. Mon tuteur étoit un homme à mener par le nez ; aussi me laissa-t-il agir à ma fantaisie, ne se mêlant que du soin de diriger mon bien, & de me fournir de l'argent. Il me parla deux ou trois fois de me marier, me représenta les grands partis que je manquois par ma faute ; je rejetai si loin sa proposition, je le priai si sérieusement de ne point me contredire, que le

bon homme ne s'ingéra plus de me donner des conseils.

Il faut que je vous rende compte de l'antipathie que j'ai conçue pour le mariage : elle vient des observations que j'eus le temps de faire dans la maison paternelle. Ma mere aimoit le plaisir, les agrémens de la société; elle n'osoit se livrer à ses goûts sans le consentement de son mari, qu'elle avoit la simplicité de craindre. Mon pere lui refusoit souvent la permission qu'elle lui demandoit d'aller au bal une partie de la nuit. Combien de fois l'ai-je vue toute en larmes, contrainte de garder sa chambre! C'est alors que je fis serment de ne jamais enchaîner ma liberté. Qui, moi, me donner pour toujours un maître! Le mariage n'est-il pas le tombeau des plaisirs? On peut secouer le joug, il est vrai; mais vous avez toujours une certaine gêne qui vous retient. Eh! quand il n'y auroit que le désagrément de porter toute sa vie un nom qu'on abhorre, n'en seroit-ce pas assez? Il est si doux de

ne dépendre de perſonne ! Il eſt ſi doux de pouvoir ſe dire : Il ne tient qu'à moi d'épouſer mon amant ; mais j'en peux trouver un autre plus aimable que lui, qui me feroit repentir de ma précipitation. Dans cette agréable incertitude, l'on vole de conquêtes en conquêtes ; chaque homme aimable ſe diſpute la gloire de vous ſubjuguer ; votre vie n'eſt qu'un ſonge délicieux.

Ce qui a dû vous ſurprendre, c'eſt que le mariage m'inſpiroit ſeul une ſecrete horreur, & que j'aurois prodigué tout mon bien pour avoir un enfant. Le bonheur d'être mere m'a toujours paru le comble de la félicité. Quelle joie doit éprouver une femme ſenſible, de voir une innocente créature, à laquelle elle a donné l'être, la careſſer de ſes petits bras, l'appeller des noms les plus tendres, & jouer autour d'elle à mille jeux enfantins ! Voilà ce que je me diſois à chaque inſtant. L'image que je me traçois des plaiſirs d'une mere, n'adouciſſoit nullement

ma haine pour le mariage : il me sembloit que mes vœux pouvoient être satisfaits sans recourir aux liens de l'hyménée. Je résolus donc de ne jamais me marier, mais de me faire faire un enfant.

DLX^e FOLIE.

Vous pensez bien qu'avec de pareilles dispositions je ne devois pas être fort cruelle. Ma sagesse dura plus long-temps que je n'aurois voulu. J'eus beau faire parler mes yeux ; on crut que leur langage ne signifioit que le regret que j'avois d'être fille : c'étoit bien à peu près cela : on prit le change ; on ne me compta fleurettes que pour me posséder en légitimes nœuds : je rebutai tout le monde.

Plusieurs cavaliers se mirent sur les rangs, sans qu'il s'en trouvât un dans la foule plus fin que les autres. Le jeune Comte de Flamini, beau comme on dépeint l'Amour, parut épris de mes charmes. Il me déclara sa passion ; je lui fis l'aveu de la

mienne. Je croyois toucher à mon bonheur : point du-tout ; le jeune Comte, transporté de joie, courut me demander en mariage, & je ne voulus plus le voir.

Le Marquis d'Arimans, jeune homme d'un mérite accompli, se distingua de tous mes prétendans. Il s'insinua doucement dans mon cœur, me fit sa cour avec assiduité, avant de me dire le moindre mot de tendresse. Qu'avoit-il besoin de s'expliquer ? Ses attentions, l'air avec lequel il me regardoit, ne m'apprirent que trop l'impression que je faisois sur lui. Je parvins à l'aimer à la fureur : sa conduite m'annonçoit que j'aurois lieu d'être contente. Un jour que nous nous entretenions familiérement ensemble, que je lui témoignois plus de bonté qu'à l'ordinaire, il se jeta tout-à-coup à mes pieds, me jura une ardeur éternelle. — Eh bien, lui dis-je, puisque vous m'aimez véritablement, il est un moyen d'assurer ma félicité : je sens que c'est vous qui devez être mon vainqueur.—

Ce tendre aveu, s'écria-t-il, m'apprend ce que je dois faire. — Eh ! que vous proposez-vous ? demandai-je en rougissant. — De combler mes vœux & les vôtres, de hâter notre mariage. — Je ne vous aime plus, répliquai-je à ce terrible mot : allez, je vous déteste. — Que signifie ce changement ? s'écria mon amant étonné. Lorsque je vais travailler à notre commun bonheur..... — Eh ! qui vous a dit que vous remplissiez mes intentions ? — Ne m'aimez-vous pas ? — Oui sans doute, je vous aime. — Vous serez donc charmée que l'hymen nous unisse au plutôt ? — Non, Monsieur; j'abhorre le mariage, puisqu'il faut vous parler net. — Eh bien, Madame, tant de contradictions me prouvent que je vous suis indifférent. — Le Marquis disparut à ces mots. S'il s'étoit moins pressé de se retirer, j'allois peut-être lui expliquer l'énigme.

L'on cessa de briguer mon alliance; on ne me regarda plus que comme une beauté insensible, qui, par

froideur, avoit fait vœu de renoncer au mariage.

DLXI^e FOLIE.

Eſt-il donc poſſible que les hommes ſoient ſi bornés ? Je croyois mourir ſans goûter la douceur d'être mere. J'avois atteint vingt-deux ans ; mon bon homme de tuteur, afin de me laiſſer encore plus ma maîtreſſe, venoit de ſe faire enterrer, quand le Ciel m'envoya l'amant qu'il me falloit. C'étoit le Chevalier de Courti. Sans avoir une belle figure, il l'a intéreſſante : ſans être grand, ſa taille eſt paſſable : ſon eſprit n'eſt point brillant, mais il ſe tire d'une converſation. Enfin le Chevalier de Courti eſt un de ces hommes dont on ne dit rien, & dont on ſe contente faute de mieux. Ce nouveau ſoupirant débuta comme tous les autres ; il ne me parla que de ſon amour. Selon ma louable coutume, je l'écoutai ſans fierté. Les choſes alloient à merveille : il me preſſoit de lui déclarer ſi j'étois ſenſible à ſa

tendresse : mes soupirs, & jusqu'à mon silence, lui disoient assez qu'il ne m'étoit point indifférent. Vous l'avouerai-je ? je n'osai lui faire une réponse plus précise ; je craignois que la certitude d'être aimé ne le portât à me parler de mariage, ainsi que ceux qui l'avoient précédé. Vingt fois je fus sur le point de lui faire l'aveu de ma tendresse ; vingt fois la parole expira sur mes lévres, tant je redoutois ce moment, qui me fut toujours si fatal. Je sentois pourtant qu'il faudroit en venir là. Je me décidai enfin à lui dire *Je vous aime :* mais que cette épreuve me faisoit trembler ! A ma grande surprise, le Chevalier entendit ma bouche l'assurer que je payois sa passion d'un égal amour, & ne prononça point le terrible mot de mariage. Il devint seulement plus tendre, plus empressé, & il me parut doué de toutes les qualités qui font tourner la tête aux femmes.

Le petit scélérat avoit pourtant envie de m'épouser ; la conduite

qu'il a tenue par la suite m'a découvert son horrible dessein. Ce qu'il entendit publier de ma froideur, & de la résolution où j'étois de ne me jamais marier, lui fit naître l'envie de tenter une entreprise où avoient échoué tant de preux chevaliers. La gloire n'étoit point le seul motif qui l'animoit : cadet d'une maison assez pauvre, il avoit peu de bien à espérer ; mes richesses auroient raccommodé sa fortune délabrée. Il s'agissoit de vaincre mon antipathie pour le mariage : il ne désespéra point de réussir. Le traître s'y prit d'une maniere fort adroite ; il s'imagina qu'en obtenant mes faveurs il me forceroit de lui accorder ma main. Cette ruse auroit pu être excellente, employée contre quelque autre beauté rétive ; auprès de moi elle n'eut aucun effet, & le pauvre Chevalier se trouva bien loin de son compte.

DLXII^e FOLIE.

Mon fourbe sçut se comporter avec tant de finesse, que je le jugeai seul

digne de me faire jouir du bonheur que je désirois depuis si long-temps. Il ne m'entretenoit que de la félicité de deux cœurs unis par l'amour : son éloquence, ses tendres caresses n'avoient pour but que d'émouvoir ma sensibilité, & de triompher de l'égarement de ma raison & du trouble de mes sens. Je partageois ses transports en affectant de la colere : je résistois afin d'augmenter le prix de son triomphe. Qu'il me tardoit de céder à ses instances ! Combien il me paroissoit aimable ! Quel trésor qu'un amant qui ne propose point le joug du mariage ! Peut-on douter de la sincérité de sa passion ? Son amour peut-il être plus pur, plus désintéressé ?

Mon cher Chevalier me montra une façon de penser si noble, si peu commune, que je cessai de feindre, & me montrai tout-à-coup d'une complaisance extrême. Je mis pourtant de la décence dans ma défaite. Je m'endormis profondément à l'heure où le Chevalier avoit coutume

de me rendre viſite. Nous étions aſſez bien enſemble pour qu'il agît ſans cérémonie. Il entra, profita de l'occaſion : je me réveillai juſtement quand je n'avois plus qu'à me fâcher. Eus-je beaucoup de peine à lui accorder ſa grace ? Depuis cet heureux inſtant il me devint encore plus cher. J'avois peine à diſſimuler la joie que j'éprouvois. Sçachant que le fripon de Chevalier n'étoit pas trop riche, je le contraignis d'accepter pluſieurs préſens. Je remontai ſes équipages, je le mis à même de faire la figure de l'aîné de ſa maiſon. Pouvois-je trop récompenſer un homme qui prévenoit ſi bien mes déſirs, & aſſez fortement épris pour ne me point parler de mariage ? Après avoir ſi mal rencontré autrefois, j'étois certaine de poſſéder enfin la merveille des amans.

DLXIII^e FOLIE.

Mon ſort étoit digne d'envie ſans doute ; mais il manquoit quelque choſe à ma félicité. Jugez de mon

raviſſement quand je m'apperçus que j'étois groſſe. Le Chevalier apprit avec des tranſports inexprimables que je ſerois bientôt mere. Nous nous réjouiſſions chacun pour des motifs oppoſés ; lui, parce qu'il croyoit m'amener à vouloir être ſa femme ; & moi, parce que j'étois enchantée d'avoir un enfant ſans le ſecours de l'hymen. J'attribuois la ſatisfaction que faiſoit éclater le traître au ſeul plaiſir qu'il avoit de me voir heureuſe ; & ce dernier trait redoubla mon eſtime pour lui. Ma généroſité ſuivit auſſi les progrès de mes tendres ſentimens ; j'augmentai le nombre de mes dons ; je n'étois occupée chaque jour qu'à en imaginer de nouveaux. Je ne ſuis plus ſurpriſe que les hommes ſe ruinent pour de certaines femmes : nous commençons à les imiter : peu s'en fallut que je ne prodiguaſſe à mon amant toutes mes richeſſes.

J'étois trop ravie de ma groſſeſſe pour prendre aucune précaution afin de la cacher. La rondeur de mon

ventre me remplissoit de vanité. Toute rondelette, & fiere de mon embonpoint, je me présentois hardiment dans le monde. Mon heureuse fécondité devoit-elle me faire rougir ? Le titre respectable de mere seroit-il quelquefois un crime ? Je n'en étois point redevable aux suites du libertinage ; je n'avois cédé à mon amant qu'afin de goûter la douceur d'être mere, félicité que je me peignois au-dessus de toutes les autres. Parce que j'abhorrois les chaînes de l'hyménée, falloit-il me priver d'un plaisir si légitime ? Falloit-il ne jamais satisfaire au premier vœu de la nature ? Le préjugé, il est vrai, me faisoit paroître coupable : on me regardoit en riant : les prudes reculoient à mon aspect, & médisoient de moi à l'oreille de leurs voisines.

DLXIV^e FOLIE.

Le Chevalier s'attendoit chaque jour que j'allois le presser de hâter notre mariage. Voulant cacher l'envie qu'il avoit de devenir mon

époux, il se préparoit à faire le petit cruel ; il n'auroit paru céder qu'à mes instances redoublées. Il affecta même un peu de froideur, & plusieurs jours se passerent sans qu'il daignât se rendre chez moi. Loin de prendre l'alarme, comme il se l'imaginoit, je ne m'apperçus aucunement qu'il changeoit de conduite : il commençoit à m'être un peu indifférent ; je n'avois plus rien à désirer de lui.

Le pauvre Chevalier, tout surpris de ma tranquillité, crut que j'étois retenue par la honte ; il résolut de faire la premiere démarche, & vint chez moi dans l'intention de me tirer d'embarras. Il me demanda des nouvelles de ma grossesse, afin sans doute de m'enhardir à lui représenter qu'il devoit m'épouser. Je lui parlai de mon état avec une aisance, avec une gaieté à laquelle il ne s'attendoit guere. Voyant que j'éludois toujours l'importante proposition, il prit la parole avec un dépit marqué. — Pensez-vous donc, Mademoi-

ſelle, me dit-il, que j'ignore mes devoirs? Non; je ſçais ce qu'exige la ſituation délicate où vous vous trouvez. Peut-être avez-vous voulu voir comment j'agirois dans de telles circonſtances. Eh bien, ſçachez que je ſuis homme d'honneur : je ſerois au déſeſpoir de vous abandonner. D'ailleurs ce n'eſt point à une perſonne de votre naiſſance qu'on fait de pareils affronts. Remerciez pourtant le Ciel d'avoir ſi bien placé votre choix. Que de jeunes gens, à ma place, ſe feroient un jeu de votre douleur, vous trahiroient indignement, & publieroient par-tout votre foibleſſe & leur infidélité! Je ne refuſe point de m'unir avec vous; je conſens même que vous ſoyiez mon épouſe le plutôt qu'il ſera poſſible. Il n'y a que ce moyen de réparer votre honneur, & la probité m'engage de le ſaiſir.

J'écoutai juſqu'au bout ce ſingulier diſcours, ſans avoir la force de l'interrompre, tant j'étois ſurpriſe de m'être trompée ſi long-temps ſur

le compte du Chevalier. Indignée de le trouver si peu digne des sentimens que je lui avois prêtés, je lui tournai brusquement le dos, & ne lui répondis que par de grands éclats de rire, en me retirant dans un cabinet, dont je fermai la porte après moi. De là j'observai la contenance du pauvre Chevalier : il resta un moment immobile, confondu de la maniere dont je le traitois, lorsqu'il lui paroissoit que je devois être si reconnoissante : revenant ensuite en lui-même, il sortit furieux.

DLXV[e] FOLIE.

Je m'en croyois débarrassée pour toujours ; mais dès le lendemain il m'honora d'une nouvelle visite. Il m'aborda d'un air respectueux, & me pria très-humblement de considérer le tort que j'allois me faire si je dédaignois de lui donner la main. — On ne s'imaginera jamais, ajouta-t-il, que c'est vous qui me refusez : sçachant ce qui s'est passé entre nous, on trouvera plus natu-

rel de penſer que c'eſt moi qui vous refuſe. Je me ſuis peut-être attiré vos procédés d'hier par la maniere peu circonſpecte avec laquelle je vous ai parlé d'un mariage néceſſaire. Ne voyez dans ma conduite que l'ouvrage de l'amour; ſi je ſuis coupable, n'en accuſez que la paſſion que vos attraits m'inſpirent.

Il me débita pluſieurs autres raiſons, dont je n'ai eu garde de charger ma mémoire. Je l'écoutai auſſi froidement que je l'avois reçu. Je lui répondis, ſans m'émouvoir, que je voulois bien continuer d'être ſon amie, qu'il pourroit me venir voir quelquefois; mais que j'étois décidée à ne jamais me ſoumettre au mariage, & que je lui défendois de m'importuner davantage par une propoſition auſſi impertinemte.

DLXVI^e FOLIE.

Cet arrêt glaça les ſens du Chevalier, de plus en plus anéanti: il balbutia quelques mots, commença vingt phraſes qu'il ne put achever,

fit je ne ſçais combien d'extravagances, & finit par ſortir, en paroiſſant au déſeſpoir. Je fus pluſieurs jours ſans entendre parler de lui; l'on m'écrivit enfin ce qu'il étoit devenu, & j'en appris d'étranges nouvelles. Le pauvre Chevalier, me mandoit-on, fait pitié à tout le monde; la tête lui a tourné, il eſt abſolument fou; vos rigueurs actuelles lui ont troublé l'eſprit. Il n'a pu comprendre pourquoi vous rejetez ſon alliance, malgré votre groſſeſſe avancée. Une femme qui ſe laiſſe faire un enfant, doit épouſer, ſelon lui, l'amant auquel elle accorde ſes faveurs, quand il daigne encore vouloir d'elle. Tout lui paroiſſant renverſé dans ma conduite, pourſuivoit-on, ſa cervelle s'eſt renverſée auſſi. Il court les rues à pied, les cheveux en déſordre, l'air penſif, & s'écrie par intervalles: Quelle bizarrerie! qui s'y ſeroit attendu? Comment donc faire pour la contraindre au mariage? Je doute qu'il ſoit un meilleur moyen que celui que

j'ai employé. — Puis tout-à-coup il entre en fureur, frappe l'air à grands coups de poing, qui est fort innocent de son infortune. On diroit ensuite qu'il veuille prendre la lune avec les dents; & c'est en quoi il montre quelque raison. N'a-t-il pas un juste sujet d'en vouloir à cet astre, puisqu'on prétend que la lune agit sur la tête de la plupart des femmes?

Voilà ce qu'on me marquoit. Que le détail de tant de folies contînt la vérité, ou que ce ne fût qu'une fiction, il ne laissa pas de m'amuser. Je ne sçais si c'est à force d'en rire, ou si l'heure de mes couches étoit venue; tout ce que je puis vous dire, c'est que les douleurs vinrent m'assaillir au milieu de la gaieté que m'inspiroient les travers de mon imbécille amant. Je supportai avec courage les souffrances inouies qu'il en coûte pour être mere: je mis au monde un gros garçon, & j'oubliai tous les maux que je venois d'éprouver.

DLXVII^e FOLIE.

Je commençois à me rétablir de la maladie que j'avois bien voulu avoir, j'étois au douzieme jour de mes couches, lorſque je vis paroître le Chevalier auprès de mon lit. Je crus démêler dans ſes yeux quelque choſe d'égaré. Je ne fus point maîtreſſe d'être ſaiſie de frayeur à ſon aſpect. Je diſſimulai ma poltronnerie, je fis la réſolue. Que me voulez-vous? lui criai-je d'un ton ferme. — Vaincre votre obſtination, ou mourir, me répondit-il en tremblant. Si l'amour ne vous porte pas à me donner la main, que ce ſoit donc par amitié pour mon fils & le vôtre. Devez-vous balancer à lui aſſurer un nom, un titre? Voulez-vous que cette innocente créature ignore quel étoit ſon pere? Pouvez-vous lui ravir un avantage dont jouit le dernier des hommes? — Je l'avouerai, il fallut toute ma haine contre le mariage, pour m'empêcher de me rendre à ces dernieres raiſons. Encore un peu

émue, je répliquai au Chevalier que les sornettes qu'il me débitoit ne me faisoient aucune impression ; que j'étois charmée que mon fils se distinguât de la foule, & qu'il étoit trop commun d'avoir un pere.

Je ne sçais si l'opiniâtre Chevalier s'apperçut de mon trouble, ou si ma réponse lui parut trop inconséquente pour devoir lui suffire ; il insista sur ses prétentions, & fit de nouveau retentir à mon oreille le maudit mot de mariage. Alors j'entrai dans une colere épouvantable. Je lui ordonnai de ne plus se montrer devant moi ; & tout de suite je sonnai tous mes gens, les menaçai de les chasser s'ils le laissoient entrer davantage. J'ai voulu avoir un enfant, continuai-je en m'adressant au Chevalier ; vous avez eu l'esprit de combler mes vœux ; je suis mere d'un gros garçon ; je n'ai plus besoin de vous.

DLXVIII[e] FOLIE.

Ces paroles acheverent de conf-

terner le galant de cour. Il me voyoit décidée à ne jamais l'épouser. Adieu la brillante fortune qu'il s'étoit promise ; ses magnifiques projets s'en alloient en fumée. Dans cet instant douloureux où ses plus cheres espérances s'évanouissoient sans retour, la voix de la nature se fit sans doute entendre : n'ayant plus d'ambition, il s'avisa d'être bon pere. Emporté par un mouvement dont il n'étoit point le maître, il se jeta avec précipitation à genoux contre mon lit. — Puisque vous me bannissez pour toujours de votre présence, s'écria-t-il en fondant en larmes, ne me privez pas de mon fils : il me consolera de votre cruauté sans exemple ; il me tiendra lieu de sa mere, que je ne cesserai jamais d'aimer, toute barbare qu'elle soit à mon égard.

Je trouvai que le Chevalier auroit joué à merveille dans le tragique. En prononçant son discours il se battoit les flancs, tiroit d'énormes soupirs du plus profond de sa poitrine, & ressembloit assez aux graves per-

ſonnages qu'on voit au théâtre. Avoit-il plus de ſens commun que quelques-uns des héros qu'il imitoit? J'éprouvai la même ſenſation que l'on reſſent quelquefois à certaines tragédies ; j'eus envie d'éclater de rire : la ſimplicité du Chevalier me paroiſſoit tout-à-fait divertiſſante.

— Je ne conçois rien à votre extravagance, lui répondis-je en me contenant de mon mieux. Vous me prodiguez des épithetes de barbare, de cruelle : en bonne foi, quel ſujet ai-je donc donné à vos plaintes? Peut-on en agir avec vous plus honnêtement que j'ai fait? Sans reproche, je vous ai comblé de préſens. Tous ceux qui courtiſent les belles ſeroient fort heureux ſi leurs peines & leurs ſoins étoient auſſi libéralement récompenſés. En vérité, je crois que vous êtes fou, mon cher Chevalier. Vous réclamez l'enfant que je viens de mettre au monde, comme s'il vous appartenoit. Vous en êtes le pere, à la bonne heure ; mais ne vous l'ai-je pas bien payé? Allez,

Allez, il me coûte assez cher pour qu'il soit entiérement à moi.

C'est à peu près la réponse que je fis au lamentable discours du pauvre Chevalier. Les gens qui étoient dans ma chambre approuverent mes raisons; lui seul eut l'impolitesse de n'être guere satisfait. Ses doléances & ses répliques éternelles m'ennuyerent à la mort; pour m'en débarrasser, je fus presque contrainte de le faire mettre à la porte.

CONCLUSION

de la Fille Femme, ou *de l'Histoire de Mademoiselle d'Orninville.*

DLXIX^e FOLIE.

VOUS douteriez-vous du bizarre expédient auquel recourut cet étonnant Chevalier ? Il s'avisa de m'intenter un procès, disant que les loix devoient m'obliger de l'épouser, puisque j'avois un enfant de sa

façon, & qu'il étoit éperdu d'amour. Qu'arriva-t-il de cette extravagance ? Il fut honni de tout le monde ; au lieu que je jouissois de l'estime générale, & que j'allois partout tête levée.

Les incidens inventés par la chicane firent durer plusieurs années ce fameux procès. De mémoire de Normand on n'en a jamais vu d'aussi ridicule. Les Avocats étoient fort embarrassés, & feuilletoient en vain & Cujas & Bartole. Il y avoit tout à parier que je gagnerois ma cause : elle étoit sur le point d'être jugée, quand on apprit que le Chevalier, qui étoit depuis quelque temps à l'armée, venoit d'avoir la tête emportée par un boulet de canon. Cet événement imprévu me délivra du plus opiniâtre épouseur que j'aie rencontré de ma vie. Depuis cette aventure on a cessé de prétendre à ma main : je vis heureuse & tranquille. On me dit souvent qu'on me trouve aimable ; mais jamais on ne me parle de mariage, & j'en rends graces au Ciel.

Je fais élever mon fils auprès de moi ; je ne rougis point de passer pour sa mere. Je le mene par-tout où je vais ; on le chérit, on le caresse : c'est le plus bel enfant du monde : il a un esprit, un caquet étonnant, & m'amuse chaque jour par ses espiégleries. Je suis au désespoir qu'il ne m'ait point accompagnée aujourd'hui ; mais la premiere fois que j'aurai l'honneur de vous rendre visite, je vous le présenterai ; vous verrez un petit bon homme tout résolu.

SUITE DE L'HISTOIRE
de la Marquise d'Illois.

DLXXe FOLIE.

LA Marquise assure de nouveau Mademoiselle d'Orninville de toute son amitié, la remercie de sa complaisance, & lui fait promettre de venir la voir souvent.

Ce n'eſt pas ſeulement une amie qu'il faut à une femme ; elle déſire encore un ami, & même quelque choſe de plus. Le lecteur ſe ſouviendra, s'il lui plaît, que Madame d'Illois avoit cru rencontrer tout ce qu'elle ſouhaitoit dans un certain petit-maître ; mais qu'elle avoit connu qu'on ne doit jamais juger ſur l'apparence. L'affront qu'elle reçut ne ſe pardonne guere ; auſſi l'a-t-elle toujours ſur le cœur, & ne cherche-t-elle qu'une occaſion pour ſe défaire honnêtement d'un homme dont la mine eſt ſi trompeuſe. Madame d'Illois n'a point la patience d'attendre le départ du petit-maître pour lui choiſir un ſucceſſeur. Elle fait attention aux brillantes qualités du Vicomte de l'Encluſe, & s'étonne d'y avoir été ſi long-temps inſenſible. L'amant d'ancienne date s'apperçoit que ſon mérite ne fait plus la même impreſſion ; il ſourit des cauſes de ſa diſgrace, & va chercher à tromper-la bonne foi de quelque autre femme. Nous le verrons pourtant

revenir auprès de Madame d'Illois, & en être fort bien traité : ſans doute que le beau ſexe n'a pas toujours à s'en plaindre.

Il paroît par le choix que la Marquiſe fait du Vicomte de l'Encluſe, qu'elle ne veut plus courir les riſques d'être cruellement mortifiée. C'eſt un gros garçon, qui n'a rien d'efféminé ; la fleur de la jeuneſſe & la ſanté brillent ſur ſon teint ; ſes joues rebondies ſont colorées d'un rouge vermeil ; il a l'éclat & la fraîcheur des roſes ; ſon œil eſt vif, étincelant ; ſes dents ſont blanches, parfaitement bien rangées. Il eſt grand, fait à peindre, quoiqu'un peu chargé d'embonpoint. Qu'il eſt différent de la plupart de nos jolis Seigneurs, maigres, exténués, qu'on prendroit pour des femmes, s'ils étoient moins évaporés ! Le Vicomte agit ſans façon : c'eſt un gros réjoui, familier avec tout le monde, qui rit toujours d'un appétit charmant. Son caractere n'eſt pas tout-à-fait ſi aimable que ſa perſonne. Il eſt ma-

lin, se plaît à médire de ses meilleurs amis. C'est sur-tout contre les femmes qu'il décoche plus volontiers les traits de sa satyre. Les fréquentes bonnes fortunes que lui a procurées son air robuste, lui font juger que le beau sexe est généralement facile : de là vient le mépris qu'il affiche ; de là ses railleries sanglantes contre les coquettes, les prudes, & contre les Dames en général.

Voilà quel est l'homme dont s'engoue la Marquise. Elle commence par rire des anecdotes scandaleuses qu'il débite, & finit par soupirer en sa faveur. Elle regarde comme un pur badinage les discours qu'il tient sérieusement, & se flatte qu'il la respectera. Le Vicomte est trop accoutumé aux avances des femmes, pour tarder à s'appercevoir des intentions de la Marquise ; il daigne ne pas faire le petit cruel. Il attaque une place à demi vaincue, qui se rend après une légere résistance : Madame d'Illois & son nouvel amant

ſont bientôt enſemble du dernier mieux.

DLXXI^e FOLIE.

Le Vicomte fait l'effort pénible d'être diſcret pendant trois grands jours. Ne pouvant porter plus loin ſon extrême retenue, il donne carriere à ſon humeur médiſante. Ses amis intimes ſont d'abord inſtruits de ſon commerce avec Madame d'Illois : mais avant de leur rien découvrir, il tranquilliſe ſa conſcience en leur faiſant jurer qu'ils garderont le ſecret. Vous êtes le ſeul, dit-il à chacun d'eux, à qui je raconte les foibleſſes de cette femme. Ses amis épuiſés, il fait ſes confidences dans toutes les maiſons où il ſe trouve. C'eſt ſur-tout à table, après que vingt bouteilles de champagne ont été décoiffées, que le Vicomte eſt le plus indiſcret. — Buvons à la ſanté de la petite d'Illois, s'écrie-t-il en riant de tout ſon cœur. Elle eſt folle de ma perſonne. Je l'ai depuis quelques jours, & je puis dire comme Céſar:

J'ai vu, j'ai vaincu. Je n'ai point l'honneur de connoître Monſieur ſon époux; mais je lui fais mon compliment: il peut ſe vanter d'avoir la femme la plus douce de Paris.

Non content d'être auſſi peu réſervé dans ſes diſcours, le Vicomte fait entrer le portrait de Madame d'Illois dans ſon ample collection de tableaux. Je dois apprendre à ceux qui pourroient l'ignorer, que le Vicomte de l'Encluſe a un cabinet enrichi des plus belles peintures; ce ſont les portraits de toutes ſes conquêtes rendues au naturel. Chaque tableau eſt placé à ſon rang, ſelon la date des temps; & pour que tout ſoit mieux dans l'ordre, on lit dans un cartouche l'année, le mois, & juſqu'au jour où le galant Vicomte a eu ſujet d'élever ce trophée. C'eſt dans ce cabinet qu'il introduit ceux dont il reçoit la viſite: il fait obſerver la beauté des Dames qu'on y voit repréſentées, & raconte leur hiſtoire avec un plaiſir malin. Quel dommage que ce fameux cabinet ne ſubſiſte plus!

CONTINUATION

de l'Hiſtoire du Marquis d'Illois.

DLXXII^e FOLIE.

LES indiſcrétions du Vicomte ſont trop de bruit pour que M. d'Illois puiſſe les ignorer. Il apprend qu'on ſe loue hautement de la complaiſance de ſa femme. Le récit qu'on vient lui faire des fredaines de la Marquiſe, ſans ſe douter qu'il doive y prendre quelque part, puiſque peu de perſonnes ſçavent qu'elle eſt ſa femme, ne lui cauſe aucune émotion. Il rit le premier de tout ce qu'il entend dire ſur le compte de ſa tendre moitié; il ſe comporte de maniere qu'on ne s'imagineroit jamais qu'il ſoit intéreſſé dans l'aventure. Ce n'eſt point par politique que M. d'Illois agit de la ſorte; il ſuit l'uſage reçu dans un certain monde.

Le haſard lui fait connoître le

Vicomte de l'Enclufe : il fe lie d'amitié avec lui, quoiqu'il ait fujet de lui en vouloir. C'eſt à un grand ſouper donné par un de fes amis, qu'il s'attache à ce redoutable deſtructeur de la vertu conjugale. Le Vicomte & le reſte des convives étoient perſuadés qu'il eſt garçon : dans cette idée que leur inſpire le ſilence que garde le Marquis au ſujet de ſa femme, leur malignité s'exerce librement aux dépens des pauvres maris, qu'une égale fatalité menace tour-à-tour, & qui finiſſent par avoir le même ſort. M. d'Illois parle comme les autres, & tâche même de ſe diſtinguer. A la fin du repas le Vicomte de l'Encluſe prie toute la compagnie de venir ſouper chez lui le lendemain. L'on ne manque pas de ſe rendre à l'invitation, & les plaiſirs & les malins propos ſurpaſſent ceux de la veille.

Auſſi pétillant que le champagne qu'il vient de boire, le Vicomte ſe met à réciter ſes exploits amoureux, ſoutient qu'il n'y a point de

veſtales, & qu'on eſt bien malheureux de ne pouvoir rencontrer une ſeule beauté rétive. — Afin de vous convaincre, pourſuit-il, que les Lucreces ſont très-rares, je vais vous montrer les portraits de toutes les femmes dont j'ai éprouvé la douceur. Vous jugerez, en voyant le nombre de tableaux que poſſede un particulier tel que moi, combien un grand Prince pourroit en raſſembler, & de l'immenſe collection qu'on feroit en réuniſſant toutes les peintures en ce genre qui peuvent être dans l'univers. A ces mots il ouvre le cabinet, qu'il a eu ſoin de faire bien éclairer, & l'on s'y précipite en foule. Le premier objet qui frappe les yeux du Marquis, c'eſt le portrait de la Marquiſe d'Illois.

Le Vicomte, ſaiſi de joie au milieu des trophées qu'éleve ſon amour propre, autant que le déſir de perpétuer les foibleſſes de ſes conquêtes, fait un précis hiſtorique en montrant chaque peinture. — A la tête de ma collection vous voyez,

dit-il, la vieille Amarille. Elle fut ſans doute curieuſe d'éprouver les talens d'un jeune homme ; & moi je voulus ſçavoir comment à ſon âge l'on pratique l'amour. A côté de cette duegne, vous découvrez l'innocente Floriſe, qui ne m'accorda ſes faveurs que la veille de ſon mariage, afin qu'elle n'eût point la honte de porter à ſon mari ce qu'elle s'imaginoit qu'une fille laide réſervoit ſeule pour l'hymen. Ce joli minois repréſente la Comteſſe de Mornon, qui croit pouvoir prodiguer ſans ſcrupule ſes faveurs à un amant, pourvu qu'elle aime toujours ſon époux. Ici eſt la dévote Haſpie, qui prie le Ciel en public de lui pardonner les péchés qu'elle commet en particulier. Cette femme qui paroît ſi fiere, c'eſt la grande Ducheſſe Chloé. Elle me céda avec une dignité pétrifiante ; au bout de trois jours je la ſurpris dans les bras d'un de ſes laquais. Plus loin vous découvrez la ſémillante Princeſſe de Brontin, qui me rendit heureux tout en

riant, & ne cessa de rire que lorsque je me fus éloigné. Le lendemain elle ne se ressouvenoit plus de sa foiblesse, & me dit que ses faux pas n'étoient qu'un badinage sans conséquence.

DLXXIII[e] FOLIE.

Après avoir parcouru un grand nombre de tableaux, le Vicomte de l'Encluse arrive enfin à celui qui réprésente Madame d'Illois — Connoissez-vous cette jeune beauté ? demande-t-il au Marquis. — Je crois que j'en ai quelque idée, répond celui-ci un peu embarrassé. — Mais à propos, continue le Vicomte, elle porte votre nom ; par quel hasard ? — Oh ! elle m'est un peu parente. — A la bonne heure, reprend le Vicomte ; je ne risque rien d'achever mon histoire. Ces yeux éveillés, poursuit-il, cette mine friponne annoncent la pétulance de son caractere, & la désignent assez. C'est la Marquise d'Illois, femme si vive, qu'elle n'a pas la patience

d'attendre qu'un amant lui faſſe la cour : elle le prévient, & lui épargne la peine d'exprimer ſon tendre martyre. Je l'humaniſai dès le premier jour que je lui contai fleurettes. Elle eſt, parbleu ! charmante, & n'eſt jamais ſi jolie que dans l'inſtant qu'elle ſe livre à ſon humeur folle. Mais je veux que vous examiniez de près ce portrait, afin que vous me félicitiez de ma bonne fortune. — En parlant de la ſorte, le Vicomte détache le tableau, & le remet entre les mains du Marquis.

Dans le temps que M. d'Illois feint d'être le plus attentif à obſerver la peinture qu'il tient, un de ſes parens, jeune homme nouvellement ſorti du college, & qui connoiſſoit à peine le Vicomte de l'Encluſe, entre précipitamment dans le cabinet, & s'écrie : — Ah ! mon cher couſin, voilà le portrait de Madame la Marquiſe votre épouſe : que ſes traits ſont bien exprimés ! — A cette découverte inattendue, le Vicomte jette un grand cri, & ſent la ſottiſe

qu'il a faite, & paroît couvert de confusion, malgré son effronterie ordinaire: les spectateurs se regardent d'un air déconcerté, sans pouvoir ouvrir la bouche. Se voyant démasqué, M. d'Illois ne perd point la tête: loin de rougir, ni de témoigner le moindre embarras, il se met à éclater de rire; & ceux qui sont avec lui suivent son exemple. — Par ma foi, dit le Marquis en riant encore de toutes ses forces, voilà un coup de théâtre des plus surprenans. Je voulois garder l'*incognito*, afin de m'amuser davantage des propos du charmant Vicomte: lorsque je m'y attendois le moins, un maudit importun tombe des nues, me trahit, me décele; je suis confondu, pétrifié. Eh bien oui, Messieurs, je suis l'époux de la complaisante Madame d'Illois: mais sa conduite m'inquiete peu: il est juste que nous nous amusions chacun de notre côté. Je ne veux pas moins être l'ami du Vicomte. Si quelque jour il a l'imprudence de se marier, j'espere que je

me dédommagerai des torts qu'il aura pu me faire. — On trouva que le Marquis prenoit fort bien la chofe, & les ris recommencerent.

— Qui diable t'amene ici, parent de mauvais augure ? demande enfuite M. d'Illois au jeune homme qui vient de le découvrir. — Sans l'aventure la plus étrange, je ne ferois point venu vous chercher jufques dans cette maifon, répond le Chevalier d'Iricourt (c'eft le nom du jeune parent du Marquis). J'ai apperçu votre carroffe à la porte, & je fuis vîte accouru, dans le deffein de vous faire part de ce qui vient de m'arriver. Je fuis à peine remis de mon trouble. Ecoutez-moi, vous conviendrez que ma frayeur eft excufable..... Le lecteur eft prié de permettre que je renvoie à un autre endroit l'aventure nocturne que va raconter le jeune d'Iricourt.

Il fe prefente ici quelques réflexions fur la maniere dont le Marquis fupporte les preuves qu'on lui donne des infidélités de fa femme.

J'ai déja dit que chaque état adopte des uſages différens. Ce qui eſt ridicule parmi le peuple, eſt ſouvent toute autre choſe chez les gens d'une condition relevée. Je dirai bien plus; on remarque à peu près la même diverſité d'uſages, d'opinions dans chaque ordre de citoyens, que l'on obſerve de religions, de coutumes oppoſées aux nôtres, au milieu des ſauvages de l'Amérique. Un ſimple bourgeois qui feroit à la place de M. le Marquis d'Illois, ſe croiroit déshonoré, & ſe verroit contraint de faire renfermer ſa femme. Un mari grand Seigneur a bien plus de ſageſſe; ou il ne fait nulle attention à la mauvaiſe conduite de ſa chere moitié, ou il n'en fait que rire. S'il agit autrement, il ſe couvre de ridicule, tout le monde le blâme.



CONTINUATION

de l'Hiſtoire de la Marquiſe d'Illois.

DLXXIV^e^ FOLIE.

MADAME la Marquiſe d'Illois a occaſion d'apprendre combien les gens du commun ſont délicats ſur l'article de la foi conjugale, & remercie le Ciel de l'avoir fait naître dans un rang élevé. Une nuit qu'elle venoit de ſouper chez Mademoiſelle d'Orninville, & ſe retiroit fort tard, à ſon ordinaire ; comme ſon carroſſe tournoit dans une petite rue, elle entend une grande rumeur & des cris perçans. Elle voit tout le monde aux fenêtres, & pluſieurs perſonnes dans la rue, les uns en chemiſe, les autres dans le déshabillé le plus groteſque : la ſcène étoit éclairée par quelques bouts de chandelle dont s'étoient munis les curieux. Mais ce qui attire le plus l'attention de la

Marquiſe, c'eſt un homme monté au haut d'une échelle, qui paroiſſoit avoir briſé une fenêtre, & crioit de toutes ſes forces : — Oui, mes chers voiſins, ma coquine de femme n'eſt point à la maiſon, elle eſt allée coucher avec un de ſes galans.

Curieuſe de ſçavoir en détail la cauſe de ce vacarme, Madame d'Illois fait arrêter ſon carroſſe. Elle interroge en vain ceux qui ſe trouvent auprès d'elle ; ils ne peuvent lui donner l'éclairciſſement qu'elle déſire. Sa curioſité redouble par les difficultés de la ſatisfaire. En jetant les yeux à droite & à gauche afin de chercher quelqu'un qui lui paroiſſe mieux inſtruit, elle démêle dans la foule un marchand qu'elle a vu porter ſouvent chez elle diverſes denrées : joyeuſe de cette rencontre, elle le fait appeller par un de ſes gens. Le marchand s'approche avec reſpect. — De grace, mon ami, lui dit-elle, apprenez-moi ce que ſignifie la ſcène dont je ſuis témoin. — Oh! Madame la Marquiſe, répond le mar-

chand en faisant plusieurs courbettes, l'histoire est un peu trop longue pour vous la raconter à l'heure qu'il est. Si Madame veut le permettre, j'aurai l'honneur d'aller demain lui faire la narration qu'elle me demande. Quoique Madame d'Illois soit fort impatiente de son naturel, & qu'elle trouve qu'il y a encore bien du temps jusqu'au lendemain, elle accorde au marchand le délai qu'il propose, & s'éloigne en lui recommandant d'être chez elle de bonne heure : elle laisse l'homme grimpé au haut de l'échelle continuer ses cris & ses clameurs.

HISTOIRE

du Mari jaloux.

DLXXV^e. FOLIE.

LE marchand n'est point trop exact à tenir sa parole ; il ne se rend qu'assez tard dans l'après-dinée chez Madame d'Illois, qui se hâte de le faire

entrer dans ſon appartement ſitôt qu'on le lui annonce. — Pardonnez-moi, Madame la Marquiſe, lui dit-il, ſi j'ai un peu trop tardé à vous obéir. Ce n'eſt pas manque d'empreſſement à exécuter vos ordres : je ſerois venu bien plutôt, ſi je n'avois voulu attendre le dénouement de l'hiſtoire que vous m'avez chargé de vous raconter. Au reſte, Madame, vous ne pouviez mieux vous adreſſer qu'à moi : outre que je ſuis voiſin du héros de l'aventure, j'ai toujours aimé à ſçavoir ce qui ſe paſſe chez les autres. A force d'aller, de venir, de faire des queſtions, j'ai l'art de pénétrer dans les actions les plus ſecretes d'autrui. — La Marquiſe, contente de ce début, s'étend nonchalamment dans ſa chaiſe longue, fait approcher un fauteuil ſur lequel elle oblige le marchand de s'aſſeoir, qui commence en ces termes l'hiſtoire de ſon voiſin, après s'être recueilli un moment :

L'homme que vous avez vu, Madame, au haut d'une échelle la nuit

paſſée, & qui ſe plaignoit ſi publiquement des infidélités de ſa femme, eſt un ſimple bourgeois, nommé Deſperces. Il eſt marié à une jolie brune, dont l'œil vif & ardent, le nez retrouſſé, les manieres étourdies font augurer que la froideur n'eſt point dans ſon caractere. S'il eſt vrai que le mariage change par la ſuite ſes douceurs en amertume, c'eſt ſur-tout aux yeux de Deſperces & de ſa femme qu'il doit paroître un cruel ſupplice. Jamais on ne réunit enſemble deux perſonnes d'humeurs plus oppoſées : l'Hymen, qui fit cette belle alliance, acheve de nous montrer qu'il eſt auſſi aveugle que l'Amour. M. Deſperces eſt un vilain avare, qui ſe chagrine en dépenſant une obole ; Madame Deſperces jetteroit volontiers ſon bien par la fenêtre. L'un ſe tient renfermé comme un hibou, gronde toujours, ne veut voir perſonne ; l'autre pétille quand elle eſt forcée de garder la maiſon, chante, rit du matin au ſoir, n'aime que les plaiſirs, la ſociété. Vous

jugez bien que le ménage ne devoit pas être souvent d'accord. Les disputes y étoient fréquentes : le mari vouloit avoir seul raison, & se servoit du droit du plus fort pour faire avouer à la pauvre femme que la justice étoit de son côté.

Je n'ai pas encore parcouru toutes les mauvaises qualités du sieur Desperces. Notre bourgeois est d'une jalousie affreuse. Sûrement qu'il ne dormoit que d'un œil, afin de tenir l'autre ouvert sur l'objet de ses inquiétudes. La moindre chose lui donnoit de l'ombrage, lui faisoit penser qu'on étoit d'intelligence pour le déshonorer. Si quelqu'un regardoit par hasard sa chere épouse, ou si elle levoit par distraction les yeux sur un homme, aussi-tôt il se mettoit martel en tête. Toujours espionnant, toujours rempli d'alarmes, sa vie n'a dû être, depuis l'instant de son mariage, qu'un tourment continuel. Eh! quels chagrins n'a pas dû ressentir la malheureuse obligée d'essuyer ses humeurs sombres, ses bi-

zarres soupçons ? Ce qu'il y a de tout-à-fait singulier, c'est qu'en veillant à la conduite de sa femme, Desperces étoit persuadé qu'elle trouvoit moyen de le tromper. Je crois qu'il a raison d'être convaincu qu'il éprouve un sort pareil à celui de la plupart des maris ; mais ce sont ses mauvais procédés qui lui font partager une disgrace trop commune.

DLXXVII^e FOLIE.

M. Desperces ne vit point de ses rentes ; un commerce peu considérable le fait subsister tout doucement. Combien de fois a-t-il maudit son négoce, qui l'oblige à faire de fréquens voyages, très-courts à la vérité ; mais il falloit quitter sa femme. Que cette séparation devoit coûter à un jaloux tel que lui ! & quelle étoit la force de son avarice ! Dans ses différentes tournées, sa chere moitié étoit toujours présente à son esprit. — Je suis certain, disoit-il à ses amis, que mon indigne compagne se console de mon absence ;

ſence : elle eſt crop coquette pour ne pas ſe plaire à être courtiſée par les galans. — C'eſt ainſi que l'extravagant Deſperces cherchoit à ſe déshonorer lui-même. Il entroit dans une furieuſe colere lorſqu'on s'aviſoit de le contredire. On l'a vu un jour vouloir parier cent louis que ſa femme ne s'étoit jamais piquée d'être cruelle.

Pendant les petits voyages de ſon mari, Madame Deſperces alloit manger chez ſes parens. Son bon homme de pere faiſoit ſon poſſible pour lui procurer de l'amuſement ; il la menoit aux ſpectacles, aux bals, à la promenade ; de ſorte qu'elle n'étoit jamais ſi contente qu'alors. Ce pere ſi complaiſant eſt veuf depuis quelques années : ſon âge lui permet encore de ſe divertir : il eſt ennemi de la mélancolie, & n'engendra jamais de chagrin. Convaincu de la vérité du proverbe qui dit que *plus on eſt de fous, plus on rit.* Il fit entrer dans les parties de plaiſir qu'il formoit avec ſa fille, un jeune

homme dont l'humeur joviale lui plaisoit infiniment. Madame Desperces fut enchantée de l'aimable cavalier ; & tout en lutinant, tout en lui faisant mille niches, elle le lorgnoit quelquefois d'une maniere fort tendre. De son côté le jeune homme n'étoit pas moins satisfait de la fille de son ami. Enfin nos jeunes gens devinrent amoureux l'un de l'autre, trouverent occasion de se découvrir leurs sentimens mutuels, & furent bientôt d'intelligence. Cependant Madame Desperces se contentoit de rire, de badiner. Si le jaloux s'étoit tenu tranquille, il en auroit eté quitte pour la peur.

Comme les amans croient toujours avoir mille choses à se dire ; quand ceux-ci ne pouvoient s'entretenir, ils s'écrivoient des lettres fort passionnées, que le bon homme de pere portoit lui-même, sans se douter du contenu des galantes missives.

DLXXVII^e FOLIE.

Par malheur que les voyages du

jaloux n'étoient pas de longue durée; ſon retour diſſipoit tous les plaiſirs des deux amans. Il leur reſtoit encore la conſolation de s'écrire : la fortune ſe laſſa de les laiſſer jouir de cette foible douceur; ſon inconſtance ordinaire vint troubler leur innocent commerce. Madame Deſperces fut aſſez étourdie pour laiſſer tomber de ſa poche une des lettres du jeune homme. Les yeux de lynx du jaloux, qui obſervoient ſes moindres actions, apperçurent bien vîte le papier : il le ramaſſa ſubtilement, & n'eut rien de plus preſſé que de le lire. La miſſive ne contenoit que de ſimples galanteries, que de ces fadeurs ordinaires qu'il ſemble qu'on ſe ſoit donné le mot de débiter à toutes les femmes. Mais notre époux viſionnaire crut avoir des preuves certaines de la mauvaiſe conduite de ſa moitié. Dans les tranſports de ſa rage, il fut tenté d'étrangler la perfide. La réflexion modéra ſon emportement; il craignit que la Juſtice ne fût aſſez difficile pour ne point

approuver ſa vengeance. Il réſolut de diſſimuler, & de ſi bien eſpionner ſa compagne, qu'il eût le bonheur de la ſurprendre en flagrant délit.

Un autre auroit caché ſon prétendu déshonneur : M. Deſperces trouvoit du plaiſir à le publier. Il courut chez le meilleur de ſes amis, lui raconta la découverte qu'il venoit de faire, étala l'écrit fatal, & ſe plut encore à groſſir le mal de toutes les viſions qui lui paſſoient par la tête. L'ami lui remontra ſagement qu'il avoit tort de ſe déſeſpérer, & qu'il étoit peut-être plus heureux qu'il ne penſoit. — Eh bien ! s'écria le jaloux, je me réſigne à la patience. Vous m'avouerez pourtant qu'après avoir ſurpris une pareille lettre, j'ai de fortes raiſons pour me défier d'elle. Je ſerois donc blâmable ſi je lui donnois trop de liberté quand je ſuis contraint de la laiſſer ſeule. Rendez-moi l'office d'un bon ami ; tenez-vous toujours auprès d'elle dans le temps de mes maudits voyages, &

veillez ſoigneuſement à ſes actions.— Après quelques façons, l'ami conſentit à ſe charger de la garde de Madame Deſperces : le jaloux, au comble de ſes vœux, béniſſant le Ciel de lui avoir inſpiré un tel deſſein, notifia ſes intentions à ſa moitié, & voyagea plus en repos.

Admirez, Madame, la fatalité qui pourſuit les pauvres maris, & convenez qu'ils ne peuvent ſouvent éviter leur deſtin. Celui en qui M. Deſperces mettoit ſa confiance, aimoit ſecrétement ſa jolie compagne. La liberté de la voir à toute heure, d'être témoin chaque jour de ſon enjouement, de ſes folies, augmenta l'amour qu'il nourriſſoit au fond de ſon cœur, lui fit naître l'envie de rendre réelles les craintes du jaloux. — En ſera-t-il plus malheureux ? ſe diſoit-il tout bas. Non. Il croit depuis long-temps que ſon infortune eſt complete ; je n'ajouterai donc rien aux peines qu'il éprouve. — Ce nouveau prétendant aux faveurs de Madame Deſperces ne voulut point

faire connoître ses sentimens qu'il ne fût certain du succès. Il tâcha de gagner l'estime de sa maîtresse. Loin d'être un surveillant à charge, ce n'étoit qu'un ami officieux, prompt à saisir les occasions de se rendre agréable. Il sçut s'insinuer avec tant d'art, il eut des attentions si obligeantes, qu'il parvint à mériter la confiance de la belle. La premiere preuve qu'elle lui en donna, fut de lui apprendre étourdiment le cas qu'elle faisoit du jeune homme présenté par son pere, & de le prier de lui procurer les moyens de le voir quelquefois. Un tel aveu n'étoit pas trop flatteur ; peu s'en fallut qu'il n'obligeât l'ami à changer de conduite. Il se consulta sur ce qu'il venoit d'entendre, & prit un parti qui fait honneur à son esprit. Voyant que la Dame en tenoit pour un autre, il résolut au moins de partager un bien qu'il ne pouvoit avoir en entier : il l'assura qu'il s'intéresseroit à ses amours, si elle daignoit payer sa complaisance par quelques bontés.

Il y a toute apparence que la belle accepta la proposition ; ce qui s'est passé entre eux est demeuré secret, & ne peut que se deviner. Madame Desperces étoit lasse d'être en butte à de faux soupçons : & puis il est si doux de tout faire pour l'objet qu'on aime, & de se venger des mauvais traitemens d'un mari !

DLXXVIII[e] FOLIE.

Les yeux de l'argus qui devoit veiller à la conduite de Madame Desperces se fermerent tout-à-coup ; on le vit exécuter avec soumission les ordres de celle qui devoit recevoir ses loix. Afin qu'elle eût plus de liberté sans que le jaloux en conçût d'alarmes, il lui fit lier connoissance avec sa fille, jeune personne d'une effronterie singuliere, vrai dragon de méchanceté, regardant les hommes comme des esclaves soumis à l'empire du beau sexe, intrigante, fine mouche, toujours prête à rendre service à ses amies, pourvu qu'il y eût quelque malice à faire. Il y avoit

trop de rapport dans le caractere de ces deux femmes, pour qu'elles puſſent ne pas ſe convenir; auſſi déſiroient-elles ſans ceſſe d'être enſemble.

C'eſt une nouvelle ſurveillante que je donne à votre épouſe, diſoit l'ami de M. Deſperces. Le jaloux applaudiſſoit à tout, & admiroit les ſoins qu'on prenoit pour lui conſerver précieuſement le tréſor qu'il avoit confié. Pouvoit-il s'inquiéter de la liaiſon que ſa femme formoit avec une jeune perſonne de ſon âge, de ſon ſexe, & par-deſſus tout cela, fille du gardien vigilant qui conſervoit ſon honneur? Il falloit bien leur permettre quelquefois les plaiſirs innocens de la promenade. L'adroite confidente procura aux deux amans de fréquentes entrevues; elle ſe chargeoit même de porter leurs tendres billets. Elle avoit ſoin que le jeune homme ſe trouvât dans les promenades où elles alloient étaler leurs charmes, plutôt que reſpirer la fraîcheur. Il paroiſſoit les

aborder par hafard, & il fembloit que la fimple politeffe l'engageât de leur tenir compagnie. M'accuferez-vous, Madame la Marquife, de mal penfer de mon prochain, fi je crois que la bonne amie de Madame Defperces rendit aux deux amans des fervices plus fignalés ? Elle eft trop malicieufe pour n'avoir pas joué de plus mauvais tours au jaloux. D'ailleurs, le jeune homme auroit-il été affez fimple pour fe contenter des foupirs de fa maîtreffe ? Et puis encore une femme vive, étourdie, que courtife un galant aimable & de vingt ans, & qui a de juftes plaintes à faire de fon mari, doit-elle être foupçonnée de cruauté ?

Notre bourgeois s'avifa de voir de mauvais œil les promenades de fa femme & de fon amie, foit qu'il eût l'art de deviner, ou qu'un génie favorable aux époux les avertiffe en fonge des piéges que l'Amour tend à la foi conjugale. Quoi qu'il en foit, il forme le deffein de les épier. Tandis qu'il couve ce funefte projet, on

lui demande la permiſſion d'aller paſſer quelques heures ſur les Boulevards : il l'accorde avec joie. A peine les Dames ſont parties, qu'il ſe met à les ſuivre. Elles rencontrent bientôt ce qu'elles cherchoient. Il voit un jeune homme les aborder, ſe placer au milieu d'elles, & leur parler très-familiérement. Perſuadé qu'il n'en ſçait que trop pour être convaincu de ſon malheur, il ſe hâte de fendre la foule, & ſe préſente devant les trois objets de ſa rage, l'œil étincelant. Son aſpect imprévu cauſa une terrible conſternation. Madame Deſperces pâlit, ſe troubla. L'amant n'avoit jamais vu le jaloux; mais il ſe douta bien, à ſon air refrogné, à la conſternation que cauſa ſon abord, que c'étoit là le mari de Madame Deſperces : il demeura interdit, & fort embarraſſé de ſa perſonne. L'amie, un peu moins déconcertée, rioit ſous cape & ſe mordoit les lévres, en faiſant ſigne au jeune homme de ſe retirer. Le galant, pétrifié, conçut enfin ce qu'elle vouloit lui

dire, & prit aſſez bruſquement congé de la compagnie. Soulagée d'un peſant fardeau, & ſans donner le temps au jaloux de prononcer un ſeul mot, elle ſe mit à rire à gorge déployée. — Je gage, dit-elle au mari étonné d'un tel tranſport de joie, je gage que vous vous êtes imaginé qu'on en vouloit à votre femme. Toute autre que moi vous laiſſeroit dans l'erreur ; mais j'ai pitié des tourmens que cauſe la jalouſie : apprenez que le jeune homme que vous venez de voir eſt mon amant, & qu'il doit m'épouſer dans peu de jours. — Notre bourgeois trouva quelque apparence dans ce que lui diſoit la fine mouche : ſes doutes acheverent de ſe diſſiper quand ſon ami, à qui l'on avoit donné le mot, lui eut tenu le même langage. Il ne ſe tranquilliſa pourtant point encore.

Fin du Tome quatrieme.



